

Essai sur l'abus des règles générales et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchemens / [A. Levret].

Contributors

Levret, A. (André), 1703-1780

Publication/Creation

Paris : Prault & P.F. Didot, Jnr, 1766.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hrkwc5xn>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.


You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



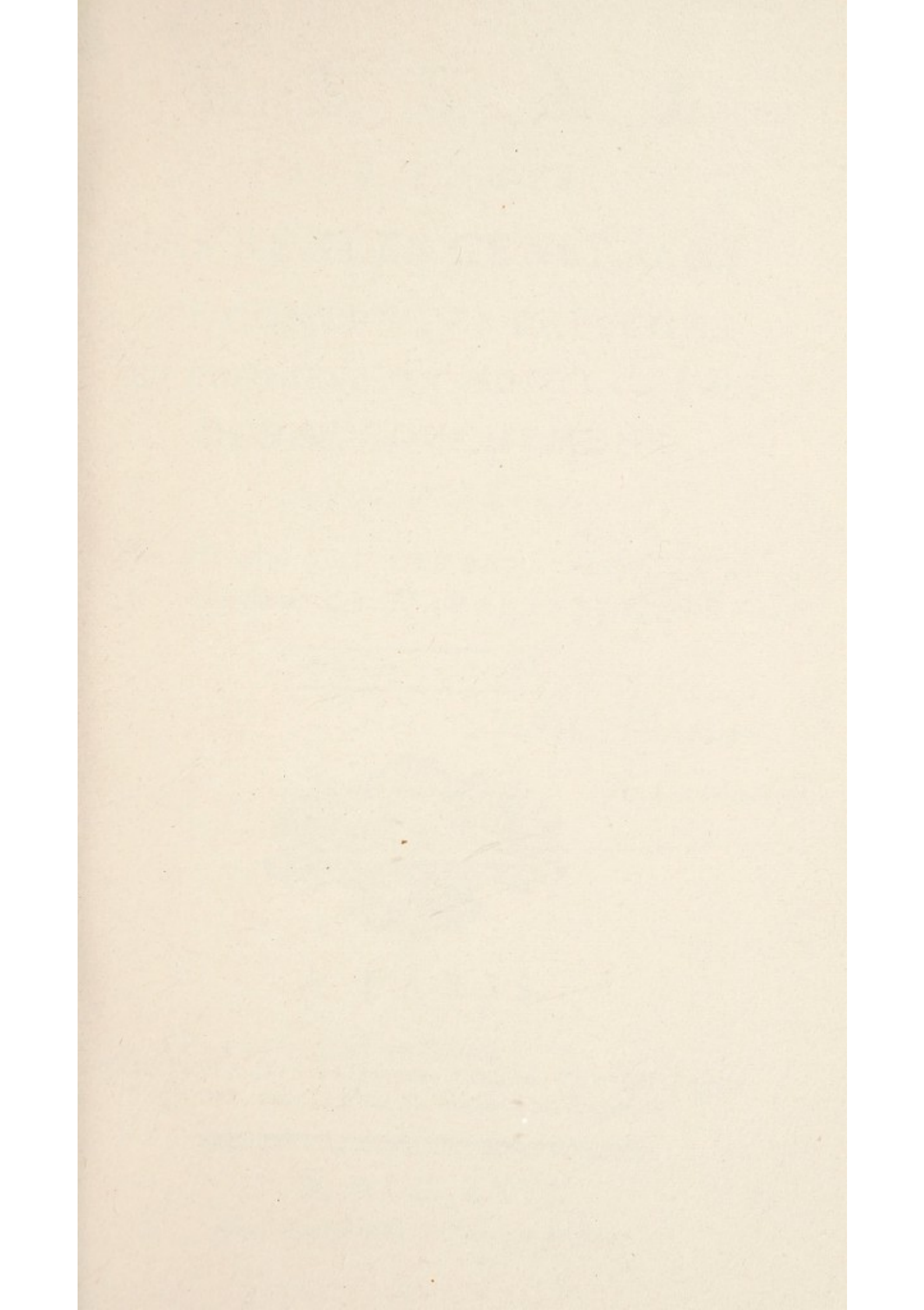
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

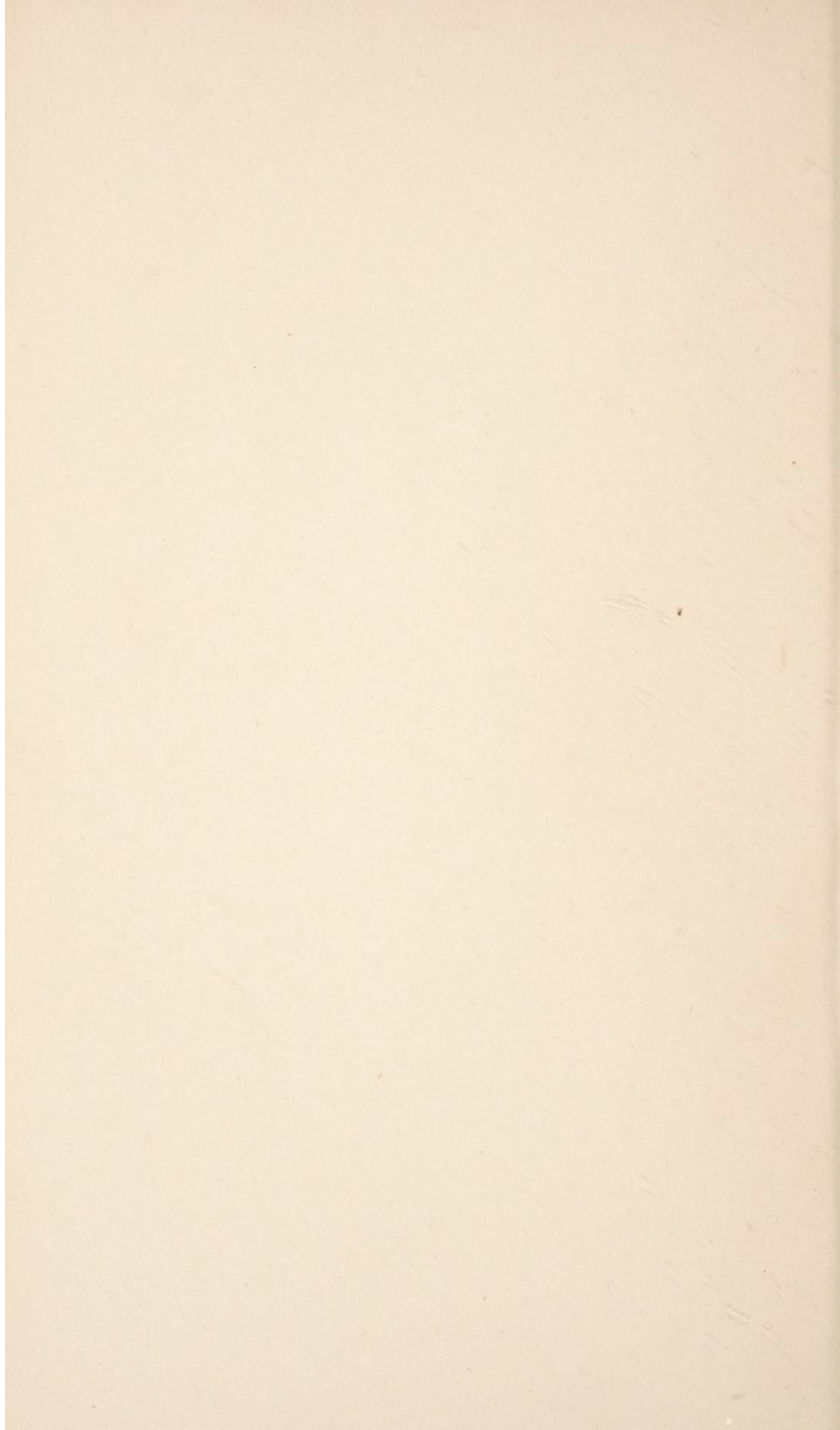


33'423/B/2



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library





34 23/8/2

ESSAI

SUR L'ABUS

DES RÉGLES GÉNÉRALES

ET CONTRE LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRÈS DE L'ART,
DES ACCOUCHEMENS.

AVEC FIGURES.

Par M. ANDRÉ LEVRET, Accoucheur de
Madame LA DAUPHINE, &c.

Prix 3 liv. 12 s. broché.



A PARIS.

Chez { PRAULT, Quay de Gèvres.
P. Fr. DIDOT le jeune, Libraire, Quay des Augustins, près du Pont St. Michel à St. Augustin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

X 154



John Wmason
Manchester

quelque sorte de crainte que j'entre dans cette carrière où la multitude fera contre moi. Eh quelle multitude ! des personnes prévenues & très-attachées aux opinions qui leur ont été transmises par filiation ; opinions qui , si j'ose le dire , en écartant la raison , semblent vouloir triompher d'elle.

Les préjugés que je me propose de combattre dans cet Essai , sont relatifs à la Grossesse , à l'Accouchement , à quelques Maladies qui ne compliquent que trop souvent les Couches , au choix des Nourrices & à l'allaitement des Enfans ; on y trouvera encore une nouvelle application de ma méthode pour porter de ligatures dans les lieux profonds & pour lier aussi facilement les plus petits comme les plus gros Polypes.

Je commence souvent par poser la règle générale dont on a abusé , lorsque c'est elle qui y a donné lieu faute de l'avoir apprécié ; je mets ensuite

en question l'abus que l'on en fait ,
ce qui donne occasion de discuter la
matiere pour pouvoir bien l'entendre ;
mais afin d'éviter que la multiplicité
des distinctions ne jette de la confu-
sion dans les idées , je ferai laconique
autant que je le pourrai , en faisant
en sorte cependant de ne rien retran-
cher de ce que je crois nécessaire &
utile pour me rendre intelligible ; en-
fin chaque discussion est terminée par
un petit résumé tendant à conclure
contre l'abus de la règle & du préjugé.

Pour me mettre à portée des Eleves
en Chirurgie , Sage-femmes , Peres
de famille , &c. Je me suis servi , le
moins qu'il m'a été possible , des ter-
mes de l'Art , n'ayant fait usage que
de ceux dont je n'ai pû me dispenser
dans la crainte d'en alterer l'énergie.

On ne trouvera dans cet Ouvrage
ni satyres , ni personalities ; je dis mon
sentiment avec la liberté d'un Citoyen
zélé pour sa patrie & pour l'humanité ;

& si on m'honore de quelques remarques utiles & judicieuses, je me ferai un devoir de répondre avec impartialité.

Je ne me flâte pas d'avoir épuisé la matière ; ce champ n'est malheureusement que trop vaste, & c'est par cette raison que je ne donne qu'un Essai ; s'il mérite, comme je le desire, les suffrages du Public, je serai satisfait de lui avoir offert cet Opuscule, foible tribut de la confiance dont il m'honore depuis long-temps.



T A B L E

DES CHAPITRES ,

DES ARTICLES

ET DES SECTIONS CONTENUS DANS
CET OUVRAGE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GROSSESSE.

- ARTICLE PREMIER. Du régime de vie
des Femmes grosses. 2.
- SECTION I. De l'utilité du régime de vie aux
Femmes grosses. ibid.
- SECT. II. Des inconvéniens qui peuvent résul-
ter de ne pas suivre un régime salubre. 5.
- ART. II. De la Saignée pendant la Gros-
sesse. 7.
- SECT. I. De l'usage de la saignée pendant la
Grossesse. ibid.
- SECT. II. Des cas où la saignée est indiquée
dans le courant de la Grossesse. 8.
- SECT. III. De la saignée du pied , lorsque les
Femmes grosses sont menacées de périr par
l'engorgement du cerveau. 11.

SECT. IV. De la saignée du pied lorsque les Femmes grosses tombent en convulsions.	14.
SECT. V. Des cas où les saignées sont nuisibles dans le courant de la Grossesse.	25.
SECT. VI. Des cas mixtes aux deux précédens.	33.
SECT. VII. Des précautions à observer avant, pendant, & après la saignée.	36.
ART. III. De l'usage des Lavemens pendant la Grossesse.	40.
SECT. I. De l'utilité des Lavemens pendant la Grossesse.	ibid.
SECT. II. Des cas où les Lavemens simples peuvent être utiles pendant la Grossesse.	43.
SECT. III. De la composition des Lavemens.	45.
ART. IV. De l'usage des Amulettes, des Topiques immédiats & des Médicamens pris intérieurement pour se préserver des fausses-couches.	50.
SECT. I. De l'inefficacité des Amulettes pour se préserver des fausses-couches.	ibid.
SECT. II. Des Topiques que l'on prétend avoir la vertu d'empêcher de faire des fausses-couches.	52.
SECT. III. Des prétendus préservatifs pris par la bouche pour éviter les fausses-couches.	54.
ART. V. Des divers exercices ou amusemens des Femmes grosses.	58.
SECT. I. De la Promenade.	ibid.

DES CHAPITRES. vij

SECT. II. <i>De la Danse.</i>	61
SECT. III. <i>De la Tapissèrie & de la Broderie.</i>	63.
SECT. IV. <i>De la Musique.</i>	64.
ART. VI. Des Bains.	66.
SECT. I. <i>Du Bain gèneral.</i>	ibid.
SECT. II. <i>Du Bain local.</i>	67.
ART. VII. De l'usage des Corps pendant la Grossesse.	70.
ART. VIII. Des odeurs suaves pendant la Grossesse.	73.
ART. IX. Des dents gâtées que l'on est quelquefois forcé de faire arracher pendant la Grossesse.	74.
ART. X. Des divers termes naturels de la Grossesse.	77.
SECT. I. <i>Du terme naturel de la Grossesse.</i>	ib.
SECT. II. <i>Des Enfans qui naissent à sept mois.</i>	80.
SECT. III. <i>Des Enfans qui naissent à huit mois.</i>	81.
SECT. IV. <i>Si la nature emploie quelquefois plus de neuf mois pour compléter l'œuvre de la Grossesse.</i>	82.
SECT. V. <i>De la superfétation dans les Femmes.</i>	83.
ART. XI. Des Enfans qui se retournent au ventre de leur Mere.	87.
SECT. I. <i>Des circonstances qui déterminent l'enfant à terme à se présenter plutôt par la tête que par toute autre partie de son corps.</i>	89.

SECT. II. <i>De la culbute de l'Enfant pour naître suivant l'ordre naturel.</i>	90.
ART. XII. S'il y a des signes pour reconnoître si une Femme est grosse d'une fille ou d'un garçon.	93.
ART. XIII. Des signes pour reconnoître si une femme est grosse de jumeaux.	97.
ART. XIV. De l'ainé des Jumeaux.	101.
ART. XV. Jusqu'à quel âge les Femmes peuvent être fécondes.	105.

CHAPITRE II.

DE L'ACCOUCHEMENT.

ART. I. De la saignée des Femmes en travail.	115.
SECT. I. <i>Des cas où il est nécessaire de faire saigner les Femmes en travail.</i>	116.
SECT. II. <i>Des cas où il seroit dangereux de saigner les Femmes en travail.</i>	117.
ART. II. Des lavemens aux Femmes en travail.	123.
ART. III. Des purgatifs aux Femmes en travail.	127.
ART. IV. De l'utilité & du danger de faire marcher les Femmes en travail.	129.
ART. V. De l'abus des Cordiaux pendant le travail de l'enfantement.	131.

DES CHAPITRES. ix

ART. VI. De l'abus des bains de vapeurs dans le travail. 134.

ART. VII. Du danger de la trop grande raréfaction de l'air contenu dans la masse du sang, lors du travail. 135.

ART. VIII. Si l'enfant s'aide à fortir de la matrice. 137.

ART. IX. Si dans les cas des Jumeaux on doit toujours sans delai accoucher la Femme du second. 140.

ART. X. Si on doit toujours sonder la Femme en travail, lorsqu'elle a une rétention d'urine. 143.

ART. XI. Des dangers de la complication d'une hernie quelconque, avec le travail de l'enfantement. 148.

ART. XII. Des tumeurs dans la matrice ou le vagin, qui peuvent faire obstacle à l'accouchement. 151.

ART. XIII. Du travail compliqué de Carcinome au col de la matrice. 161.

ART. XIV. Remarques particulieres sur l'usage des Pessaires. 164.

ART. XV. De la méthode de délivrer les Femmes après l'accouchement, & des différentes précautions qu'exige cette opération, suivant les circonstances. 168.

SECT. I. *Du temps pour faire à propos l'extraction du Placenta.* 170.

SECT. II. *Des précautions les plus essentielles à prendre pour délivrer les Femmes lorsque le Cordon a été rompu, ou lorsque quoique entier, il n'est pas en état de servir à l'extraction du Placenta.* 187.

SECT. III. *Des méthodes les plus convenables pour procurer l'expulsion, ou pour faire l'extraction du Placenta des Fœtus abortifs, dans les premiers mois de la Grossesse.* 190.

ART. XVI. *Des moyens de remédier à la rétention d'urine après l'Accouchement.* 193.

ART. XVII. *Nouvelle application de ma dernière méthode, de porter des ligatures dans les lieux profonds.* 198.

C H A P I T R E III.

De quelques Maladies qui ne compliquent que trop souvent les Couches, &c.

ART. I. *De la Saignée du pied aux Femmes en couche, lorsque dans la fièvre milliaire le cerveau s'engorge.* 206.

SECT. I. *De la maniere dont les éruptions malignes se déclarent en suites de couche.* 207.

SECT. II. *Du traitement des éruptions malignes considérées comme fièvre putride au moins.* 217.

DES CHAPITRES. xj

SECT. III. *Des fièvres putrides sans éruption.*

224.

ART. II. De la petite Vérole en suites de
couche. 225.

ART. III. Parallele de la petite Vérole avec
les éruptions malignes. 227.

ART. IV. Des diverses éruptions mixtes.
233.

ART. V. Des cloux auxquels sont sujettes
les Femmes qui ont eû des éruptions en
suites de couche. 235.

ART. VI. Des Purgatifs en suites de cou-
che. 237.

ART. VII. De l'usage des Narcotiques dans
les tranchées utérines. 241.

ART. VIII. De la Fièvre de lait. 251.

ART. IX. Du préjugé que , quand la Mere
n'a point de tranchées en suites de cou-
che , l'Enfant les a , & vice versâ. 255.

ART. X. Du préjugé que le lait chasse le
lait. 257.



C H A P I T R E IV.

*Du choix des Nourrices & de l'allaitement des
Enfans.*

- ART. I. Du choix des Nourrices. 264.
ART. II. De l'allaitement des Enfans. 283.
SECT. I. *De l'allaitement naturel & à son oc-
casion de la succion & de la déglutition des
Enfans à la mammelle.* 284.
SECT. II. *De l'allaitement des Enfans sans se
servir du lait de femme.* 297.
ART. III. de l'usage de la bouillie pour les
Enfans à la mammelle. 299.
ART. IV. Si on doit donner à tetter à l'En-
fant autant qu'il le desire, ou si on peut
le régler. 303.
ART. V. De l'abus de toujours changer
une Nourrice à qui les règles surviennent
pendant l'allaitement. 305.
ART. VI. Du préjugé que les Enfans nou-
veaux-nés renouvellent le vieux lait des
Nourrices. 308.
ART. VII. Des cas où l'on doit changer
de Nourrice. 311.
ART. VIII. Des précautions que l'on doit
prendre pour habituer l'Enfant à une
nouvelle Nourrice, si il a assez d'âge

DES CHAPITRES. xiiij

- pour s'être attaché à celle qu'il faut
quitter. 313.
- ART. IX. Jusqu'à quel âge l'enfant doit
tetter. 315.
- ART. X. Dans quel temps paroissent les
dents *dites-de-lait*. 317.
- ART. XI. De l'ordre dans lequel sortent
les dents des Enfans. 319.
- ART. XII. De la dentition ou germination
des dents. 322.
- ART. XIII. De la crasse de la tête des En-
fans à la mammelle. 331.
- ART. XIV. Des oreillons & de la chassie
des petits Enfans. 335.
- ART. XV. Sur le préjugé qu'il ne faut pas
rogner les ongles des Enfans. 340.
- ART. XVI. Sur la maniere d'emmailloter
les Enfans à la mammelle. 343.
- ART. XVII. Du régime des Nourrices. 349.
- ART. XVIII. Sur le sévrage. 351.

ERRATA.

PAGES. Lig.

7.	5.	où lisez ou.
9.	11.	où , lisez ou.
50.	1.	ARTICLE III, lisez IV.
132.	2.	eucore, lisez encore.
150.	31.	angemens, lisez changemens.
151.	17.	faudroir, lisez faudroit.
153.	14.	tumenr, lisez tumeur.
161.	8.	urérine, lisez utérine.
191.	20.	nécessaite, lisez nécessaire.
207.	10.	accouchement, lisez accou- chement.
220.	4.	do s, lisez dois.
ibid.	5.	l apeau, lisez la peau.
ibid.	6.	qu echaque, lisez que chaque.
228.	15.	blanceffhint, lisez blanchissent.
243.	5.	où, lisez ou.
250.	31.	lc, lisez le.
288.	7.	on, lisez ou.
302.	1.	j'ose, lisez j'ose.
333.	3.	uu, lisez un.
348.	9.	faire faire laver, lisez faire laver.

N. B. Tous les Exemplaires de cet Ouvrage, ainsi que la Planche qui contient les Figures, seront paraphés par l'Auteur.

ESSAI



ESSAI

SUR L'ABUS

DES REGLES GÉNÉRALES

ET CONTRE LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRES DE L'ART

DES ACCOUCHEMENS.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA GROSSESSE.

LA Grossesse est une fonction naturelle mais pénible, puisqu'il est vulgairement passé en proverbe, que c'est une maladie de neuf mois, parce qu'il est très-rare de voir les femmes grosses se bien porter à tous égards depuis le commencement de leur grossesse jusqu'à la fin; il est au contraire très-commun qu'elles soient souvent incommodées à raison de la grossesse, indépendamment de tout ce qui pourroit déranger leur santé dans tout autre état.

A



Il est donc bien nécessaire d'examiner non-seulement leurs incommodités de grossesse, mais encore comment on peut les dissiper le plus efficacement ; c'est pour y parvenir que je vais discuter les causes qui souvent produisent ces incommodités, & les moyens salutaires d'y remédier ; je terminerai ce Chapitre par des questions relatives à la grossesse qui paroîtront peut-être plus curieuses qu'utiles, mais dont la solution peut néanmoins devenir quelquefois très-importante.

ARTICLE PREMIER.

DU RÉGIME DE VIE DES FEMMES GROSSES.

Un régime de vie aux femmes grosses leur est très-utile, en supposant qu'il soit possible ; dans le cas contraire il peut en résulter des inconveniens ; il paroît donc nécessaire d'examiner si l'on ne pourroit pas connoître quelques règles particulières sur l'usage des alimens insalubres.

SECTION PREMIERE.

De l'utilité du régime de vie aux Femmes grosses.

Les femmes grosses sont si sujettes à des dégoûts singuliers qu'il semble être inutile de leur prescrire un régime : cependant

comme le mauvais régime dans tous les états de la vie, est l'ennemi de la santé, & qu'il n'est que trop ordinaire que la santé soit altérée par la grossesse seule, il semble donc qu'un régime salubre seroit plus nécessaire dans cet état que dans tout autre : mais est-il possible ? c'est là la question.

Si on consulte les femmes sur ce sujet, elles répondent que non, soit parce qu'il y a de la réalité à quelques égards, soit parce qu'elles ne veulent pas se gêner, soit parce qu'elles sont bien aises d'avoir ce prétexte pour s'abandonner à toutes sortes de fantaisies qu'elles avoient peut-être déjà avant d'être grosses, mais dont elles auroient été honteuses si on s'en étoit apperçu.

Comme je crois que pour peu qu'on veuille se prêter à ce que dicte la raison éclairée des principes de l'art de conserver la santé, il ne devient pas inutile de donner quelques règles possibles à suivre, nous allons nous en occuper : nous supposons donc que les femmes grosses peuvent suivre un régime salubre.

Le mot *salubre* a été consacré de tous les temps pour exprimer la qualité bien-faisante des alimens d'usage ; mais qu'entend-t-on par les alimens d'usage ?

Si on ne consultoit que le terme générique, on auroit bientôt décidé que ce sont des bonnes choses ; cependant on n'en

feroit pas plus avancé ; car ce qui est bon aux uns , ne convient pas toujours aux autres , & alors cette épithète *bon* , s'évanouit pour ceux-ci.

On fait , par exemple , que les choses reconnues unanimement bonnes , ne conviennent pas à tous les tempéramens , & à plus forte raison dans la grossesse , qui semble si souvent changer la constitution primordiale , sur-tout eu égard aux sensations : il faut donc sur cela faire une appréciation qui serve de règle muable suivant l'exigence des cas ; d'ailleurs il faut aussi avoir égard à la quantité , car il ne suffit pas de ne manger que de bons alimens , il en faut prendre suffisamment & n'en pas trop prendre ; cette quantité abstraite est relative au tempérament , aux besoins , au climat , aux usages & à quantité d'autres choses qu'il faut savoir apprécier , sans quoi un mauvais usage de fort bonnes choses pourroit devenir très-nuisible.

D'où il résulte que pour peu qu'on consulte la raison aidée de bons principes de l'art de conserver la santé , il sera aisé de décider qu'on doit prescrire un Régime de vie aux femmes grosses , ce qui nous a fait avancer qu'elles peuvent suivre un régime salubre ; mais afin de ne pas trop donner à l'affirmative dans cette proposition , supposons le contraire.

SECTION II.

Des inconvéniens qui peuvent résulter de ne pas suivre un régime salubre.

Si le régime salubre ne pouvoit pas être suivi, quels inconvéniens pourroient-ils en résulter ?

Il faut pour rendre claire cette question, commencer par établir dans quel sens on doit prendre l'impossibilité de suivre un régime salubre ; sans quoi il seroit très-difficile de décider quels seroient les inconvéniens qui pourroient en résulter.

On peut considérer ce sujet en deux sens différens : ou le caprice en est la base, ou c'est une répugnance invincible : si c'est le caprice, on ne peut parvenir à le réformer qu'en étudiant le caractère ou la façon de penser de la femme, lui inspirant de la confiance par des raisons mises à sa portée, mais ménagées ; ne cherchant qu'à vaincre sa déraison par degrés, & pour ainsi dire sans qu'elle s'en apperçoive, afin de la redresser peu à peu. On convient qu'il est difficile d'y réussir, parce qu'il n'est que trop malheureusement passé en usage de dire indistinctement qu'il faut que les femmes grosses mangent de tout ce qui peut leur faire plaisir ; c'est, comme on voit, abuser de la règle générale & fomenten en conséquence un préjugé dangereux.

Mais si la répugnance invincible vient de la nature qui se révolte des alimens qu'on veut la forcer d'accepter, il faut être alors assez judicieux pour ne pas lui faire violence ; car on a vû dans ces cas, que la nature sembloit sçavoir mieux que nous ce qui pouvoit lui faire le moins de mal ; en effet, combien ne pourroit-on pas citer d'exemples de femmes à qui les meilleurs alimens pris forcément, ont fait beaucoup de mal, tandis que bien d'autres mis dans la classe des infalubres, leur réussissoient à nous étonner. Il faut donc en pareil cas se dépouiller, pour ainsi dire, du savoir scolastique, pour se rendre à l'expérience individuelle ; mais que ce soit toujours, en ne perdant point de vue la distinction essentielle que nous avons d'abord établi, enforte qu'à toute rigueur, si dans l'un & l'autre cas on n'a pas tout à fait réussi, on a évité du moins le plus grand mal, au lieu que si on a manqué de faire usage de nos conseils, on n'aura rien gagné & peut-être y aura-t-on perdu en dépitant la malade dans le premier cas, & la fatigant envain dans le second.

Voilà en général les règles qu'on peut suivre à l'occasion de l'usage des alimens infalubres dans la grossesse ; règles que tout le monde pressent, mais que peu pratiquent.

ARTICLE II.

DE LA SAIGNÉE PENDANT LA GROSSESSE.

La saignée devient nécessaire aux femmes grosses suivant les circonstances , elle leur est salutaire où nuisible dans de certains cas , il y a d'ailleurs des précautions à observer , avant , pendant & après la saignée.

SECTION PREMIERE.

De l'usage de la saignée pendant la grossesse.

La règle générale prescrit de saigner les femmes grosses , à quatre mois & demi , à sept mois , & à neuf mois , ce qui sous-entend qu'il ne faut pas dans les cas ordinaires , saigner dans d'autres termes de la grossesse.

Mais qu'est-ce qu'on a entendu par les cas ordinaires ? l'usage nous apprend que c'est , quand une femme se porte bien à tous égards , & par conséquent que c'est alors par pure précaution qu'on fait la saignée.

Si donc une femme est parvenue jusqu'à quatre mois & demi de sa grossesse sans avoir été saignée , la routine conduira à faire saigner cette femme ; d'où il doit résulter indubitablement des incommodités

8 DES CAS OÙ LA SAIGNÉE

en rompant l'équilibre qui régné entre les solides & les fluides, dans la bonne fanté.

Voilà déjà un mauvais effet de la règle générale trop strictement suivie ; mais il n'est pas le seul, puisqu'elle en entraîne de toute nécessité avec elle un second, qui est de rendre suspect l'usage de la saignée avant quatre mois & demi, quoique fort souvent elle devienne très-nécessaire avant ce terme.

Ce que nous venons de dire contre l'abus de la saignée fixée à la moitié du terme de la grossesse, doit être appliqué aux saignées désignées pour les septième & neuvième mois.

On ne doit donc pas toujours saigner les femmes pendant leur grossesse, puisqu'il ne faut le faire que dans le cas où la saignée peut leur être utile ; il s'ensuit que l'on doit sçavoir quels sont ces cas, & quels sont ceux où la saignée nuirait.

S E C T I O N I I.

Des cas où la saignée est indiquée dans le courant de la Grossesse.

La saignée est indiquée dans le courant de la grossesse, 1°. Toutes les fois que la femme est très-fanguine ; ce qu'on reconnoît aux règles abondantes hors de la grossesse, à la solidité des chairs, au fort coloris

de la peau & sur-tout à celui du visage.

Si, avec ces signes de forte constitution & de bonne santé, la femme grosse a bon appétit & qu'elle ne vomisse pas, elle fera de bonne heure sujette soit à des engourdissemens dans les mains avec roideur dans les doigts, soit à des pesanteurs de tête, des lassitudes de tous les membres sans avoir trop marché, soit aussi à des envies de dormir inaccoutumées, sur-tout après les repas, ou à des saignemens du nez, soit encore à des étourdissemens, des éblouissemens, ou à des étouffemens qui continuent long-temps après le repas, ou bien seulement à un goût de sang dans la bouche.

Si donc dans une femme sanguine, il se déclare quelques-uns de ces signes, n'importe dans quel temps de la grossesse ils arrivent, il faudra saigner la femme, sans quoi on risqueroit la vie de la mere & celle de l'enfant.

Les femmes de la campagne & les gagne-deniers sont ordinairement moins sujettes à la pléthore que les dames, parce qu'elles font beaucoup d'exercice, & qu'elles se nourrissent d'alimens peu succulens; d'où il résulte qu'elles ont bien moins besoin que les dames d'être saignées dans les cas ordinaires.

Cependant on nous oppose tous les jours ces exemples comme des argumens con-

cluans, c'est-à-dire, lorsqu'on répugne à la saignée que nous proposons dans les cas nécessaires; ce qui prouve combien le préjugé a de force contre la raison.

2°. La saignée est aussi indiquée dans les femmes grosses qui ont quelques-uns des symptômes ci-dessus exposés, si elles sont menacées de faire fausse-couche, soit que la cause en soit connue, soit qu'elle ne le soit pas, sur-tout s'il y a quelque écoulement de sang, n'importe en quelle quantité.

3°. La saignée est encore indiquée lorsque quelques maladies inflammatoires se déclarent pendant la grossesse.

N'ayant jusqu'à présent fait aucune distinction de la saignée, c'est de celle du bras dont j'ai entendu parler; je dirai présentement que lorsqu'il se déclare une maladie inflammatoire, on doit encore commencer par saigner du bras.

Mais il se présente ici naturellement une question qui est de savoir, si dans le cas où la femme grosse tombe dans une maladie aiguë qui menace ses jours, & pour laquelle la saignée du pied devient absolument nécessaire, comme dans les engorgemens du cerveau, si, dis-je, on peut la faire sans courir risque de faire accoucher la femme.

SECTION III.

De la saignée du pied , lorsque les Femmes grosses sont menacées de périr par l'engorgement du cerveau.

La femme grosse menacée de périr par l'engorgement du cerveau , est dans le cas d'être saignée du pied , parce que si elle n'est pas à terme , ou dans un temps qui en approche beaucoup , on ne sauvera pas l'enfant si on laisse périr la mere ; & si elle est fort avancée dans sa grossesse , la saignée du pied peut devenir un moyen propre à sauver l'un & l'autre.

La saignée du pied doit donc être quelquefois pratiquée dans la grossesse & autant que l'urgence du cas le requerrera , sans qu'elle puisse blesser notre conscience à aucun égard , & elle fera l'acquit des lumières de l'Artiste. Il n'est que trop certain d'ailleurs que si les saignées du pied causoient toujours des fausses-couches , il n'y auroit pas autant de bâtards que l'on en voit.

On ne doit donc pas faire difficulté de saigner du pied les femmes grosses qui en ont absolument besoin , & comme nous l'avons déjà dit , autant de fois que cela deviendra absolument nécessaire , lorsque la tête est menacée par des engorgemens

sanguins, formant des attaques d'apoplexie & de convulsions idiopathiques, c'est-à-dire dont le siège est dans le cerveau & non ailleurs : mais comme il arrive souvent que la personne qui tombe dans cet état a l'estomach plein d'alimens qu'elle vomit, ce que l'on considère être une indigestion pour laquelle les saignées ne conviennent point ; je vais tâcher de dissiper cette illusion.

1°. Une personne qui tombe en apoplexie par engorgement sanguin, vomit, fût-elle à jeun.

2°. Il en est de même de celles qui ont reçu des coups violens à la tête, soit qu'il y ait fracture au crâne, soit qu'il n'y ait que commotion au cerveau.

3°. Celles qui sont attaquées d'apoplexie & celles qui ont reçu des coups violens à la tête, sont dans le même cas, eu égard à l'engorgement du cerveau.

4°. La bonne Chirurgie prescrit de saigner du pied sans délai pour les coups de tête qui jettent dans l'assoupissement ou dans les convulsions, sans s'embarrasser si le malade a vomi ou non, & s'il a l'estomach vuide ou plein ; les momens sont communément trop précieux pour ne pas se hâter d'administrer le secours le plus indiqué.

Pourquoi donc différeroit-on de saigner un apoplectique puisqu'il se trouve dans le

même cas des coups violens à la tête, & que tous les deux vomissent à cause de l'engorgement extrême du cerveau, ou de l'épanchement fait dans cette partie ? Ce feroit en effet une erreur bien grossière qui ne pourroit provenir que de ce qu'on prendroit l'effet pour la cause, en disant qu'une indigestion a fait tomber en apoplexie, au lieu de dire & d'affirmer que toutes les personnes qui tombent en apoplexie avec l'estomach plein ne peuvent pas digérer, & que la convulsion de l'estomach expulse tout au dehors & de bas en haut.

C'est donc mal à propos qu'on blâme tous les jours la saignée du pied dans l'apoplexie, puisque c'est ce formidable accident qui est la cause du vomissement des alimens, s'il y en a dans l'estomach, & que ce vomissement est un effet commun de l'engorgement du cerveau. Tout ce que je trouve de différent dans l'état comateux de cause interne, avec celui de cause externe, c'est que le premier indique les vomitifs & que le second n'en indique point, quoiqu'il reste dans l'un & dans l'autre des dispositions au vomissement.

La saignée du pied est donc bien indiquée pour les femmes grosses qui sont tombées en apoplexie, quoiqu'elles aient vomi leurs alimens avant la saignée ou qu'elles viennent à les vomir après son évacuation.

Mais comme il y a des femmes qui ont alors des convulsions, & qu'il y en a d'autres qui peuvent être en convulsions sans être en apoplexie ; nous allons distinguer ces deux cas.

SECTION IV.

De la saignée du pied, lorsque les Femmes grosses tombent en convulsions.

Doit-on saigner toutes les femmes grosses qui tombent en convulsions ? Pour décider cette question, il faut bien distinguer les convulsions dont les femmes grosses, qui ne sont pas encore parvenues près de la fin de leur terme, peuvent être attaquées ; car il y en a qui ont leur siège au cerveau, & d'autres ailleurs.

Dans le premier cas il n'y a pas à balancer, au lieu que dans l'autre on pourroit faire très-mal de prendre ce parti : cette distinction est donc des plus essentielles.

Il y a, en effet, quelquefois des femmes grosses qui ont des vapeurs convulsives très-effrayantes & en qui la saignée du pied seroit très-mal placée, de même que l'émétique ; j'ai trois exemples de cette nature & très-frappans, mais un d'entr'eux qui est des plus singuliers, & connu de tant de monde que je pense n'avoir pas besoin de citer personne pour être crû.

Mad^e. D****. devint grosse vers la fin du mois de Juillet ou le commencement d'Août 1757 ; elle eut peu de jours après la conception, des crachemens qui augmentèrent considérablement ; je lui conseillai de légers absorbans, qui n'empêcherent pas l'abondance de la pituite ; il se joignit à ce crachement fréquent, nommé Ptyalisme, de l'étouffement pour lequel je fis faire une saignée du bras, ce qui avoit plusieurs fois réussi en 1755, lors de la grossesse précédente de cette Dame, qui avoit eu beaucoup d'étouffemens, mais sans convulsions.

Quelques jours après la saignée, la Dame eût une petite attaque de vapeurs avec convulsions, qui dura près d'une heure ; elle commença par de l'étouffement & finit par des baillemens.

Cette attaque se répéta le lendemain de la même manière, prit à la même heure & dura un peu plus que la veille.

Les accès continuèrent à se répéter tous les jours suivans de la même façon & devenant journellement de plus longs en plus longs.

Vers la moitié du terme de la grossesse, il survint un second accès six heures après le premier, celui-ci ayant cinq ou six heures de durée ; le second, comme le premier de tous, fût d'abord en augmentant tous les jours, tandis que l'autre continuoit de s'al-

longer : enfin dans le huitieme mois les deux accès se joignirent au point que fur la fin , ils ne donnoient que fix heures de relâche fur vingt-quatre ; la fin de chaque accès étoit suivie de sueur , de fatigue extrême & de sommeil.

On a employé , mais fans succès , tout ce que la Médecine paroît avoir de plus indiqué pour combattre ces accidens ; il n'y a eu que les saignées du bras , faites dans le commencement qui ont d'abord éloigné les accès , ensuite elles n'ont fait que les adoucir , mais de si peu de chose qu'on a abandonné ce parti ; les bains domestiques , les légers évacuans , les antihystériques , les calmans de toute espèce ont été employés infructueusement.

Enfin après avoir fait usage de tous ces moyens , on prit le parti de les supprimer , & on ne s'apperçut pas que cette inaction changeât rien au train de la maladie ; elle alla toujours son chemin jusqu'au moment de l'accouchement qui arriva quinze jours ou environ , seulement plutôt que la fin du neuvieme mois : l'enfant vint en vie & foible à tous égards ; il a néanmoins continué de vivre & vit encore.

Ce fait a été accompagné de trop de circonstances singulières pour les passer sous silence ; je vais les détailler sommairement d'après le Journal que j'en ai fait , d'autant plus

plus que la nature de cette espèce de convulsions a des choses qui lui sont particulières ; je les avois déjà vû en plus grande partie dans deux femmes du Peuple, & comme il me paroît que ces singularités n'ont été décrites par personne je vais en faire part.

1°. Il n'y avoit dans cette maladie que les muscles pleins qui étoient en convulsions, aucuns de ceux que l'on nomme creux n'en étoient affectés ; en effet, le mouvement du cœur étoit régulier, quoiqu'accélééré, il n'y avoit point de vomissement, ni d'envies de vomir, point de colique ; les urines & les excréments n'étoient point sollicités à sortir pendant tout le temps que duroient les accès, ces fonctions animales s'exécutoient naturellement à tous égards dans le relâche, & leur résidu étoit comme dans la meilleure santé.

Il ne paroissoit pas non plus se rien passer d'extraordinaire du côté de la matrice, puisqu'outre que la malade ne s'est jamais plaint de cette partie, il n'en sortoit rien & au relâche l'enfant faisoit sentir ses mouvemens.

2°. Le cerveau n'étoit nullement affecté pendant le temps de l'accès, la malade jugeoit de tout, on voyoit qu'elle s'occupoit des plus grandes comme des plus petites attentions pour les assistans, ce qu'elle don-

noit à connoître du mieux qu'elle pouvoit par des signes : je lui ai vû prendre plusieurs fois du tabac aux risques de se donner des coups de poings sur le visage ; elle prenoit à la vérité les instans où les mouvemens convulsifs des bras étoient les moins violens , comme aussi pour parvenir à boire quelque peu d'eau qu'elle avaloit avec beaucoup de difficultés , parce que la déglutition se faisoit avec peine.

3°. Chaque accès prenoit , comme nous l'avons déjà dit , par de l'étouffement accompagné de baillemens incomplets , ensuite les muscles du cou & ceux des bras entroient en secousses convulsives , en même temps la malade commençoit à avoir un ton de voix plaintif qui suivoit les secousses de la tête qui , dans un temps étoit secouée de droite à gauche , puis dans un autre , de gauche à droite , mais avec une régularité singulière , la bouche étoit alors fermée.

4°. Après un quart d'heure ou environ de cet état , il arrivoit un moment où la respiration étoit suspendue , tout le corps se roidissoit , tantôt en ligne droite , tantôt courbée en arrière , ce qui duroit quelques secondes & finissoit tout à coup pour rentrer dans le premier état , mais en poussant , la bouche très-grande ouverte , un cris extrêmement fort & perçant , suivi de

quantité d'autres, semblables à des hurlemens si terribles qu'en sortant de chez la malade je me suis souvent trouvé comme si j'allois devenir sourd.

5°. Cet état qui duroit constamment quinze ou vingt minutes, s'interrompoit par une nouvelle suspension de la respiration qui finissoit à son tour ; la malade s'arquoit en arriere & devenoit roide comme une barre de fer, puis tout à coup se jettoit en devant, en frappant avec célérité de ses mains sur ses cuisses, ou dans d'autres mains qu'on lui présentait pour éviter qu'elle ne se fit mal.

6°. Alors les branlemens de tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, recommençoient avec les dents ferrées & le ton plaintif jusqu'à une nouvelle suspension, laquelle étant cessée, la contraction en devant, le battement des mains & les hurlemens recommençoient, pour durer à peu près le même temps ci-dessus marqué, pendant lequel la malade mettoit de temps en temps une de ses mains & quelquefois toutes les deux, derriere elle sur la region des reins ou des lombes ; elle faisoit ce mouvement sur-tout chaque fois qu'elle s'arquoit en arriere & en s'élevant de dessus son siège.

7°. Ces alternatives se répétoient tous les jours sans interruption plus ou moins de fois suivant que les accès étoient plus

ou moins longs ; enforte que sur la fin de la grossesse ils étoient très-multipliés quoique d'égale durée à peu près, mais parce qu'alors la durée totale des accès étoit extrêmement longue, puisqu'elle a été jusqu'à dix-huit heures de suite en vingt-quatre, comme nous l'avons déjà dit.

8°. La fin de chaque accès s'annonçoit d'abord par une disposition au baillement, ensuite par des baillemens incomplets, & ils ne finissoient entièrement qu'après que la malade avoit fait plusieurs baillemens bien complets ; mais si-tôt que la disposition à ces baillemens commençoit, l'accès commençoit aussi à s'adoucir.

9°. On a remarqué que chaque accès de convulsions revenoit tous les jours si régulièrement à la même heure qu'on a éprouvé mainte-fois que telle ou telle montre avançoit ou retardoit sur le méridien, tant le période ou le paroxysme revenoit régulièrement.

10°. Il faut observer que quoique la Dame, qui fait le sujet de cette Observation, n'ait pas eu des convulsions dans sa première grossesse, elle avoit été très-incommodée des étouffemens qui, dans la seconde grossesse, ont précédé les convulsions & l'accès de chacune d'elles.

11°. Que les saignées faites dans l'une & l'autre grossesse l'avoient toujours sou-

l'âge des étouffemens pour un tems plus ou moins long.

12°. Que, quoique ce fût quelque tems après la premiere saignée que cette Dame fût attaquée de convulsions, il n'est pas probable que cette opération ait été la cause déterminante des convulsions, puisque toutes les saignées qui ont été faites dans le courant de la premiere grossesse il n'y eut point de convulsions, & que pendant celui de la seconde, elles ont toujours éloigné ou adouci l'accès suivant.

13°. Je ne dois pas omettre que lorsque le travail de l'enfantement commença, la malade étoit en convulsions depuis plusieurs heures, & que dès la premiere douleur les convulsions commencerent à s'adoucir & continuerent à en faire autant, à proportion que les contractions utérines augmentoient, en sorte que plus les douleurs de l'enfantement devenoient fortes, moins les mouvemens convulsifs l'étoient; ceux-ci finirent totalement vers le milieu du travail qui ne dura que deux heures, de manière qu'il y avoit une heure ou environ que les convulsions étoient finies lorsque l'enfant sortit.

J'avois prédit ce phénomène plusieurs mois à l'avance, en disant que s'il falloit s'en rapporter à ce que j'avois déjà vû arriver deux fois en semblables circonstances,

il y avoit lieu d'espérer que la Dame arriveroit à son neuvième mois, qu'elle accoucherait d'un enfant en vie, & que si elle étoit dans un de ses accès de convulsions lorsque le travail se déclareroit, elles cesseroient avant que l'accouchement soit terminé. Ce pronostic a paru si hazardé aux gens de l'art que plusieurs d'entr'eux qui m'honorent de leur amitié, me témoignèrent qu'ils étoient fâchés que j'eus tant avancé, quoiqu'avec quelque forte de restriction.

14°. Les suites de couche de cette Dame se sont passées aussi heureusement que son accouchement jusqu'au quarantième jour que les règles se disposoient à percer ; il y eut alors un accès de vapeurs avec convulsions, semblable en tout à ceux qui avoient paru dans la grossesse, mais il ne fut que d'une heure & demie : cet accès se répéta le mois suivant, il fut déterminé par la même cause que le mois précédent ; la malade avoit d'ailleurs beaucoup de peine à se soutenir sur ses jambes, & l'épine avoit considérablement perdu de sa fermeté naturelle, en sorte qu'à l'aide des bras étrangers cette Dame se traînoit, mais très-courbée en devant, comme si elle eût été paralitique depuis les reins jusqu'à la plante des pieds.

Cet état déterminna les Officiers de santé

de la malade de l'envoyer à Plombières y prendre les eaux minérales , elles furent employées de toute manière & avec le plus grand succès ; en effet les règles s'étoient rétablies sans orage , ce qui sembloit annoncer une guérison d'autant plus parfaite , que cette Dame , après avoir été obligée de marcher avec des béquilles , n'en eut plus besoin ; mais la veille de son départ il lui survint inopinément un nouvel accès semblable en tout aux précédens , c'est-à-dire , à ceux qui lui étoient arrivés depuis sa couche , qui cependant n'eût aucune suite.

Cette Dame est revenue à Paris en bonne santé , elle a eu encore de temps à autre quelques accès , je lui en ai vu plusieurs déterminés par de très-petits chagrins inopinés dont qui que ce soit ne peut se flatter d'être à l'abri ; d'où il est aisé de conclure que la cause de cette maladie n'est pas encore détruite , ce qui donne lieu de craindre que si cette Dame redevenoit grosse , elle ne retombe dans un état semblable à celui où elle a été pendant presque toute sa grossesse ; cette crainte d'ailleurs est d'autant mieux fondée qu'on en a des exemples en des personnes qui vivent encore , ce que l'on a découvert à force de faire des perquisitions pour savoir quels feroient les moyens les plus propres à remédier à cette maladie , mais on en est resté là.

L'enfant qu'on a eu beaucoup de peine à élever, étoit presque toujours du plus ou du moins valétudinaire, il a été pendant un temps assez long dans le nouage où il étoit menacé de périr d'une hydrocéphale; l'usage de l'infusion de Garance & l'extrait de cette plante l'ont tiré de ces deux états. C'est le premier enfant que j'aie vu se tirer d'une hydrocéphale bien constatée, non-seulement par le volume très-augmenté de la tête, mais aussi par l'écartement considérable des futures de toute la boîte osseuse qui compose le crâne. La mere & l'enfant se portent bien aujourd'hui, ce qui met le comble à la réussite & à la surprise que produit naturellement le concours de tous ces phénomènes.

Nous terminerons cette Section par faire remarquer que si on eût saigné du pied la Dame qui fait le sujet de l'Observation dont nous venons de faire part, on auroit pu faire une grande faute, parce qu'il est plus que vraisemblable, que le siège d'où par- toient toutes ces convulsions étoit à la matrice, & ce qui semble le prouver est que ces mêmes convulsions qui avoient cessé tant qu'il y eut des écoulemens de couche, ont reparu à l'approche des règles suivantes & même de plusieurs autres. Il est donc comme démontré qu'en pareil cas la Saignée du pied n'est point indiquée, & c'est

ce que nous avons voulu prouver d'une part, & de l'autre qu'elle devient absolument nécessaire lorsque les convulsions ont leur siège immédiat au cerveau.

SECTION V.

Des cas où les saignées sont nuisibles dans le courant de la grossesse.

Les Saignées feroient nuisibles à une femme grosse, n'importe dans quel temps de la grossesse.

1°. Si cette même femme perd peu de sang pendant ses règles habituelles, ou que le sang en soit pâle & glaireux.

2°. Si cette femme est décolorée, bouffie, que ses urines soient en petite quantité & rousses ou bien briquetées.

3°. Si la femme est dégoûtée depuis longtemps, mange peu, ou vomisse souvent les alimens peu de temps après les avoir pris.

4°. S'il y a du dévoiement, du ptyalisme ou du crachement considérable de pituite sur-tout à jeun.

5°. S'il y a de l'amertume à la bouche & que la langue soit chargée, ou qu'il y ait des rots aigres ou nidoreux, c'est-à-dire puants.

6°. Enfin s'il y avoit de la jaunisse, comme cela arrive souvent dans les corps ca-

cochymes , ce feroit aux purgatifs & aux médicamens qui pouffent les urines qu'il faudroit avoir recours & non pas aux saignées.

Les purgatifs doivent être donnés avec beaucoup de ménagement aux femmes grosses dans la crainte de leur exciter des tranchées dans les boyaux , & que ces tranchées ne déterminent le travail de l'enfantement avant le terme ; on ne doit point par ces raisons faire usage des hydragogues qui , dans d'autres états pourroient être salutaires. Je donne ordinairement de la manne à la dose de deux à trois onces dans un véhicule arbitraire , comme de l'eau commune , ou une infusion de feuilles de chicorée sauvage verte , ou du petit lait , dans lesquels on fait fondre un gros ou deux de quelque sel neutre , comme le végétal.

Il y a des femmes qui vomissent la manne , je fais prendre à celles-là une once de sel de seignette ou d'ebfom dans une pinte d'eau commune distribuée par verrées de quart d'heure en quart d'heure , en se promenant chez-elles , afin d'en faciliter l'effet ; beaucoup de personnes s'en trouvent très-bien , comme aussi de prendre de temps en temps , pendant plusieurs jours de suite , dix ou douze grains de bonne rhubarbe en poudre , entre deux petites tranches de pain , dans la première cuillerée de soupe

du diner , ou bien le soir en se couchant demie once de casse cuite à la fleur d'orange en bol enveloppé dans du pain-à-chanter.

Je ne dois pas omettre qu'il est très-prudent de purger les femmes grosses & même plusieurs fois dans les derniers mois de leur grossesse , à cause des indigestions auxquelles elles sont alors très-sujettes ; d'ailleurs on a remarqué que cette méthode rend les suites de couche des femmes sédentaires beaucoup plus franches que lorsqu'on néglige cette précaution. Je préfère dans le dernier mois l'usage de la tisane royale laxative à tout autre purgatif , agissant plus efficacement & sans tranchées , au moins ordinairement.

Je crois devoir parler ici d'un médicament devenu fort à la mode & très-anciennement connu sous le nom de Magnésie blanche , que M. Petit premier Médecin de S. A. S. M^{sr}. le Duc d'Orléans a mis en vogue , & avec lequel il purge depuis quelque tems presque toutes les personnes qu'il fait inoculer.

La magnésie est une terre presque soluble tirée de l'eau-mere ; l'eau-mere est une matiere grasse lexiviale qui reste après les diverses lotions des matieres propres à produire le salpêtre , lorsqu'après l'ébullition & les cristallisations du nitre , il n'est plus possible que rien se cristallise.

On prend cette liqueur lexiviale ; on la fait évaporer jusqu'à parfaite siccité, ensuite on la calcine à feu ouvert jusqu'à ce que la matiere ne fume plus du tout, alors on la laisse refroidir couverte, de crainte que l'air ne l'humecte, on la réduit ensuite en poudre, mais promptement par la même raison, puis on dulcifie cette poudre suivant les règles de l'art chimique, &c.

Lorsque la magnésie blanche est bien préparée, elle est d'un blanc parfait, sans aucune odeur ni saveur, elle semble se fondre presque toute quand on la met dans la bouche.

Le meilleur véhicule pour la prendre est le lait d'amandes douces ou de bon orgeat, & la meilleure façon de l'y fondre est d'avoir de l'eau bonne à boire que l'on fait bouillir, & si tôt qu'elle est bouillante on en jette une cuillerée sur la magnésie qu'on a mis dans un vaisseau propre à souffrir cette chaleur ; on remue cette poudre avec une cuillier, on épanche dans un autre vaisseau ce qui s'est dissout, on remet une autre cuillerée d'eau bouillante sur ce qui est resté de poudre à dissoudre, pour répéter ce qui vient d'être dit, & enfin une troisième cuillerée, &c. Ce qui suffit ordinairement pour extraire tout ce qu'il y a de dissoluble dans la magnésie, on jette ce qui n'a pû se dissoudre, ensuite on mêle

les trois cuillerées dans la verrée de lait d'amandes ou d'orgeat ; ce qui le tiédit , & on l'avale tout de suite ; on laisse au fond du gobelet le peu de magnésie qui pourroit s'y être déposé en s'y précipitant , ce n'est pas que cette matiere soit dangereuse à avaler , mais il est disgracieux de sentir dans la bouche comme une espèce de sable qu'on croque entre ses dents.

La dose de la magnésie dont nous venons de parler est subordonnée aux circonstances que nous allons détailler d'après notre propre expérience. Les doses peuvent aller depuis un gros jusqu'à une once , une once & demie , & même à deux onces , mais je puis avertir préliminairement que je n'ai encore vu aucun cas où ce médicament ait procuré de la pesanteur à l'estomach , ni de tranchées quelconques , il est seulement un peu lent à agir , mais aussi lorsqu'il a commencé , il continue ordinairement son effet d'autant plus de temps qu'il en a été à se mettre en mouvement , ce qu'il est nécessaire de ne point perdre de vue , afin de ne pas purger plus long-temps qu'on ne voudroit , sur-tout pour les personnes peu robustes & qui ont souvent besoin de réparation.

Pour les femmes grosses je conseille la magnésie à la dose d'une demie once seulement le soir en se mettant au lit , ayant

observé d'avoir peu soupé, & d'avoir fait usage d'un lavement dans la journée ; le lendemain matin au reveil on prend pareille dose de magnésie que la veille, (si la première n'a pas encore agi), ce qui suffit quelquefois pour être passablement purgé dans la journée, & en cas qu'on ne l'ait pas été du tout ou que peu, la Dame prend un lavement dans l'après midi, ce qui aide l'effet du médicament ; si enfin on n'est pas satisfait de la médecine, on recommence à en prendre le soir & le lendemain matin pareilles doses & de la même manière : très-rarement cela manque-t-il son coup, & en supposant à toute rigueur qu'il l'ait manqué, on peut être assuré qu'il n'en résulte aucun mauvais effet, on peut d'ailleurs la déterminer à purger par l'usage de quelques gros de sel de seignette fondu dans de l'eau bonne à boire.

Pour les femmes en couche, je me conduis de la même manière lorsqu'il est temps de les purger & que cela devient nécessaire ; j'en fais autant pour celles qui viennent de relever de couche, j'augmente quelquefois alors la dose du médicament suivant & comme il avoit agi dans le cours de la couche, mettant quelquefois cinq à six gros à chaque fois, ce qui fait alors environ une once & demie tant le matin que le soir ; d'autres fois je diminue les doses suivant les occurrences.

Pour les enfans en bas âge, les doses doivent être toutes réduites à la moitié de celles des adultes en commençant par deux gros.

Je dois faire observer, 1°. que je n'ai fait faire usage d'aucune magnésie que de celle de la composition de M. Petit.

2°. Qu'il est nécessaire de ne pas oublier que ce médicament est très-sujet à s'humecter lorsque l'air le frappe, & que si on en veut garder quelque temps, il faut qu'il soit renfermé dans des vases bien secs & bien bouchés, afin qu'il ne contracte point de mauvaises qualités. D'ailleurs on a remarqué que l'air le grumelle, & que lorsqu'il a été grumellé, il se dissout moins parfaitement qu'auparavant.

3°. Que cette poudre n'ayant ni couleur ni faveur, ni odeur, & ne pesant jamais à l'estomach, est d'une grande ressource pour les femmes grosses qui ont besoin d'être purgées, & qu'on fait être si sujettes aux nausées & aux vomissemens, ne donnant d'ailleurs jamais aucunes tranchées, elle leve les inquiétudes que les autres médecines produisent quelquefois.

4°. Ce médicament réussit très-bien dans les suites des indigestions acides, car étant un absorbant, & par conséquent alkalin, il neutralise les acides des premières voies & les charie par les inférieures en calmant

les tranchées intestinales s'il y en a : c'est par la même raison que ce médicament est d'un grand secours pour les enfans en bas âge, sur-tout ceux qui sont à la mamelle, dont la transpiration aigre annonce l'acide dominant partout, il a d'ailleurs l'avantage de n'être refusé d'aucun, sur-tout si il est fondu dans l'orgeat : au surplus je ne connois pas de meilleur absorbant, car la plupart des terreux qu'on donne sous ce nom pour éviter les convulsions en mortifiant, dit-on, l'acreté des acides, sont très-fujets à produire la constipation, accident redoutable dans les enfans en bas âge, au lieu que la magnésie tenant le ventre libre devient par cette raison un excellent prophylactique.

5°. J'ose dire m'être servi avec un très-bon succès de la magnésie blanche en suites de couche compliquées de fièvre périodique & d'hémorragie utérine qui accompagnoient les accès, agissant sans doute d'une part comme astringent à la maniere de tous les médicamens terreux & d'autre part en s'alliant à la matiere febrile qui pouvoit se trouver dans les premieres voies & l'entraînant au dehors par les felles.

6°. J'ai fait prendre de ce médicament à des nourrices malades, dont les unes ont conservé leur lait, & d'autres l'ont perdu paisiblement; de celles-ci la plupart se sont rétablies

très-promptement, & des autres, plusieurs ont continué d'allaiter leurs nourrissons qui de leur côté se trouvoient très-bien du remede que prenoient leurs nourrices.

On vient de voir dans cette Section & dans les précédentes les cas où les saignées sont nécessaires aux femmes grosses & ceux où elles feroient nuisibles, & à cette occasion nous avons traité des circonstances où les purgatifs doivent être préférés, & enfin quelques-uns de celles où ils sont indispensables ; nous allons parler dans la Section suivante des cas où il faut faire usage des uns & des autres de ces secours.

SECTION VI.

Des cas mixtes aux deux précédens.

Les règles particulieres que nous venons d'établir dans les cas précédens, étant des appréciations de la règle générale quoique très-bonnes, devenant des règles générales secondaires, ont leurs exceptions particulieres auxquelles il faut absolument avoir égard, sans quoi il ne seroit pas impossible de se tromper quelquefois en les suivant trop à la lettre.

Il y a, par exemple, des bouffissures qui exigent la saignée & d'autres la purgation ; il y en a aussi d'autres où l'un & l'autre de ces remedes y sont nécessaires ; je m'explique.

Si les signes de la plénitude sanguine ont précédé la bouffissure pure & simple, la saignée facilite le dégorgement des petits vaisseaux dans les gros, par la diminution des résistances de la part de ceux-ci, & dès-lors la bouffissure se dissipe ou diminue seulement; si elle se dissipe entièrement, une saignée suffira jusqu'à ce que la bouffissure recommence par la même cause, & alors la saignée redevient nécessaire.

Si la bouffissure ne s'est dissipée qu'en partie, une seconde saignée faite à peu de distance de la première suffit ordinairement pour dissiper ces fortes de bouffissures.

Si au contraire la bouffissure n'est point précédée de la plénitude sanguine, mais humorale, il faut bien se donner de garde de faire des saignées parce qu'elles ne feroient qu'augmenter le mal, excepté cependant qu'il ne se déclarât de la fièvre, auquel cas il devient quelquefois indispensable de commencer par avoir recours à la saignée avant que d'en venir aux purgatifs, qui doivent être répétés suivant l'exigence des cas, & pour lesquels on ne peut se dispenser de consulter un Officier de santé afin qu'il dirige le tout suivant les occurrences.

Il y a encore une sorte de bouffissure qui attaque quelquefois les femmes grosses, & qui peut ne point venir ni de l'une ni de l'autre des causes que nous venons d'expo-

fer ; celle-ci se déclare rarement avant la moitié ou les deux tiers de la grossesse ; les femmes grosses de deux enfans y sont sujettes , il faut néanmoins rapporter ce cas à une des deux classes que nous en avons fait pour soulager ces femmes ; mais il faut s'attendre que comme la grossesse peut alors être elle seule la cause principale de cet état, la bouffissure ne se dissipera entièrement qu'après l'accouchement.

Après avoir prouvé invinciblement, 1°. Qu'il ne faut pas toujours saigner les femmes grosses pendant leur grossesse ; 2°. Que quand cela est nécessaire , il ne faut le faire qu'en suivant les indications ; 3°. Que le nombre & l'espece des saignées doit être fixé par ces mêmes indications & non pas par une routine aveugle toujours destituée de tous principes conséquens ; Nous dirons que quant à la quantité de sang qu'il faut tirer par chaque saignée , elle doit être réglée sur l'état de la malade & de la maladie , & que c'est à la sagacité des personnes éclairées qui conduisent les femmes grosses dans ces cas épineux qu'il faut s'en rapporter , ne pouvant faire sur cette matière que des règles trop vagues pour pouvoir fonder sur elles le salut de la mere & celui de l'enfant.

SECTION VII.

Des précautions à observer avant, pendant & après la Saignée.

Il y a des précautions à prendre avant de saigner une femme grosse, & pour se décider sur cet objet il est nécessaire de distinguer le cas de la complication malade, de celui où la plénitude sanguine est seule l'indication de la saignée.

Dans la première circonstance, c'est la nature du cas qui se présente qui doit dicter ce qu'on aura à faire, ainsi nous remettons ce point à la judiciaire des personnes qui seront appelées dans ces circonstances.

Quant aux précautions que l'on a à prendre avant que de saigner une femme grosse dans la réplétion sanguine, la plus essentielle & presque l'unique, est de s'assurer que la digestion soit finie & que l'estomach ne soit plus chargé de son résidu, c'est ce qui me fait préférer la saignée du matin à celle du soir, & pour cette même raison, je conseille de prendre un lavement la veille & de peu souper.

Je recommande non-seulement pendant la saignée que la femme soit dans son lit & à plat, mais encore qu'elle garde cette attitude une heure au moins après la saignée, parce que j'ai vû, faute de cette

précaution, survenir des foibleſſes inquiétantes & même ſuivies de fauſſe-couche, ſinon ſur le champ, au moins quelques jours après; & avoir l'injuſtice d'attribuer à la ſaignée ce qui appartenoit à l'imprudence n'importe de qui, mais qui en étoit la cauſe eſſentielle.

Pour ce qui eſt des précautions qu'il convient de prendre après la ſaignée, il y auroit beaucoup de choſes à dire ſi on vouloit être rigide obſervateur des uſages minutieux, & rien du tout ſi on mépriſoit l'expérience réfléchie: mais pour nous éloigner de ces deux excès & nous rapprocher de la raiſon, je vais expoſer à l'aide des lumières que j'ai acquis par la pratique, quelques règles générales que je crois bonnes à ſuivre.

1°. Les femmes de la campagne & les gagne-deniers en manquant à certaines précautions, courent en général moins de riſque que celles qui ſont ſédentaires.

2°. Il faut prendre plus de précautions dans la première groſſeſſe que dans les autres, non pas que je blâme ces mêmes précautions dans les groſſeſſes ſuivantes, mais parce que, quand on fait des tentatives de cette nature, on ne ſauroit les faire avec trop de prudence.

3°. Le lendemain qu'une femme groſſe a été ſaignée par raiſon de plénitude ſanguine

seulement, elle risque moins que la veille en supposant que la cause déterminante de la saignée n'ait point de complication.

4°. Cependant moins la femme est avancée dans sa grossesse, plus elle doit prendre de précautions après la saignée parce qu'alors les révolutions sont plus à craindre.

5°. Par la raison opposée, plus la femme approche du terme naturel de l'accouchement, moins elle court de risques de se relâcher un peu des précautions susdites; ceci ne doit tomber que sur le nombre des jours dont nous allons parler dans un moment, & non pas sur les premières vingt-quatre heures après la saignée.

6°. On ne sauroit prendre trop de précautions après la saignée qui a été faite pour remédier à une menace de fausse-couche, car la règle générale des neuf jours n'est que trop souvent fautive à plus d'un égard; ce n'est pas parce que la femme a été saignée qu'on doit être attaché aux précautions nécessaires, mais parce que la saignée a été faite pour éviter l'accident dont on est menacé. Cela est si vrai que quand bien même dans l'accident il y auroit contre-indication pour la saignée, il ne faudroit pas moins prendre des précautions comme si elle avoit été faite, cependant à proportion de la gravité du cas, & c'est l'affaire de la sagacité à régler le plus ou le moins

de precautions à prendre & à en prescrire la durée.

7°. Dans le cas de la plénitude simple , c'est-à-dire , sans aucunes menaces de fausse-couche , que par cette raison les Dames doivent rester dans le premier temps trois jours au lit , trois autres jours sur leur chaise longue & les trois derniers sans monter ni descendre d'escaliers , &c.

8°. Dans le second temps , qui est après la moitié du terme , six jours seront ordinairement suffisans , & trois seulement sur les derniers temps de la grossesse.

9°. Tout ce que nous venons d'exposer ne peut servir de règle à aucun égard dans les maladies aiguës & inflammatoires qui surviennent quelquefois aux femmes grosses ; il n'y a ni temps de grossesse , ni quantité de sang à fixer génériquement , non plus que si c'est du bras ou du pied qu'il faut le tirer , parce que c'est la nécessité qui fait ici la loi , en effet si la femme n'est pas à terme ou bien près , je l'ai dit & je le répète , l'enfant est perdu si on ne sauve pas la mere , & s'il est à terme il n'est pas toujours impossible de le sauver.

Concluons définitivement que faute d'avoir les éclaircissmens dont nous venons de faire part , la règle posée depuis si longtemps de saigner les femmes grosses à la moitié du terme de la grossesse , à sept & à

neuf mois &c , est plus propre à faire commettre souvent des fautes qu'à guider dans la pratique.

Nous avons dit par occasion notre sentiment sur les purgatifs dans les cas ordinaires , sujet sur lequel on est trop d'accord pour exiger aucune remarque particuliere , mais il n'en est pas de même sur l'objet suivant.

ARTICLE III.

DE L'USAGE DES LAVEMENS PENDANT LA GROSSESSE.

ON peut donner des lavemens pendant la grossesse , il y a des cas où ils peuvent être dangereux , il y en a d'autres où ils deviennent utiles , mais on doit faire attention aux matieres dont ils doivent être composés.

SECTION PREMIERE.

De l'utilité des Lavemens pendant la Grossesse.

Il y a sur l'usage des lavemens pendant la grossesse un préjugé d'autant plus singulier , qu'il a été enfanté par des personnes d'ailleurs respectables & en consequence accrédité par la crédulité publique.

Des Anciens ont, en effet, avancé que les lavemens pouvoient relâcher les ligamens de la matrice & par là disposer les femmes grosses à faire des fausses-couches : qu'elle absurdité pour nous aujourd'hui ! mais qui peut donc avoir donné lieu à cette chimere ? le voici vraisemblablement.

1°. Les Anciens ne connoissoient point ou connoissoient mal la matrice des femmes, parce qu'ils étoient bornés à l'anatomie des animaux ; en effet, la dissection a passé pour un sacrilege jusqu'à François I^{er}. c'est-à-dire, jusques vers le milieu du seizieme siècle ; car on voit une consultation que fit faire Charles V. aux Théologiens de Salamanque pour savoir si, en conscience on pouvoit dissequer un corps humain pour en connoître la structure : les Modernes ont donc eu l'avantage de faire librement & souvent ce que les Anciens ne faisoient que clandestinement & par consequent rarement ; profitons donc de la facilité que nous avons eu à nous instruire pour détruire les erreurs que l'ignorance des tems avoit mis au jour, & faisons en profiter le Public en lui dessillant les yeux sur ce qu'il avoit adopté sans connoissance de cause.

2°. Disons donc que les lavemens ne touchant point aux ligamens de la matrice en aucune façon que ce puisse être, ni de près, ni de loin, ne peuvent point les relâcher d'aucune maniere.

3°. Voudroit-on interpréter la façon de penser de nos Anciens, en disant que ce ne sont pas de ces ligamens là dont ils ont entendu parler, mais de ceux qui attachent l'enfant à la matrice? cette interprétation qui m'a si souvent choqué en me l'alléguant comme une chose bien fondée, n'est pas plus heureuse; elle est même si dépourvue de fondemens que les gens de l'art auroient raison de se moquer de moi, si je perdois mon temps à la réfuter.

4°. Enfin pour dernière ressource, envain voudroit-on alleguer que les lavemens en privant l'économie animale d'une partie du chyle qui est destiné à la réparation de ses dépenses continuelles, nuisent au développement de l'embryon en affoiblissant la mere, car ce seroit vouloir argumenter d'un cas particulier au général, ce qui n'est pas d'une bonne logique; nous verrons dans la Section suivante que ce qu'on opposeroit alors par obstination, si j'ose le dire, nous servira de moyen curatif dans certaines circonstances que nous exposerons dans son lieu.

D'après ce que nous venons de dire nous pouvons déjà conclure qu'on peut dans la grossesse non-seulement donner des lavemens simples sans craindre de relâcher les ligamens de la matrice; mais encore qu'il y a plusieurs cas où ils doivent être très-

utiles, comme nous le verrons par la suite, & que je n'en connois pas où ils puissent être dangereux, excepté par la nature des drogues qui pourroient entrer dans leur composition.

Nous ne prétendons pas dire absolument qu'il n'y ait des cas où il faut s'en abstenir, mais cela est si rare, que je ne vois presque que celui de l'inaction faute de réparation suffisante, soit de la part du manque d'alimens, soit de celle de la répugnance invincible de tout aliment, ou bien du passe-debout du chyle; en effet, hors ces cas les lavemens simples deviendroient tout au plus inutiles, tandis qu'il y a quantité d'autres cas où ils font d'un grand secours.

SECTION II.

Des cas où les Lavemens simples peuvent être utiles pendant la Grossesse.

Les lavemens simples, ou considérés comme tels, eu égard à la bénignité de ce qui entre dans le véhicule qui en fait la base, sont vraiment utiles.

1°. Dans la constipation pure & simple avec ou sans hémorroïdes, tant pour évacuer les excréments accumulés & endurcis, que pour éviter les épreintes qui quelquefois sont si dangereuses, sur-tout dans les premiers mois de la grossesse, que j'ai vu

faire nombre de fausse-couches par cette seule cause.

2°. Toutes les fois qu'il y a plénitude sanguine en soustrayant une partie du chyle qui auroit contribué à augmenter cette même plénitude, si ce chyle au lieu d'être sorti du corps fût entré dans le torrent de la circulation. On voit ici l'application avantageuse qu'on fait du principe sur lequel il est fondé précédemment de s'abstenir de l'usage des lavemens dans la disette du chyle.

3°. Quand la tête se trouve prise inopinément de douleurs pulsatives accompagnées de palpitations de cœur, ou de tranchées dans les boyaux, ou bien d'envies de vomir, ou enfin de difficultés d'uriner.

4°. Dans les indigestions avec douleurs d'entrailles, ce qui n'est pas rare dans les grossesses, soit que les femmes chargent trop leur estomach, soit par la nature des alimens insalubres dont tant de femmes font usage inconsidérément, soit enfin par la mauvaise disposition du ventricule qui refuse inopinément de bien digérer de bons alimens quoique pris en petite quantité.

5°. Dans toutes les maladies aiguës, inflammatoires sur-tout celles qui attaquent le bas ventre.

6°. Dans les craintes de fausse-couche, même pour rafraîchir les entrailles, délayer

les excréments & les faire couler tout doucement, soit pour mettre la matrice à son aise en la débarrassant du volume des excréments qui l'entouroient, quoique renfermés dans les boyaux, soit aussi pour que la femme ne soit point obligée de faire des efforts pour aller à la garde-robe.

7°. Dans les coliques néphrétiques, quand les femmes ont le malheur d'en être attaquées, & dans tant d'autres cas qui se présentent journellement & inopinément qu'il seroit très-difficile d'en fixer le nombre.

Il est aisé de voir par ce court exposé combien il seroit dangereux de ne point déraciner le préjugé que nous combattons ici, puisqu'en continuant de le suivre, on se priveroit très-souvent d'un secours aussi salutaire qu'il est simple.

Au reste on ne doit point écouter avec trop de complaisance la répugnance que quelques femmes ont à prendre des lavemens, lorsqu'elles en ont besoin, dans la crainte de recevoir des reproches mérités; en effet le premier point est d'être utile, & lorsqu'on y est parvenu on devient agréable.

SECTION III.

De la composition des Lavemens.

Les Lavemens doivent être simples ou composés suivant que les circonstances qui se présentent l'exigent.

1°. Ceux qu'on donne pour prévenir ou pour remédier à la constipation & à la plénitude sanguine, sur-tout lorsqu'il y a des hémorroïdes, peuvent être, soit d'eau pure de fontaine ou de rivière bonne à boire & dans laquelle le savon se fond uniformément sans se grumeler, soit de décoction de son, de graine de lin, ou seulement avec la mie de pain, dont celui de seigle est le meilleur, & qu'on trouve presque partout.

2°. Dans les maladies aiguës, toutes les fois qu'il y aura des douleurs d'entrailles, les lavemens émolliens seront indiqués, soit qu'on les fasse avec des herbes, soit que ce soit des matières animales qui en fassent la base.

Ceux d'herbes sont faits avec la mauve, la guimauve, le bouillon blanc, le violier, la mercuriale, &c; les autres sont comme le bouillon de tripes ou celui de fraise de veau, lesquels sont excellents dans le ténésme de la dysenterie, &c.

3°. Dans les cas d'inanition & d'inappétence, ou bien de grands maux de gorge comme dans l'Esquinancie, les lavemens nutritifs, c'est-à-dire, le bouillon de viande, dit de santé, sans graisse ni sel, sont indiqués pour soutenir ou réparer les forces abattues, faute de pouvoir prendre des alimens par la bouche; mais on doit faire son possible pour ne point rendre ces sortes de

lavemens, ou du moins les garder le plus long-temps que l'on pourra ; on en sent la raison. On peut d'ailleurs répéter ces lavemens nourrissans presque à toutes les heures sans qu'il en puisse résulter aucuns inconveniens.

4°. Les lavemens purgatifs sont rarement d'usage dans la grossesse, dans la crainte d'exciter la colique & que celle-ci n'ébranle la grossesse & ne détermine la fausse-couche, sur-tout si la femme n'a pas passé la moitié du terme ; on doit donc bien prendre garde à ce que l'on fera en pareille circonstance, soit pour la nature des purgatifs que l'on y emploiera, soit par rapport à la délicatesse plus ou moins grande des entrailles, y ayant des femmes qui les ont très-susceptibles d'irritation.

5°. Dans les affections des nerfs avec spasme convulsif dans les entrailles ; les lavemens anodins, dont les uns sont stupéfiants, comme le pavot, ou toutes les préparations où l'opium entre, les autres sont antihystériques, comme le camphre & toutes les gommes ou résines fœtides, dont l'assa-fœtida, le galbanum, le sagapenum tiennent le premier rang, & enfin des matières animales telles que le castoreum, &c. Il faut observer que toutes les fois que l'on se sert de résines, non-seulement il faut les employer en petite quantité, mais encore

avoir soin de les dissoudre dans un corps gras, comme le jaune d'œuf ou l'huile d'amandes douces, ou le beurre de cacao &c, pour qu'au moyen de ces corps intermédiaires, ces résines puissent devenir miscibles aux liqueurs aqueuses, &c.

6°. Les lavemens carminatifs contre la colique venteuse. Les plantes carminatives usuelles les plus accréditées sont la camomille romaine, le millilot, l'anis, le fenouil, le carvis, &c. Le sel marin en médiocre quantité convient aussi assez souvent en pareil cas.

Mais on nous oppose ordinairement que les lavemens donnent des vents, ce qui ne peut être si la feringue est bonne, bien pleine, & le lavement donné comme il faut; car la Physique expérimentale nous apprend que la chose est alors impossible. Cependant il arrive communément que les malades nous assurent sentir alors les vents courir dans leur ventre avec un bruit considérable, ce qui leur augmente leur colique; on ne peut nier aux malades ce qu'ils sentent réellement, mais on n'en doit point conclure que l'air qui parcourt alors les boyaux a été donné avec la feringue; ce seroit assurer une cause chimérique: il est vrai que le lavement par son volume occupe de la place dans les boyaux & qu'il déplace par ce moyen l'air qui est renfermé dans
ces

ces mêmes boyaux ; voila le fait tel qu'il est bien réellement : mais , dira-t-on , qu'importe que la seringue donne ou ne donne pas de l'air en donnant le lavement , si ce même lavement augmente les tranchées qui font la maladie ? ma réponse est que cet effet est momentané & de peu de durée , & ne doit pas être mis en comparaison avec l'avantage que l'on tire alors des lavemens qui , en ressortant , occasionnent non-seulement la sortie de beaucoup d'air rarifié , mais entraînent avec eux plus ou moins de matieres crues & visqueuses qui sont ordinairement comme la miniere d'où sort & se développe ordinairement l'air dans les intestins.

Concluons donc , que l'on voit manifestement d'après tout ce qui vient d'être dit ; combien le sentiment de ceux qui veulent que les lavemens relâchent les ligamens de la matrice &c , est absurde , & combien il peut avoir été fâcheux de l'avoir suivi , puisqu'il a dû maintes & maintes fois avoir privé d'un secours aussi benin qu'utile : il est donc d'une grande importance de détruire ce préjugé comme bien d'autres non moins nuisibles que celui-ci.

ARTICLE III.

DE L'USAGE DES AMULETTES, DES TOPIQUES IMMÉDIATS ET DES MÉDICAMENS PRIS INTÉRIEUREMENT POUR SE PRÉSERVER DES FAUSSES-COUCHES.

L'IGNORANCE & la simplicité des temps les plus reculés ont enfanté divers moyens vantés pour mettre les femmes grosses à l'abri de faire des fausses-couches ; mais les lumières du siècle après avoir jetté des doutes sur la vertu des amulettes , des topiques , des breuvages &c. prétendus préservatifs & conservatifs des grossesses , ont commencé à faire secouer le joug des préjugés , & on s'est attaché à découvrir des moyens plus sûrs & plus raisonnables.

SECTION PREMIERE.

De l'inefficacité des Amulettes pour se préserver des fausses-couches.

Loin de croire qu'aucun amulette puisse être utile pour préserver les femmes de faire des fausses-couches , je suis persuadé qu'ils sont nuisibles à ce but , tant parce qu'une trop credule sécurité fait négliger non-seulement les précautions essentielles pour se

préserver des accidens de fausse-couche, dont les femmes sont pour ainsi dire continuellement environnées, mais encore ne fait que trop souvent différer à porter les remèdes les plus salutaires lorsqu'il est arrivé quelque chose qui met la femme en danger de perdre son fruit, effet pernicieux du préjugé qui engourdit la raison.

Qu'on ne soit pas surpris si je ne fais pas ici l'énumération des amulettes tant vantées pour éviter la fausse-couche; mon dessein n'est pas de les faire connoître aux personnes qui ont le bonheur de n'être point infectées de cette ivraie du champ de la raison; il me suffira de parler seulement de la Pierre d'aigle très-renommée parmi les femmes & dont elles se servent en forme d'amulette; cette pierre qu'on choisit ordinairement de la grosseur d'un œuf de pigeon ou environ, n'a rien de singulier que d'en renfermer une autre au dedans d'elle qui y balotte comme une amande sèche dans sa coque. Une pierre de pareil volume qui n'a pas ce noyau où qu'on n'y entend pas balotter, est censée n'avoir pas cette vertu imaginaire d'empêcher les fausses-couches, & la voilà privée de ce que sa semblable en essence aura de prétendu merveilleux, parce que des esprits superstitieux lui ont assigné une vertu imaginaire qui, suivant eux, est d'empêcher les fausses-couches si on la porte pendue au

cou, & de faire accoucher promptement si on l'attache à une des cuisses. Voila des vertus qui n'ont pas plus de réalité que la fable tant répétée, que cette Pierre se trouve dans tous les nids d'aigles, & que c'est par son moyen que l'aigle regarde le soleil sans cligner les yeux.

On fait aujourd'hui que quantité d'oiseaux à becs crochus, qui ne sont pas nocturnes, regardent le soleil sans cligner les yeux comme le Perroquet, &c : mais ces oiseaux ont autre chose qui tient lieu du resserrement des paupieres, c'est celle de leur pupille qui se ferme presque entièrement; voila la vraie raison qui fait que l'aigle regarde le soleil sans cligner les yeux & non pas parce qu'il tient alors sous ses pates la pierre dont toute la merveille gissoit au cerveau de ceux qui les premiers ont enfanté ces fables.

Concluons que l'usage des amulettes loin d'être utile pour préserver les femmes des fausses couches, peut devenir nuisible par la dangereuse sécurité où ils les mettent.

S E C T I O N I I.

Des Topiques qu'on prétend avoir la vertu d'empêcher de faire des fausses-couches.

Je ne suis pas plus disposé sur la prétendue vertu des topiques immédiats que sur

telle des amulettes, aussi n'en parlerai-je que d'un très-petit nombre, par les raisons que j'ai donné dans la Section précédente : ceux que j'ai reconnu être les plus accrédités parmi les femmes sont des étoupes imbibées de blancs d'œufs battus avec la poudre d'alun, ou bien l'emplâtre connu sous le nom de *contrà rupturam* que nos Anciens avoient imaginé pour guérir les descentes qu'ils nommoient rupture & dont on a reconnu l'inefficacité : ces moyens si accrédités pour empêcher de faire des fausses-couches en les appliquant au bas du dos, ne valent pas mieux que les précédents ; car je n'ai vû que trop de femmes faire des fausses-couches pour n'avoir eu confiance qu'à ces topiques ; il y a plus, j'en ai vû plusieurs à qui ces prétendus préservatifs avoient occasionné des érépelles inquiétantes.

Les Topiques tant vantés loin de garantir les femmes des fausses-couches lorsqu'elles en sont menacées, sont donc non-seulement des moyens inefficaces pour le but qu'on se propose alors, mais encore dangereux tant directement qu'indirectement.

SECTION III.

Des prétendus préservatifs pris par la bouche pour éviter les fausses-couches.

Si l'on consultoit sur ces préservatifs la crédulité des femmes grosses , non-seulement on soutiendrait l'affirmative , mais on donneroit une très-grande liste de différentes choses qui seroient toutes également efficaces pour empêcher les femmes de faire des fausses-couches ; ce qu'il y a néanmoins de particulier , c'est la diversité des opinions de la plupart des femmes pour vanter les différens moyens qu'elles ont adoptés à dessein de l'emporter sur le sentiment des unes & des autres , sans s'appercevoir que s'il y avoit un seul de ces moyens qui fût réellement bon , il seroit bientôt uniquement admis par tout le monde.

Mais d'où vient cette prévention ? je crois en reconnoître la source dans la précipitation à juger des choses sans connoissance de cause ; en effet une femme est-elle menacée de faire une fausse-couche , prend-elle quelque chose pour l'éviter , & est-elle assez heureuse pour conserver son fruit , alors voila dans son esprit un moyen inmanquable contre les fausses-couches ; cette femme n'examinera pas ce qu'elle peut avoir fait d'ailleurs pour concourir au

même but , elle donnera la pomme au préservatif avalé : il y a plus , si dans une autre grossesse il y a une nouvelle menace de fausse-couche , & qu'on ait pris infructueusement le prétendu préservatif , ce ne fera pas à lui qu'on s'en prendra , on accusera quantité d'autres choses accessoires au prétendu remède , comme d'avoir été pris trop tard ; ou bien si c'étoit , par exemple , de la soie cramoisie ou de la cochenille prise dans un jaune d'œuf frais , la soie aura été d'un mauvais teint , ou la cochenille de mauvais alloi , l'œuf n'étoit pas frais &c ; tant le préjugé a malheureusement de force sur la raison.

Ce que je viens de dire de la soie cramoisie & de la cochenille prise dans le jaune d'œuf , peut être appliqué à tous les autres prétendus préservatifs qu'on peut avaler & dont je ne grossirai pas cet Essai ; ce que je peux assurer , c'est que j'ai puisé les raisons que je viens de donner dans le sein de ma pratique ; elles ne font qu'une petite partie de toutes celles que je pourrois détailler , mais dont je crois la multiplicité inutile , soit pour les personnes qui voudront y réfléchir , soit pour celles qui ne voudroient pas se départir de leur opinion.

Je conclus donc définitivement que les amulettes , les topiques & les prétendus

préservatifs pris par la bouche sont non-seulement inutiles pour le but qu'on se propose en faisant usage de ces choses, mais qu'ils peuvent être quelquefois dangereux soit de leur nature, soit par la sécurité que donne la confiance qu'on accorde légèrement à ces moyens.

Mais, dira-t-on, que faire quand on est menacé d'une fausse-couche ? consulter les personnes en état de nous conduire suivant les circonstances ; & en cas qu'on ne les ait pas à sa portée, il faut se mettre au lit, y garder de la tranquillité de corps & d'esprit, se faire saigner du bras si le cas l'exige, prendre des lavemens s'ils deviennent nécessaires, observer un régime de convalescent non-seulement jusqu'à ce que les accidens menaçans soient dissipés, mais même huit ou neuf jours au-delà.

Qu'on ne m'oppose pas que l'on a quelquefois pris toutes les précautions que nous venons de prescrire sans réussir, & qu'on a réussi sans en prendre aucunes que celles soit des amulettes, soit des topiques, soit enfin d'autres remèdes pris par la bouche ; ma réponse seroit que dans le premier cas le mal peut avoir été plus fort que les moyens de remédier, en supposant encore qu'on les ait exécutés convenablement, & dans le second cas que la prévention est alléguée tacitement à la place de la démonstration impossible à faire.

Je crois ne pas devoir passer ici sous silence ce qui m'a été opposé mille fois au sujet des saignées que nous conseillons pour s'opposer aux accidens consécutifs ou secondaires qui menacent les femmes de faire des fausses-couches, en se rappelant que nous faisons souvent saigner dans le travail de l'enfantement pour éviter les retardemens nuisibles de la sortie de l'enfant ; on nous oppose, dis-je, que la saignée pourra faire faire la fausse-couche bien plutôt que de s'y opposer : cet argument illusoire séduit, parce que ces personnes ne sont pas obligées d'en savoir d'avantage, aussi ne doit-on pas les blâmer ; mais nous ne serions pas excusable si nous n'étions pas en état de dissiper cette illusion en leur faisant connoître que loin d'y avoir quelque chose de contradictoire dans ces deux effets du même remède, il n'y a rien que de très-naturel, parce que l'engorgement sanguin de la matrice menace souvent la grossesse dans le premier cas & les jours de la femme dans le second par l'inflammation des parties propres de la génération ; voilà le nœud gordien de l'illusion.

Je ne nie cependant pas que nous devons toujours faire cas de l'observation individuelle ; car si on nous avertissoit, par exemple, qu'en pareilles circonstances à celles que nous rencontrons, on a saigné pour

tâcher d'éviter la fausse-couche, & que cependant la faignée a paru l'avoir accélérée, malgré que la conséquence seroit fautive sans pouvoir le démontrer & dans l'apprehension de s'attirer des reproches mérités ou qui paroîtroient tels sans l'être en effet, il faudroit ne point saigner.

ARTICLE V.

DES DIVERS EXERCICES OU AMUSEMENS DES FEMMES GROSSES.

L'exercice est nécessaire à la santé, il sert par l'agitation du corps à dissiper les humeurs; mais cet exercice doit être très-moderé pour les femmes grosses & ne leur doit servir que d'amusement; j'entrerai dans le détail de quelques-uns dont on pourra tirer des conséquences utiles pour l'usage de ceux dont je ne parlerai pas.

SECTION PREMIERE

De la Promenade.

Toutes les femmes se disent les unes aux autres que pour accoucher aisément il faut beaucoup se promener pendant la grossesse & sur-tout sur la fin; il y en a en conséquence qui dans les derniers mois s'excé-

dent de fatigue au point qu'il leur arrive quelquefois des accidens : mais on ne peut venir à bout de leur persuader qu'au lieu de remplir les vues qu'elles se proposent, elles courent les risques de déterminer le travail avant que le terme soit arrivé, d'où il résulte qu'en abrégant la grossesse aux dépens des forces de l'enfant, on a en même temps rendu le travail plus pénible parce que les parties inférieures de la matrice ne se sont pas encore assez émincées pour céder aisément lors du travail de l'enfantement.

Lors donc que je représente l'erreur dans laquelle les femmes s'entretiennent les unes & les autres sur ce sujet, elles m'opposent tout de suite que les gens de la campagne & les gagne-deniers accouchent tout d'un coup, & que cela vient de ce que ces femmes se donnent beaucoup de mouvemens ; elles le croient & de là elles partent pour assurer que cela est ; si les Dames étoient aussi à portée que nous de voir le contraire, elles ne feroient pas si attachées à leur sentiment sur ce point.

Mais en combattant cette erreur, il ne faut pas croire que je conseille aux femmes grosses de ne se donner aucun mouvement, & que des mouvemens modérés & entretenus d'habitude puissent nuire aux femmes grosses, loin-delà, je suis persuadé que

l'exercice modéré est très - salubre & que les femmes grosses qui en prennent suffisamment sans en prendre trop, se font beaucoup de bien, tant pour le présent que pour l'avenir; aussi remarque-t-on que c'est par cette raison que les femmes laborieuses se portent mieux dans leur grossesse & dans leurs suites de couche que les sédentaires; mais toutes choses d'ailleurs égales, elles n'en accouchent pas plus facilement que celles-ci, en sorte que si au lieu de dire que l'exercice fait accoucher aisément les femmes grosses qui en font beaucoup, on disoit qu'étant modéré, il est utile en tout temps à la santé, on ne se tromperoit point.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de la promenade réelle, c'est-à-dire, de celle qu'on prend le plus ordinairement à pied & en plein air, & nous en avons loué l'usage modéré; mais outre que nous croyons pouvoir ajouter que cet exercice salubre ne peut être remplacé avec le même avantage par tous les mouvemens que la femme peut se donner dans sa maison, surtout si elle monte & descend souvent des escaliers; nous n'avons rien dit des voitures dont les femmes font quelquefois usage soit pour suppléer à la promenade à pied, soit pour se faire transporter d'un lieu dans un autre; on fait que les plus rudes sont les plus mauvaises, mais comme il y en a de

fort douces telles que les chaises à porteurs que quelques femmes ne peuvent cependant point supporter à cause du branle incommode imprimé au corps de la chaise par ceux qui la portent, il est utile de savoir que si ces hommes vont à petits pas au lieu d'aller à grands pas, la voiture devient si douce qu'elle n'incommode point du tout, étant possible par ce moyen de la rendre au point d'imiter non-seulement la litiere, mais presque le bateau abandonné au gré d'une eau coulante paisiblement; néanmoins lorsqu'il s'agira de se promener pour l'utilité de la santé, la marche modérée & en plein air fera toujours préférable à toutes les voitures les plus douces; celles-ci n'ayant d'utilité réelle que dans des circonstances particulieres qui obligent de s'en servir ne pouvant faire mieux.

S E C T I O N I I.

De la Danse.

La danse doit être en général défendue aux femmes grosses; mais quand nous voulons leur en faire sentir le danger, rarement manquent-elles de nous opposer que les Danseuses par état, dansent jusqu'à la fin de leur grossesse & qu'elles ne s'en trouvent pas plus mal, le mouvement étant très-bon aux femmes grosses.

Voilà une allégation mise sous le point de vue le plus favorable possible pour soutenir le penchant que l'on a à se fatiguer sur un exercice qu'on desire de ne pas quitter; mais ce ne peut être sans se dissimuler, 1°. Que les Danseuses par état sont si rompues à ce métier que les mouvemens habituels de la danse n'ont ordinairement pour elles rien de violent.

2°. Que lorsqu'elles sautent c'est sans effort, & que retombant toujours légèrement sur la pointe des pieds dont la plante fait ressort sans que les talons appuient, elles évitent par ce moyen la commotion, commotion qui est du plus grand danger.

3°. Qu'il n'est pas exact d'avancer que les Danseuses dansent jusqu'à la fin de la grossesse, car on fait décidément qu'on leur fait ordinairement grace des derniers mois.

4°. Enfin que c'est malgré toutes ces bonnes raisons avancer *gratis* qu'elles ne s'en trouvent pas plus mal, puisque nous savons à n'en pas douter qu'il y a de temps en temps des Danseuses qui font des fausses-couches parce qu'elles ont ou trop dansé ou dansé trop long-temps, ou bien étant trop avancées dans leur grossesse, sans être assez près de leur terme pour que l'enfant puisse vivre. Les femmes font donc très-mal de danser pendant qu'elles sont grosses.

SECTION III.

De la Tapisserie & de la Broderie.

Pour décider si les femmes grosses peuvent sans inconvéniens travailler à la tapisserie & à la broderie, il faut distinguer les différentes façons de faire l'une & l'autre, dont quantité de Dames font usage pour éviter le désœuvrement, parce qu'il y a de ces façons de travailler comme celle qu'on nomme sur la main qui ne pourroit nuire que par trop d'application ou de trop longue durée.

Il y a pour les Dames d'autres manières de faire usage de ces passe-temps qui pourroient avoir l'inconvénient de comprimer le ventre & la poitrine, comme de travailler au grand métier, ce qui est mauvais en tout temps, mais sur-tout pendant la grossesse.

C'est par cette double raison qu'on a substitué au grand métier une autre machine qu'on nomme le petit métier, celui-ci ayant moins d'inconvéniens que celui-là. On peut donc permettre aux Dames de travailler à la tapisserie ou de broder sur le petit métier jusques vers les deux tiers de la grossesse seulement ; ce temps passé, si elles ne veulent pas quitter cette sorte d'amusement, elles peuvent broder au tam-

Voilà une allégation mise sous le point de vue le plus favorable possible pour soutenir le penchant que l'on a à se satisfaire sur un exercice qu'on desire de ne pas quitter; mais ce ne peut être sans se dissimuler, 1°. Que les Danseuses par état sont si rompues à ce métier que les mouvemens habituels de la danse n'ont ordinairement pour elles rien de violent.

2°. Que lorsqu'elles sautent c'est sans effort, & que retombant toujours légèrement sur la pointe des pieds dont la plante fait ressort sans que les talons appuient, elles évitent par ce moyen la commotion, commotion qui est du plus grand danger.

3°. Qu'il n'est pas exact d'avancer que les Danseuses dansent jusqu'à la fin de la grossesse, car on fait décidément qu'on leur fait ordinairement grace des derniers mois.

4°. Enfin que c'est malgré toutes ces bonnes raisons avancer *gratis* qu'elles ne s'en trouvent pas plus mal, puisque nous savons à n'en pas douter qu'il y a de temps en temps des Danseuses qui font des fausses-couches parce qu'elles ont ou trop dansé ou dansé trop long-temps, ou bien étant trop avancées dans leur grossesse, sans être assez près de leur terme pour que l'enfant puisse vivre. Les femmes font donc très-mal de danser pendant qu'elles sont grosses.

SECTION III.

De la Tapisserie & de la Broderie.

Pour décider si les femmes grosses peuvent sans inconvéniens travailler à la tapisserie & à la broderie, il faut distinguer les différentes façons de faire l'une & l'autre, dont quantité de Dames font usage pour éviter le désœuvrement, parce qu'il y a de ces façons de travailler comme celle qu'on nomme sur la main qui ne pourroit nuire que par trop d'application ou de trop longue durée.

Il y a pour les Dames d'autres manières de faire usage de ces passe-temps qui pourroient avoir l'inconvénient de comprimer le ventre & la poitrine, comme de travailler au grand métier, ce qui est mauvais en tout temps, mais sur-tout pendant la grossesse.

C'est par cette double raison qu'on a substitué au grand métier une autre machine qu'on nomme le petit métier, celui-ci ayant moins d'inconvéniens que celui-là. On peut donc permettre aux Dames de travailler à la tapisserie ou de broder sur le petit métier jusques vers les deux tiers de la grossesse seulement ; ce temps passé, si elles ne veulent pas quitter cette sorte d'amusement, elles peuvent broder au tam-

l'on s'abstienne des pièces que l'on nomme *croisées*, on en sent les raisons.

A l'aide de ce peu de remarques on peut conclurre que nous n'interdisons pas tout à fait l'usage de la Musique tant vocale qu'instrumentale aux femmes grosses; mais que nous croyons que l'usage en doit être modéré & ne doit servir que d'amusement & de récréation.

ARTICLE VI.

DES BAINS.

Les Bains peuvent devenir quelquefois utiles aux femmes grosses, mais on doit distinguer le bain général du local.

SECTION PREMIERE.

Du Bain général.

Le préjugé a été long-temps en vogue contre l'usage des bains dans la grossesse; & il s'en faut de beaucoup qu'il soit tout à fait abandonné; il est donc nécessaire d'écrire contre les partisans de ce préjugé; à la vérité il ne seroit pas prudent de conseiller les bains sans nécessité, parce que s'il survenoit alors quelque chose d'inopiné, quoique dépendant de toute autre cause,

on courreroit les risques en fomentant le préjugé, de priver de ce secours les femmes grosses attaquées, par exemple, de la colique néphrétique ; car on fait d'une part que le bain est en pareil cas très-secourable & de l'autre que la maladie à laquelle ce remede convient est très-sujette à faire faire des fausses-couches : il est donc bien important de secouer le joug du préjugé en pareil cas, sachant sur-tout à n'en point douter que la plupart des femmes grosses qui passoient au commencement de ce siècle par les frictions mercuriales lorsqu'elles en avoient besoin, prenoient une grande quantité de bains sans pour cela faire des fausses-couches ; j'en suis convaincu par ma propre expérience & très-multipliée.

SECTION II.

Du Bain local.

Les personnes qui ne sont pas instruites de l'art de guérir & qui auroient lû la Section précédente, ne manqueroient pas sans doute de conclure que, qui fait le plus ; peut faire le moins & sans inconvéniens ; elles se tromperoit, & c'est ce qui rend cette Section très-nécessaire ici.

Les Physiciens savent que le bain local produit très-souvent des effets que le général ne produit pas ; en effet l'expérience

démontre que le bain des jambes est ordinairement salutaire pour faire venir des règles, où les déterminer à paroître lorsqu'elles ont de la peine à commencer, tandis qu'avec le bain général il est très-rare qu'on obtienne le même effet : aussi voit-on les Officiers de santé conseiller le bain des pieds & des jambes pendant l'écoulement même des règles qui ne vont pas suffisamment, au lieu de conseiller le bain général, & cela pour des raisons qu'ils savent très-bien & qu'il importe peu de discuter ici, mais dont l'application faite au cas de grossesse est d'une grande importance, puisqu'il seroit dangereux de faire un bain de jambes aux femmes grosses, & j'ose dire en être sûr par ma propre expérience. Néanmoins je ne prétends pas que ces bains puissent toujours produire des fausses-couches, mais seulement qu'il est imprudent de les hazarder.

Il me semble entendre plusieurs Dames me dire, qui peut rester neuf ou dix mois sans se laver les jambes, les pieds & se rogner les ongles ? Je réponds que je ne m'oppose pas à ces propretés, & pour le prouver qu'on fasse bien attention au titre de cette Section.

D'ailleurs on peut se faire laver les pieds devant le feu avec une serviette mouillée d'eau commune tiède dans laquelle on peut

mettre de l'eau de vie simple ou aromatisée ; au reste il est prudent de ne pas faire cette opération soi-même afin d'éviter la pression du ventre contre les cuisses, d'où il résulte qu'il faut aussi se faire rogner les ongles, &c. & ne le pas faire soi-même, sur-tout lorsqu'on a atteint la moitié du terme de la grossesse ; les accidens que j'ai vû arriver par ces inattentions m'ont engagé à en parler, afin que par la suite ces mêmes accidens arrivent plus rarement.

Cette remarque est bien plus importante que celle de ne pas croiser les jambes pendant la grossesse, cependant j'ai vû des femmes observer cette futilité avec scrupule & qui ne faisoient pas attention à la pression des cuisses contre leur ventre en se rognant les ongles des pieds, & cela parce que l'un est adopté à force d'être allégué, & que l'autre n'est pas senti parce qu'on ne l'a pas dit ou assez répété. Je dirai plus, il y a des femmes qui adoptent bien plus facilement ce que d'autres femmes leur disent, que ce que leur conseille l'Officier de santé qui cherche à leur faire profiter du fruit de ses veilles & de son expérience, & cela est si vrai qu'il m'a été opposé avec dérision qu'il ne falloit donc pas que les femmes grosses mettent elles-mêmes leurs chaussures, ne faisant pas attention qu'aujourd'hui elles ne portent presque plus de souliers

Nous ne parlons point des autres bains locaux qui ne sont convenables qu'à des maladies sur lesquelles on doit consulter les Officiers de santé.

ARTICLE VII.

DE L'USAGE DES CORPS PENDANT LA GROSSESSE.

Ce que nous venons de dire précédemment nous conduit naturellement à parler de l'usage des Corps pendant la grossesse : car s'il est dangereux de se chauffer soi-même, ce qui n'est que momentané, à plus forte raison le fera-t-il de porter la moitié de l'étendue du temps de la grossesse un corps qui comprime le ventre de tous côtés.

Mais, me dira-t-on, les jeunes femmes ont l'épine foible, & étant filles elles portent des corps qui la leur soutiennent ? je conviens que cette remarque mérite des considérations, car les jeunes femmes qui quittent tout à fait leur corps dans leur grossesse, se plaignent souvent de douleurs ; comme de lassitude le long de l'épine surtout de la partie moyenne, c'est-à-dire vers le milieu de sa longueur.

Je permets en conséquence à celles-ci l'usage de leur corps de fille pendant les trois premiers mois de leur grossesse, mais pas plus long-temps, ensuite des corps faits exprès pour les femmes grosses, corps dont toute la force est conservée par derrière, affoiblie par degré sur les côtés sans être ouverts & faisant par devant l'effet des corsets, mais sans être busqués : par ce moyen les jeunes femmes qui sont grosses ont l'épine soutenue ; d'ailleurs les côtés du corps permettent aux parties molles du bas ventre nommées viscères, de se loger comme elles le doivent tant à droite qu'à gauche de la matrice, & à cet organe de se placer convenablement au devant du ventre, ce qui fait que l'enfant ne peut être gêné ni comprimé par cette machine, comme il ne manqueroit pas de l'être par la présence de l'autre.

Au reste il est prouvé non-seulement par de très-bonnes raisons tirées des principes mécaniques, mais par l'expérience, que les femmes grosses qui portent des corps également solides par tout, sont beaucoup plus sujettes aux descentes de matrice que celles qui s'en abstiennent dans la grossesse ; ainsi quand il n'y auroit que cette raison elle seroit certainement bien suffisante pour y faire attention ; mais si on ajoute le préjudice que la compression peut

faire souffrir à l'enfant, il se joint alors à l'intérêt personnel de sa santé, le devoir religieux de l'humanité pour l'Etre que l'on porte en soi.

Qu'on ne m'oppose pas l'usage où sont les femmes grosses de différentes contrées de ne point quitter les corps durs dans toute leur étendue, parce que ce mauvais usage ne pourra jamais détruire la solidité des raisons fondamentales que nous venons d'exposer, loin de là, car je suis très-persuadé que si on examinait scrupuleusement ce qui se passe à l'occasion de ce même usage, on ne trouveroit que trop de quoi confirmer la solidité de nos remarques.

Les femmes grosses ne doivent donc point porter des Corps faits comme ceux que portent ordinairement les filles parvenues à l'âge nubile, parce que ces corps sont dangereux à tous égards dans la grossesse; mais les jeunes femmes sur-tout peuvent porter avec avantage des corps construits comme nous l'avons dit.



ARTICLE VIII.

DES ODEURS SUAVES PENDANT LA GROSSESSE.

IL y a long-temps qu'il est décidé que les odeurs suaves, sur-tout celles qui sont fortes & pénétrantes, comme le musc, l'ambre &c, sont dangereuses dans les suites de couche, mais je ne vois pas qu'on prenne assez de précautions sur cela pour les femmes grosses, & loin de là, je les vois elles-mêmes presque toutes portées à se parfumer outre mesure, en quoi je trouve qu'elles ont très-grand tort; aussi entend-on de plus en plus les Médecins se plaindre dans ce pays que les femmes ont le genre nerveux plus susceptible d'agacement que jamais, & cela essentiellement suivant moi, parce que les Dames & celles qui se font un talent de les imiter, se familiarisent trop avec les odeurs susceptibles d'énerver, ce qui n'arrive pas aux gens de la campagne, au moins par cette raison.

Je fais qu'on peut m'opposer que les odeurs suaves quoique fortes, ne sont pas les seules choses qui peuvent attaquer les nerfs, & pour me le prouver, me faire une longue liste des autres causes que je n'ignore

pas ; mais pourquoi ajouter volontairement à tous ces écueils de la santé dont tant de femmes se trouvent environnées pendant leur grossesse, celui des odeurs énervantes ? où en est la raison ? c'est la mode , me dirait-on , à laquelle on donne la préférence sur la santé : quelle conclusion ! Que les Dames profitent de la réflexion que cette conclusion est capable de faire naître.

ARTICLE IX.

DES DENTS GATÉES QU'ON EST QUELQUE-FOIS FORCÉ DE FAIRE ARRACHER PENDANT LA GROSSESSE.

LORSQU'ON nous consulte sur ce sujet, nous sommes obligés de penser à bien des choses afin de ne se déterminer à prendre tel ou tel parti qu'après avoir mûrement réfléchi à tout. En effet quand on considère combien il y a de femmes grosses qui font des fausses-couches par des causes très-légères, & que de se faire arracher une dent en est une souvent fort grave, eu égard à la secousse subite que produit cette douloureuse opération, on doit bien répugner à prendre ce parti ; cependant d'un autre côté si la dent est gâtée, qu'elle fasse beaucoup souffrir, ôtant le repos &c, il est fort

à craindre que cet état ne produise l'effet qu'on craint le plus.

Si donc on a tenté envain divers moyens palliatifs & que la saignée même n'ait pas réussi, on sera forcé à faire faire l'arrachement de la dent, mais on aura soin de faire saigner la malade peu d'heures après, de lui faire garder le repos avec tranquillité de corps & d'esprit, & qu'elle vive en convalescente jusqu'à ce qu'on soit suffisamment rassuré sur les craintes fondées.

Il n'est pas nécessaire sans doute d'avertir de bien prendre garde à ne pas confondre une fluxion pure & simple sans aucunes dents gâtées, avec le cas qui fait le sujet dont il est ici question, & même de faire en sorte de dissiper la fluxion s'il y en avoit dans la circonstance où la dent seroit réellement cariée, parce qu'il arrive assez souvent qu'une dent très-cariée ne fait quelquefois du mal qu'autant qu'il y survient fluxion, en sorte qu'alors si on vient à bout de dissiper la fluxion, il se peut qu'on puisse aussi se dispenser d'arracher la dent; d'ailleurs il n'y a presque qu'un sentiment sur ce point, c'est-à-dire qu'on ne doit point arracher de dent lors d'une forte fluxion.

Cette question résolue, on nous en fait souvent une autre qui est dépendante à quelques égards de celle-ci, c'est de savoir s'il n'y a pas autant de danger d'être obligé

d'arracher la dent en suites de couche que de s'en défaire en grossesse ? Mon sentiment est qu'il est fâcheux dans l'un & l'autre cas d'en venir à cette extrémité , que cependant il y a des circonstances où on pourroit opter , comme , l'arrachement pendant la grossesse si la femme est dans son dernier mois , parce qu'alors on risque très-peu de nuire à l'enfant , & on est sûr d'affranchir la mere de cette opération dans les suites de couche ; si tout au contraire la grossesse est assez peu avancée pour ne pouvoir espérer de sauver l'enfant , la conscience semble exiger de temporiser le plus que faire se pourra ; on voit d'ailleurs rarement le mal de dent survenir dans les suites de couche naturelle à tous égards , & il y a bien peu d'exemples où l'on ait alors été obligé d'arracher des dents , & encore moins où cette opération ait été suivie de grands accidens eu égard aux suites de couche ; j'avoue de bonne foi que je ne l'ai jamais vû , mais je n'en peux pas dire autant pour le temps de la grossesse , car j'ai vû plusieurs femmes qui ont fait des fausses-couches déterminées par cette seule cause.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit , que , toutes choses d'ailleurs égales entre elles , il y a peu de risques d'arracher les dents gâtées en suites de couche ; qu'il y en a

beaucoup pour les femmes grosses peu avancées dans leur grossesse, & presque point du tout pour celles qui sont près de leur terme; & que dans les deux derniers cas les saignées tant avant qu'après l'opération & suivies des précautions susdites, sont souvent indispensables pour n'avoir rien à se reprocher.

A R T I C L E X.

DES DIVERS TERMES NATURELS DE LA GROSSESSE.

LES Auteurs tant anciens que modernes n'étant pas tout à fait d'accord sur le terme naturel de la grossesse nous croyons pouvoir hasarder ici notre sentiment sur ce sujet.

SECTION PREMIERE.

Du terme naturel de la Grossesse.

L'expérience nous a appris que le terme le plus ordinaire de la grossesse des femmes est de neuf mois complets de trente jours chacun; on s'est assuré de cette vérité par deux voies dont l'une est tirée de l'analogie & l'autre du positif.

On fait le terme préfix de la portée de la plupart des animaux domestiques, parce

qu'il est très-souvent possible de connoître quand les femelles mettront bas , par la raison qu'on peut ne pas ignorer le temps qu'elles ont conçu ; cette loi porte son uniformité individuelle également sur les volatils comme sur les quadrupèdes.

On fait en effet que les œufs fécondés qu'on a mis sous une poule en état de couver , éclosent ordinairement du vingt-un au vingt-deuxieme jour en cas qu'il ne leur arrive point d'accidens , & par similitude , qu'une femme qui a conçu de la seule & unique fois qu'elle s'est mise dans le cas de devenir grosse , accouche ordinairement au bout de deux cent soixante - dix à quinze jours si rien ne trouble l'ordre naturel.

Cependant rien n'est si commun que d'entendre dire aux femmes , que lorsqu'elles sont entrées dans le neuvieme mois , elles ne comptent plus & qu'elles peuvent accoucher d'un jour à l'autre : cette incertitude leur vient de ce qu'ayant fait nombre de fois ce qu'il falloit pour devenir grosses dans le courant du mois qui leur sert d'époque , elles ne peuvent fixer le jour de la conception & par consequent celui où dans l'ordre naturel elles doivent accoucher ; il est en consequence rare qu'elles ne s'impatientent point , parce qu'elles sont dans l'habitude de partir du temps où leurs règles leur ont manqué la premiere

fois pour se croire grosses d'un mois entier, ce qui ne peut être quand bien même le période de leurs règles feroit à toutes également de trente jours complets, parce qu'il en faut absolument rabattre le temps de l'écoulement des dernières règles sur ce même premier mois où les suivantes ont manqué.

Cette incertitude nous fait prendre le parti de partager le différend par la moitié afin de s'éloigner des extrêmes : nous comptons donc qu'une femme qui a eu ses règles, par exemple, le premier de tel ou tel mois, pourra accoucher vers la moitié de celui qui y répondra pour compter les neuf mois de grossesse, en sorte que quand la neuvième révolution sera arrivée sans avoir rien vû, la femme sera sentée à huit mois & demi seulement & non à neuf mois complets comme presque toutes le prétendent.

Voilà l'ordre naturel dans lequel nous ne comprenons pas tout ce qui peut le troubler ; mais comme toutes les règles générales ont leurs exceptions, & qu'il y a dans le sujet que nous traitons actuellement des exceptions intéressantes à discuter, nous allons entamer cette matière par les enfans de sept mois.

SECTION II.

Des Enfans qui naissent à sept mois.

L'expérience journaliere nous a prouvé depuis long-temps & nous confirme souvent qu'il y a des enfans qui naissent à sept mois; mais comme ces enfans ne sont pas tous également forts & disposés à vivre, on est obligé de distinguer ceux qui ne sont pas à terme, de ceux qui sont censés y être; je m'explique.

Si la nature n'a, par exemple, que l'activité ordinaire, il manquera deux mois à l'enfant ce qui fera qu'il naîtra petit, foible, & que quoiqu'on fasse on aura beaucoup de peine à le sauver; au lieu que si la nature a eû une activité d'accélération dans le développement de l'embryon au point de n'employer que sept mois pour faire complètement & parfaitement ce qu'elle a accoutumé de faire dans son ordre le plus commun en neuf mois, l'enfant pourra alors naître à sept mois aussi fort & aussi vigoureux que s'il en avoit en effet neuf, & pourra être aussi aisé à élever que si la nature avoit suivi ses loix les plus ordinaires; en partant de ce point il nous fera aisé de donner la solution de la question suivante.

SECTION III.

SECTION III.

Des Enfans qui naissent à huit mois.

Si la nature devoit employer neufmois à faire complètement son œuvre, l'enfant manquant d'un mois, on aura plus de peine à le sauver que s'il en avoit neuf, & moins, que s'il n'en avoit que sept ; mais si cette même nature avoit butté à faire en huit mois ce qu'elle fait ordinairement en neuf, il n'y a pas alors plus à craindre pour l'enfant de huit mois que pour celui de neuf.

Ce raisonnement qui me paroît juste, détruit de fond en comble ce que le Prince de la Médecine avoit établi sur ce sujet, car il prétendoit que l'enfant travaillant à sept mois à faire sa culbute pour venir au monde à neuf, s'il venoit à sept mois il pouvoit vivre, mais que s'il arrivoit à huit mois il ne vivroit pas, parce qu'il n'auroit pas eu assez de temps pour se remettre de sa fatigue : on a dû sentir depuis longtemps que cette allégation étoit erronnée, mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on ait mis la vérité à la place de l'erreur, & c'est ce que nous comptons avoir fait. Cette question résolue nous aidera beaucoup à la solution de la suivante.

SECTION IV.

Si la nature emploie quelquefois plus de neuf mois pour compléter l'œuvre de la grossesse.

Nous venons de faire voir ou d'établir qu'il y a des enfans qui se trouvent aussi parfaits à sept mois qu'à neuf, & on a tant d'exemples non équivoques de cette nature qu'on ne peut les révoquer en doute, quoique nous ne puissions pas rendre parfaitement raison de la manière d'agir de la cause déterminante de cette célérité dans le développement de l'embryon, l'accroissement du fœtus & la naissance de l'enfant.

Or, si on est obligé d'accorder avec connoissance de cause eu égard au fait, qu'il y a des enfans qui ont acquis en sept mois ce que le plus grand nombre n'acquiert qu'en neuf, on sera obligé de toute nécessité d'accorder aussi, que des causes entièrement opposées à l'accélération du terme, pourront également retarder d'autant ce même terme, en sorte qu'on ne peut échapper à ce dilemme, où il n'y a jamais eu d'enfans de sept mois à terme parfait, ou il peut y avoir des enfans de onze mois.

Il est démontré qu'il y a des enfans qui viennent parfaits par célérité d'activité naturelle ayant deux mois de retranché sur le temps seulement, il est donc prouvé par

les raisons contraires qu'il n'est pas absolument impossible qu'il y ait des enfans de onze mois, la nature ayant alors été obligée d'employer deux mois de plus pour parachever complètement son œuvre, ce qui seul donneroit parfaitement la solution de cette question médico-légale; mais il y a sur ce sujet tant d'autenticités qu'il doit, ce me semble, rester peu de doute dans l'esprit de mes Lecteurs; il n'en est pas tout à fait de même sur la question suivante.

SECTION V.

De la Superfétation dans les femmes.

Pour tenter de décider s'il peut y avoir superfétation dans les femmes, commençons par remettre sous les yeux de mes Lecteurs que la Superfétation en terme de Médecine est une sur-conception ou nouvelle génération qui arrive lorsque la mere conçoit en différens temps & porte divers foetus d'inégale grosseur & qui naissent les uns après les autres à des distances considérables.

La Superfétation est très-possible dans tous les animaux qui ont la matrice double ou bicornue, comme les chiennes, les brebis, les lapines &c. mais dans les femmes qui dans l'ordre naturel ne doivent avoir

qu'une seule & unique cavité dans la matrice , & un seul orifice du côté exposé aux approches du mâle , il est plus douteux qu'il puisse y avoir une superfétation sur-tout à des distances de temps considérables.

Nous allons exposer les raisons qu'on en peut donner ; mais pour éviter de tomber dans la confusion des choses , nous distinguerons ce qu'ont allégué sur ce sujet les Partisans des Ovaristes , de ceux qui se persuadoient que les semences des deux sexes étoient reçues dans la cavité de la matrice & que de leur incorporation il en résultoit un individu en tout semblable à l'espèce dont elles étoient émanées , parce que dans ce système on nie formellement la superfétation en disant & soutenant que les deux semences une fois reçues dans la matrice , si elles sont troublées dans leur assimilation & que la bouche de cet organe s'entrouvre pour en recevoir de nouvelle , la première s'écoulera en se confondant avec la dernière qu'elle entraînera , & qu'en conséquence l'œuvre commencée par la nature se détruira ; donc , concluent-ils , la superfétation est impossible dans la femme qui n'a qu'une matrice , cette matrice une seule cavité & cette cavité une entrée unique du côté de l'extérieur.

Les Ovaristes qui nient non-seulement la jonction des semences des deux sexes

dans la matrice , mais même que la femme en fournisse aucune par éjaculation , sont pour la possibilité de la superfétation parce que plusieurs des Partisans des Ovaristes prétendent que la semence du mâle n'a pas même toujours absolument besoin d'entrer dans la cavité de la matrice , que l'esprit féminal seul suffit très - souvent pour féconder l'œuf le plus près de sa maturité & que cet œuf est plusieurs jours à parvenir de son ovaire à la cavité utérine , enforte que pendant que la conception s'opère par degrés dans un ovaire , il n'est pas impossible que par une nouvelle copulation il se fasse une seconde fécondation au moyen de l'ovaire opposé.

Ce sentiment a pour lui qu'il y a des exemples très-vrais de Négresses qui d'une même grossesse ont accouché de deux enfans dont l'un s'est trouvé négre & l'autre mulâtre , or il y a dans ce cas , la preuve démonstrative de copulation réitérée de deux individus différens , le blanc étant le pere de l'enfant mulâtre & le négre celui de son espèce.

Mais il est bon de remarquer que dans ces exemples les enfans sont nés à très-peu de distance les uns des autres , & que les jumeaux avoient aussi trop peu de différence dans leur volume pour en pouvoir inférer que les deux enfans avoient été en-

gendrés à des termes considérables l'un de l'autre.

Voilà les preuves alléguées de la part des Ovaristes pour soutenir la possibilité de la superfétation dans la femme, comme dans les animaux dont la matrice est bicornue, & nous avons vu ce que les Anti-ovaristes ont avancé pour conclure le contraire ; mais voici un sentiment par lequel on cherche à l'emporter sur les deux précédens c'est-à-dire en affirmant plus que ce que nous venons d'exposer pour les Ovaristes & contredisant de front les Antiovaristes.

On nous a donné quantité d'exemples de femmes qui sont accouchées de jumeaux venus à terme à quelques mois de distance l'un de l'autre, mais aucuns d'eux n'a prouvé, que je sache, que ces femmes n'avoient pas deux matrices, comme nous en avons plusieurs exemples indisputables.

Or, si on vient enfin jamais à bout dans quelques-uns de ces cas singuliers de superfétation dans l'espèce humaine de nous démontrer que quelques femmes n'ayant qu'une seule & unique matrice avec une seule cavité & un seul orifice, aient accouché d'enfans à terme à plusieurs mois de distance l'un de l'autre, la question de la superfétation sera entièrement décidée & complètement contre le sentiment des

Antiovaristes, sans quoi jusques là elle en restera aux premières preuves qu'ont donné les Ovaristes, mais ne détruiront pas entièrement ce que leurs Adversaires soutiennent; en effet l'œuf ou ce qui semble en être un, s'attache si intimement de tous côtés dans la matrice si tôt qu'il y est parvenu, qu'il empêcheroit tout aussi bien une nouvelle conception que dans le cas du sentiment opposé. Voilà le point où nous laisserons la décision de cette question en attendant de nouvelles lumières s'il en vient, pour nous en apprendre d'avantage.

ARTICLE XI.

DES ENFANS QUI SE RETOURNENT AU VENTRE DE LEUR MERE.

POUR pouvoir comprendre si les enfans se retournent au ventre de leur mere, il faut commencer par savoir ce qu'on entend par un enfant retourné; car tant que l'embryon est vivant, étant dans une certaine quantité d'eau, il peut s'il y en a suffisamment se mouvoir dans tous les sens imaginables, en effet l'observation journalière nous le démontre non-seulement dans le temps que l'enfant remue au ventre de sa mere, mais aussi parce qu'il n'y a point

de partie du corps de l'enfant qui ne puisse se présenter la première lors du travail de l'enfantement ; il faut donc pour résoudre la question savoir ce qui peut y avoir donné lieu ; le voici.

Les Accoucheurs qui sont Anatomistes & bons observateurs , n'ignorent pas, 1°. Que l'enfant est accroupi dans la matrice toutes les fois qu'il ne remue point sur-tout vers la fin de la grossesse ou de son terme naturel.

2°. Que plus des trois quarts & demi des enfans à terme se présentent par la tête.

3°. Que presque tous alors ont la face en dessous.

On a donc parti de ces principes pour dire , l'enfant qui est accroupi dans la matrice aux derniers mois de la grossesse , viendrait indubitablement toujours par le derrière s'il ne changeoit pas de posture , & comme on fait qu'avant de changer de posture son ventre est presque toujours en devant , il en résulte que l'enfant se retourne ordinairement sur les derniers temps de la grossesse.

A présent que nous avons expliqué ce qu'on doit entendre par un enfant retourné dans la matrice , passons aux causes qui concourent à ce mouvement ou à ce changement de position de l'enfant qui approche du temps de sa naissance.

SECTION PREMIERE.

Des circonstances naturelles qui déterminent l'enfant à terme à se présenter plutôt par la tête que par toute autre partie de son corps.

Pour connoître s'il y a des circonstances naturelles qui déterminent l'enfant à terme à se présenter plutôt par la tête que par toute autre partie de son corps ; il faut savoir , 1°. Que dans le premier mois de la grossesse le volume des eaux dans lesquelles l'enfant nage pour ainsi dire , est bien plus considérable que l'embryon , & qu'aucontraire il est rare que dans le dernier mois de la grossesse le volume de l'enfant ne surpasse de beaucoup celui des eaux.

2°. Que sur les derniers temps de la grossesse la tête de l'enfant qui est panchée sur sa poitrine est devenue très-grosse & plus solide qu'elle ne l'avoit encore été.

3°. Que par cette raison & les précédentes la tête de l'enfant tombe sur la partie la plus basse de la matrice & cela par la loi de la gravité des corps.

S'il manque quelques - unes de ces circonstances il pourra arriver alors que l'enfant se présentera dans une situation contre nature , non pas que nous croyons qu'il n'y ait que cette cause qui puisse produire

ce mauvais effet, mais elle pourra être mise au nombre de celles qui les déterminent.

SECTION II.

De la culbute de l'Enfant pour naître suivant l'ordre naturel.

Ce que nous venons de dire dans la Section précédente annonce que je suis du sentiment des Anciens sur la culbute que fait l'enfant au ventre de sa mere pour voir le jour ; mais dans quel temps se fait cette culbute ? lorsqu'elle se fait les femmes s'en apperçoivent-elles ou ne s'en apperçoivent-elles point ? Quand cette culbute est faite est-il bien certain que l'enfant viendra par la tête ? nous allons répondre à chacune de ces questions.

1°. C'est vers les derniers temps de la grossesse que l'enfant se trouve avoir le plus souvent la tête en bas, & cela par les raisons posées ci-devant, mais si le volume de l'eau surpasse celui de l'enfant il ne lui sera pas impossible de changer de position, par conséquent on ne peut pas assurer que toutes les fois que l'enfant aura porté sa tête en bas, ce sera pour toujours qu'elle y restera.

2°. L'enfant fait quelquefois sa culbute si brusquement que la mere en est effrayée, elle sent alors subitement un poids très-con-

fidérable sur le fondement , des douleurs vers la croupe (lieu que les femmes font dans l'usage de nommer les reins) le feu lui monte subitement au visage , elle croit quelquefois qu'elle va accoucher sur le champ , mais si elle se couche horifontalement sur tout sur le dos & qu'elle reste quelques heures dans cette position , les douleurs se rallentissent & peu à peu elles se dissipent , le poids devient de plus en plus supportable & le ventre qui avoit subitement changé de forme se rétablit insensiblement comme il étoit ci-devant ou au moins à peu de chose près.

3°. D'autres fois l'enfant conduit sa tête si doucement en bas que les femmes ne s'apperçoivent de rien.

Il résulte de ce que nous venons de dire que ce que les femmes appellent *le ventre tombé* , peut bien quelquefois dépendre du temps où l'enfant s'est retourné pour venir par la suite naturellement ; s'il y a alors peu d'eau le ventre ne remontera point parce qu'il est pour lors impossible à l'enfant de changer de position , mais s'il y a beaucoup d'eau comme il pourra être possible en ce cas à l'enfant de changer de situation , il se pourra aussi par la même raison que le ventre de la femme reprenne sa première forme , ce qu'on nomme *remonté* ; suivant ces diverses circonstances le ventre pourra baiss-

ser sans se relever, ou bien ne pas baisser ; enfin il n'est pas impossible non plus que ces alternatives puissent se répéter plusieurs fois dans le dernier mois de la grossesse, aussi voyons nous souvent beaucoup de variétés sur ce sujet.

Mais on ne peut se refuser à ce que nous croyons au sentiment de nos Anciens qui ont avancé que lorsque l'enfant étoit prêt de voir le jour, il faisoit ordinairement la culbute, c'est-à-dire qu'il portoit sa tête en bas déterminément pour y rester, en effet on voit beaucoup plus d'enfans venir par la tête lorsqu'ils sont à terme que lorsqu'ils n'y sont pas ; si donc l'enfant qui est encore éloigné de son terme a rarement la tête en bas, & qu'au contraire lorsqu'il en approche il soit commun qu'il l'y ait, il faut donc que l'enfant porte sur les derniers tems de la grossesse sa tête en bas, soit qu'il le fasse peu à peu, soit qu'il l'y porte tout à coup, & c'est ce que nos Anciens ont nommé la culbute, culbute que des Modernes ont voulu tourner en ridicule, mais c'est mal à propos ; car loin que ce nouveau sentiment soit propre à faire faire du progrès à l'Art des Accouchemens, il l'est au contraire à faire commettre des fautes irréparables en déterminant ceux qui s'assujettiroient à ce nouveau préjugé à prendre le faux travail qu'occasionne

Souvent la culbute subite pour un vrai travail & par là risquer implicitement d'être coupable d'avoir prématuré la sortie de l'enfant.

A R T I C L E X I I .

*S'IL Y A DES SIGNES POUR RECONNOITRE SI
UNE FEMME EST GROSSE D'UNE FILLE OU
D'UN GARÇON.*

Si on consultoit la plupart des femmes pour savoir s'il y a des signes pour reconnoître si une femme est grosse d'une fille ou d'un garçon, il seroit difficile d'en trouver qui n'assurent qu'il n'est pas impossible de le découvrir, & quoiqu'il n'y en ait pas une qui ne se trouvât insultée si on la taxoit d'être sujette aux influences de la lune, il y en auroit néanmoins bien peu qui ne voulussent affirmer qu'on peut pénétrer ce secret par le moyen de la lune, & si on leur demandoit comment elles l'entendent, les unes diroient que si la femme grosse est accouchée précédemment au renouvellement de la lune, ou bien pendant qu'elle étoit dans son plein, il est sûr que la femme en question est grosse d'un garçon, & que si l'accouchement qui a précédé la grossesse est arrivé dans le premier quartier ou

dans le décours, que ce sera d'une fille ; mais si on veut être instruit pour la première grossesse d'une femme, alors n'ayant plus l'accouchement précédent pour règle, ces Savantes se rejettent sur le tems de la conception, & si la prédiction ne réussit pas, comme cela arrive souvent, dans ce cas ainsi que dans le précédent elles s'en prennent au mécompte du temps de la conception pour se tirer d'affaire & sauver du naufrage cette erreur surannée de l'astrologie judiciaire ; il est alors fort heureux que pour ne pas en avoir le démenti ces espèces de Sybilles ne soutiennent pas que la femme n'accouche pas pour la première fois, il n'y a que lorsque le hazard les fert assez mal pour que la femme grosse, soit qu'elle le soit pour la première fois de sa vie où qu'elle ait déjà accouché, se trouve dans le cas des jumeaux de fille & de garçon car alors elles ne savent plus que dire.

Nous venons de voir le fondement ruineux sur lequel les Partisannes lunaires ont élevé leur édifice de prédiction sur le sujet que nous traitons dans cet article, mais outre ces prétendues initiées dans les secrets de l'avenir, il y en a d'autres qui s'attachent à des choses tout aussi singulieres ; comme d'examiner si la femme grosse part du pied droit ou du pied gauche pour se mettre en chemin à raison de telle où telle

chose qu'on lui aura dit à dessein, enforte que si c'est le pied droit qui s'est mû le premier, la femme est grosse d'un garçon & que si c'est le gauche, c'est d'une fille; mais ces merveilleuses devinereffes n'ont pas prévu que si la femme étoit grosse d'un garçon & d'une fille, il faudroit que son premier mouvement fût de sauter à pieds joints comme marchent les moineaux.

Enfin il y a des femmes qui à la place de toutes ces chimères mettent les remarques qu'elles disent avoir fait de ce qui leur arrive dans leur grossesse & qu'au moyen de ces remarques particulières elles sont sûres d'être grosses d'un garçon ou d'une fille; mais outre que ces remarques sont toujours démontrées de non-valeur dans le cas des jumeaux des deux sexes, j'ai vû tant de femmes se tromper après avoir affirmé d'une façon à faire voir que la prétendue conviction ne provenoit que d'une prévention des plus aveugles, que j'en dis autant de celles qui par hazard se sont trouvées avoir réussi dans ce qu'elles avoient annoncé; telle s'est fondée que dans la grossesse d'une fille elle avoit des vomissemens & qu'elle n'avoit pas ce symptôme pour un garçon, telle autre qu'elle ne pouvoit pas boire du vin, manger de la viande ou bien dormir &c, dans un cas & point dans l'autre.

On en trouve d'autres qui se persuadent par telle ou telle autre idée qu'elles portent leur garçon du côté droit & leur fille du côté gauche, je trouve celles-ci moins blâmables à quelques égards que toutes les autres, puisque cette idée peut leur avoir été transmise par tradition, le Prince de la Médecine ayant avancé cette erreur, en effet on la trouve dans les Ouvrages d'Hippocrate, où on l'y a inséré je ne fais par quel motif, car je ne puis me persuader que ce divin Esculape ait pû enfanter une absurdité aussi considérable.

Je finirai cet article par avouer que quelques recherches que j'aie pû faire depuis bien des années que je pratique les accouchemens, je n'ai rien pû découvrir qui puisse faire avancer sur ce sujet des conjectures assez vraisemblables pour oser hasarder d'en faire part au Public, ce qui me persuade que nous en sommes redevables à la prévoyance infiniment sage du Tout-puissant qui a bien voulu pour la conservation du Genre-humain que ces mêmes humains ne sachent pas plus de quel sexe est l'individu qu'ils ont fait pour se perpétuer, que ce qu'ils vont faire lorsqu'ils se mettent en action pour procréer leur semblable.

ARTICLE XIII.

*DES SIGNES POUR RECONNOITRE SI UNE
FEMME EST GROSSE DE Jumeaux.*

LES Auteurs ont donné des signes pour reconnoître les grossesses de deux enfans dont les plus communs sont, que le volume du ventre est à moitié terme aussi gros que si la femme étoit à neuf mois, que les extrémités inférieures deviennent après ce temps de plus en plus d'un volume considérable, & que le ventre se trouve comme partagé en deux parties égales tant à droite qu'à gauche au moyen d'une ligne en forme de gouttière.

Les deux premiers signes sont souvent fautifs, car il y a telle femme qui a depuis la moitié du terme jusqu'à la fin de sa grossesse, le ventre double de volume d'une autre, quoique chacune d'elles puisse n'être grosse que d'un enfant, d'ailleurs il y a aussi des femmes qui ont les extrémités inférieures très-bouffies quoiqu'elles ne soient grosses que d'un enfant, tandis que d'autres n'ont nulle bouffissure malgré qu'elles en portent deux.

A l'égard du troisieme signe nous ne pouvons disconvenir qu'il n'y ait des fem-

mes grosses de deux enfans en qui l'espèce de gouttiere en question ne se trouve, soit qu'il y ait bouffissure ou qu'il n'y en ait pas dans les extrémités inférieures ; mais toutes les fois que cette gouttiere n'existera pas, on ne pourra pas assurer qu'il n'y ait pas deux enfans, parce qu'il ne faut pas croire, comme il paroît que l'ont pensé plusieurs Auteurs qui ont donné ce signe, que les enfans se placent toujours exactement à droite & à gauche du ventre, quoique cela puisse arriver ; car l'expérience m'a appris qu'ils se trouvent quelquefois l'un sur l'autre, d'autres fois l'un devant l'autre, & enfin le plus ordinairement du plus ou du moins obliquement, enforte qu'il y a quatre contre un à parier que la femme grosse de deux enfans n'aura pas la gouttiere directe en question ; il est vrai que dans le cas où ils sont obliquement, ou bien l'un au dessus de l'autre, il n'est pas toujours impossible de s'appercevoir d'une sorte de séparation soit oblique ou transversale sur-tout lorsque la bouffissure des extrémités inférieures n'a pas encore gagné le ventre, car lorsqu'elle y est parvenue, il est très-difficile d'en appercevoir dans aucun cas.

Ces signes sont donc très-souvent équivoques, il est vrai que si à leur présence on y ajoute que la femme sent remuer très-

souvent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre & quelquefois en un seul & même instant indivisible dans des lieux très-éloignés les uns des autres, il est vrai, dis-je, qu'on peut alors avoir moins d'incertitude lorsque cette dernière circonstance est jointe aux autres, mais voilà tout ce qu'il me paroît possible d'avancer raisonnablement sur ce sujet.

Je finirai cet Article par avertir que la pratique m'a appris à redouter davantage les cas où les jumeaux se trouvent directement l'un à côté de l'autre ou bien exactement l'un au dessus de l'autre, que lorsqu'ils sont placés obliquement au ventre de la mere, ou bien l'un antérieur ou postérieur à l'autre du nombril à l'épine, parce que dans le premier cas les deux enfans étant disposés à descendre ensemble ils se nuisent toujours du plus ou du moins à leur libre sortie; dans le second ils sont très-sujets à se présenter en travers par la raison que la matrice & le ventre de la femme étant naturellement plus longs que larges, & les enfans moins larges que longs quoique pélottés, le contenu qui est mobile est obligé de se prêter au contenant qui n'a point de mobilité réelle mais seulement de l'extensibilité, extensibilité subordonnée aux configurations qui par conséquent déterminent par leur résistance toujours plus

ou moins puissante la position des enfans.

Au lieu que dans le troisieme cas qui est celui où les enfans sont posés obliquement dans la matrice l'enfant qui se trouve le plus près d'en bas vient plus aisément occuper à lui seul ce lieu, en repoussant, pour ainsi dire, l'autre au-dessus de lui; il en est de même à peu de chose près dans le quatrieme cas, parce que l'enfant qui se trouve du côté de l'épine pousse en devant son jumeau, l'épine de la mere étant plus résistante que les parois antérieures de son ventre, d'ailleurs dans ce cas le ventre qui fait ordinairement l'effet d'une espèce de besace pendante sur les cuisses permet à l'enfant qui est derriere celui qui rend le ventre aussi difforme, de se plonger dans le bassin avec quelque sorte de facilité, toutes choses d'ailleurs égales, après quoi le second enfant est obligé de remonter, pour ainsi dire, pour aller prendre la place que son aîné occupoit ci-devant à quoi l'on réussit en soulevant le ventre obliquement de bas en haut au moyen d'une serviette pliée en long qu'on tient ferme par ses deux extrémités, sur-tout lors de chaque douleur, ce qui aide très-bien la mere & l'enfant à leur délivrance.

ARTICLE XIV.

DE L'AINÉ DES JUMEAUX.

IL a été agité bien des fois lorsqu'une femme est accouchée de jumeaux, lequel des deux doit être réputé l'ainé? On trouve selon le texte sacré, par l'exemple d'Esaü jumeau de Jacob, que c'est celui qui voit le jour le premier.

Les Loix Romaines *L. si fuerit ff. de reb. dub.* décident de même cette question; mais dans ces temps reculés on ne s'étoit pas avisé de parler de Superfétation dans les humains, ou si on en avoit dit quelque chose c'étoit d'une manière si confuse que cette opinion n'avoit pas prise assez de crédit pour mettre en doute ce qui avoit été décidé auparavant.

Plusieurs Médecins de Montpellier ayant adopté le système des Ovaristes ont soutenu que c'est celui des deux jumeaux qui sort le dernier du corps de la mere qui est sensé l'ainé, parce que suivant eux il est le premier conçu. Ces Physiciens ont donc fait un problème d'une chose décidée; mais en leur accordant la possibilité de la Superfétation, possibilité accordée à quelques égards comme nous l'avons exposé plus

haut, ces mêmes Physiciens ne se feroient pas moins trompés dans leur décision en confondant dans leur problème deux questions de fait très-différentes l'une de l'autre : car au lieu de décider ce que c'est réellement que d'être premier né, ils ont cherché à décider ce que c'est d'être le premier conçu, or, comme c'est du jour de la naissance que s'est compté & se comptera toujours celui de l'âge & non du jour de la conception, l'instant de la naissance étant certain, & celui de la conception souvent des plus équivoques, jamais le système de la Superfétation fût-il de la plus grande évidence ne pourra infirmer ces vérités fondamentales de l'époque de notre naissance.

D'ailleurs nous pourrions dire surabondamment qu'on n'a jamais compté & qu'on ne comptera jamais le temps que l'enfant reste au ventre de sa mère, quand il s'agira de savoir son âge, que ce sera toujours du jour où il en sera sorti, soit que ce soit à sept, à huit ou à neuf mois &c ; ainsi pourquoi voudroit-on compter autrement pour les jumeaux que pour les enfans qui se trouvent seuls dans la matrice ? nous n'en voyons nulle raison ;

La Jurisprudence sur cette question est uniforme & attestée par Tiraq : *de jure primog. qu. 1.* Coquille sur la Cout. du Niver. Automne sur celle de Bordeaux, Lapey-

rere Decif. 33. Henrys , tom. 2. liv. 6. qu. 8. Lebrun en fon Traité des fuccelfions , liv. 2. chap. 2. feët. 1. nomb. 9. &c. C'eft donc au fentiment de l'antiquité qu'il faut s'en tenir pour ne pas troubler l'ordre civil & les loix de l'équité.

Mais quel parti qu'on prenne on fera toujours bien de marquer le dernier des jumeaux forti, afin de ne le pas confondre avec le premier ; on peut demander pourquoi ne pas marquer le premier plutôt que l'autre ? Si on faisoit par hazard cette queftion on pourroit y répondre, que comme il peut fort bien arriver que lorsqu'on reçoit un enfant on ne foupçonne pas qu'il y en ait un fecond , il eft plus naturel de mettre une marque diftinctive à celui-ci plutôt qu'à fon aîné, par la raifon qu'on ne marque pas tous les enfans qui naiffent feuls ou fans être jumeaux.

Enfin il fe préfente encore une autre circonftance non moins intéreffante que la précédente, la voici ; fupposons qu'une femme foupçonnée groffe de deux enfans étant en travail & à terme, il arrive par cas fortuit que le premier de ces enfans préfente un bras (ce qui n'eft pas rare) pour procéder alors méthodiquement, l'Art exige qu'on aille chercher les pieds de cet enfant pour l'aider à naître : or fi en opérant on alloit prendre les pieds de l'enfant

qui n'a pas présenté le bras, il en résulteroit de toute nécessité qu'on feroit voir le jour le premier à celui qui dans l'ordre naturel ne doit le voir que le dernier; il est donc prudent de marquer alors l'enfant au bras qu'il a présenté, afin qu'il ne puisse pas rester d'équivoque sur celui des deux enfans qui doit naître le premier s'il s'étoit présenté naturellement.

Il résulte de là qu'il faudroit volontiers marquer tous les enfans qui présentent un bras ou une main, de crainte qu'il ne s'y trouve des jumeaux, mais qu'il n'y faut jamais manquer lorsqu'on le soupçonne dans l'appréhension qu'ayant procuré le jour à l'un des deux on ne puisse pas distinguer avec la plus grande évidence celui qui doit être naturellement l'aîné.

On voit un exemple de cette nature au sujet de Thamar femme de Juda, qui accoucha de Pharès & de Zara; la Sage-femme qui avoit pris la précaution de mettre un ruban rouge au bras de l'enfant qui se présentoit le premier, amena le pied de l'autre jumeau, ce qui lui attira des reproches sur sa méprise, ayant fait voir le jour le premier à celui des deux enfans qui n'avoit pas le ruban & qui par conséquent ne devoit naître que le dernier.

ARTICLE XV.

*JUSQU'À QUEL ÂGE LES FEMMES PEUVENT
ÊTRE FÉCONDES.*

POUR mettre quelque ordre dans cette matière nous exposerons, 1°. Sur quel fondement les Auteurs ont borné l'âge de la fécondité des femmes & les inconvéniens qui en ont résulté.

2°. Les exemples que nous avons recueilli de grossesses survenues à des femmes surannées, & nous ferons remarquer en même temps quelques circonstances qui méritent d'être observées.

3°. Nous ajoûterons aux faits précédens ceux des grossesses précoces pour prouver combien on doit être circonspect à prononcer sur les cas qui, étant hors de la règle ordinaire, semblent être impossibles, quoiqu'ils ne le soient réellement pas.

Les Physiciens qui se sont le plus appliqués à la connoissance de l'économie animale depuis les siècles les plus reculés ont tous reconnu pour un des signes le plus certain de la vertu générative l'écoulement des règles; enforte que comme ce qui est le plus ordinaire est aussi le plus naturel, ces mêmes Auteurs ont fixé l'époque de

la cessation de cette vertu générative , à la cessation totale des regles : c'est ce qui a fait dire à Zacchias Médecin de Rome , dans son excellent Traité des Questions Médicolégales , que les femmes n'ont la vertu générative que jusqu'à quarante-cinq à cinquante ans au plus ; il convient néanmoins qu'une femme peut concevoir tant qu'elle peut avoir ses regles , proposition qui restraint le principe général.

Sylvaticus a raisonné sur ce même principe lorsque consulté par une Dame de quarante-sept ans nouvellement remariée qui n'avoit plus ses regles depuis deux ans , répondit qu'il ne la croyoit plus dans le cas d'avoir des enfans , mais le principe sur lequel il a établi sa décision est contraire à l'expérience.

M. de la Motte rapporte en effet dans son Traité des Accouchemens , Observ. 97. qu'une fille âgée de cinquante-un ans n'avoit jamais voulu se marier avant ce temps là par la seule crainte d'avoir des enfans , & dans l'espérance de goûter les plaisirs du mariage sans en ressentir les peines ; cependant elle devint grosse contre son attente ; elle attribuoit les incommodités de son état à son âge avancé qui avoit fait cesser l'écoulement de ses regles.

On voit déjà dans cet exemple une preuve que des femmes peuvent quelque-

fois concevoir après que leurs menstrues les ont déjà quittées à l'âge où cette évacuation naturelle a coûtume de cesser ; mais ce qui renverse absolument l'opinion que la possibilité de concevoir dépend absolument du flux menstruel , ce sont les observations incontestables & en assez grand nombre des femmes très-fécondes qui n'ont jamais été réglées.

Laurent Joubert célèbre Médecin & Chancelier de l'Université de Montpellier parle , dans son Traité des Erreurs populaires d'une femme de Toulouse qui étoit dans le cas susdit , & qui ne laissa pas d'être mere de dix-huit enfans.

Rondelet rapporte qu'une femme de Montauban qui n'avoit jamais eu ses regles fut mere de douze enfans.

Stalpa Vanderviel , qui a eu soin de citer les Auteurs où l'on trouve des faits confirmatifs de ceux que nous venons d'avancer , à vû à la Haye la femme d'un Tailleur qui , sans jamais avoir eu ses regles , accouchoit tous les ans & jouissoit d'une parfaite santé. Je pourrois confirmer ce dernier fait par plusieurs semblables , mais ces cas ne sont pas assez rares pour les donner comme si c'étoit des phénomènes ; en effet il y a peu d'Accoucheurs employés qui n'en puissent dire autant.

On voit par tous ces exemples que quoi-

qu'il soit vrai que dans la regle la plus ordinaire les femmes qui ont leurs menstres soient censées les plus propres à la fécondité, que cette regle n'est pas absolument suffisante pour en exclure les femmes qui ne les ont point, & par consequent que l'âge déjà avancé n'est pas une raison valable pour lui donner affirmativement l'exclusion, & c'est ce que nous prouverons ci-après plus amplement où l'on verra évidemment qu'il y auroit de l'injustice, comme le dit Venette dans son Traité de la Génération, part. 11. chap. 3. de priver du bien de ses parens un enfant qui naîtroit dans cet âge avancé : ce fut sans doute la seule raison qui engagea l'Empereur Henri de faire accoucher sa femme âgée de cinquante ans à la vue de tout le monde afin d'ôter le soupçon qu'on auroit pû avoir de la réalité de son accouchement à cause de la décision adoptée par les Jurisconsultes.

Passons aux faits directs qui font le sujet essentiel de la question posée. Nous ne rappellerons pas ici l'accouchement de Sara femme d'Abraham, qui, suivant l'Écriture Sainte, mit au monde Isaac, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans, cet accouchement devant être regardé à cet âge plutôt comme miraculeux que comme naturel ; mais pour trouver des exemples conformes

à notre objet on n'a qu'à parcourir les Auteurs.

L'Abbé de Choisi, Auteur connu par divers ouvrages, rapporte dans ses Mémoires que la Marquise de Choisi sa mere étoit âgée de cinquante-trois à cinquante-quatre ans lorsqu'elle le mit au monde.

Massa Médecin de Venise dit s'être trompé au sujet d'une femme de soixante ans qu'il traitoit comme d'une hydropisie ascite, ne soupçonnant pas qu'à cet âge elle pût être grosse; & si on en croit Plin le Naturaliste, liv. 7. chap. 14. Cornélie de la famille des Scipions accoucha à soixante-deux ans passés, d'un fils qui fut nommé Volutius Saturninus.

On lit dans les Mémoires des Curieux de la nature, année 1722, Cent. X. Obs. 24, qu'une femme à l'âge de soixante-cinq ans vit reparoître ses regles qui l'avoient quittées au temps ordinaire, elle devint grosse alors & fit au bout de trois mois une fausse-couche d'un enfant bien conformé pour son âge.

Schurrigius dans sa Syllepsilogie ou Histoire de la conception dit que Valefcus de Tarante avoit connu une femme d'une telle constitution qu'ayant ses regles par-de-là soixante ans elle eut trois fils, du dernier desquels elle accoucha à l'âge de soixante-sept ans.

Cordeus dans ses Commentaires sur le premier livre d'Hyppocrate des maladies des femmes , assure avoir vû une femme âgée de soixante & dix ans qui fit une fausse-couche à l'occasion des secouffes violentes qu'elle avoit essuyé dans une voiture.

Voila des exemples en assez grand nombre qui prouvent qu'une femme peut concevoir & accoucher naturellement au-delà de l'âge fixé par les Jurisconsultes d'après le rapport des Médecins.

D'ailleurs on y voit aussi de nouvelles preuves non-seulement qu'une femme peut être réglée au-delà de cinquante ans contre le sentiment de Zacchias , mais qu'il est possible que dans un âge beaucoup plus avancé des femmes qui ont cessé d'être réglées le redeviennent , tandis que d'autres dans l'âge ordinaire deviennent grosses sans avoir jamais eu leurs menstrues.

Pour achever de démontrer qu'on ne doit point s'en rapporter décisivement à l'opinion commune des Jurisconsultes sur les termes qu'ils ont fixé sur la légitimité de la naissance des enfans , nous observerons qu'il y a des filles qui dans l'enfance ont leurs regles ; on en a même vû qui sont devenues meres à l'âge de huit ou neuf ans ; on peut en voir des exemples dans les Observations de Schenklius.

Quoique ces grossesses dans un âge pré-

maturé soient contre le cours ordinaire de la nature , il ne feroit pas raisonnable qu'on ne reconnût pas l'existence civile des enfans qui en résultent ; pourquoi en effet la refuseroit-on à ceux qui viennent après le terme ordinaire ? les Loix & la Jurisprudence doivent être fondées sur la nature en pareil cas sans en rejeter les variations qui ne sont des prodiges qu'aux yeux des personnes qui par état ne sont pas absolument obligées d'étudier ces variations.

On voit par cet exposé , 1°. Qu'il peut arriver qu'une femme se trouve être encore féconde bien au - delà de cinquante ans ; 2°. Que le signe le plus accrédité de la fécondité peut être quelquefois absent quoique le sujet soit fécond ; 3°. Qu'il y a des exemples que la femme a resté féconde quoique ce signe ait existé passé le temps le plus ordinaire , ou qu'il ait cessé depuis plus ou moins d'années ; 4°. Que par raison inverse il y a eu des filles en très-bas âge qui sont devenues fécondes sans avoir jamais eu leurs regles.

Nous pourrions surabondamment ajouter à tous ces phénomènes qu'on en trouve encore un autre non moins étonnant dans les Observations de Deventer sur le Manuel des Accouchemens, où il est dit qu'une femme n'avoit jamais ses regles que lorsqu'elle étoit grosse.



ESSAI .

SUR L'ABUS

DES REGLES GÉNÉRALES ,

ET CONTRE LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRES DE L'ART

DES ACCOUCHEMENS.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ACCOUCHEMENT.

L'ACCOUCHEMENT étant une fonction naturelle , c'est à la nature à faire cette fonction comme tant d'autres qu'elle exécute ordinairement , quoique dans l'ordre le plus naturel il n'y ait que celle de l'enfantement qui soit plus ou moins douloureuse ; mais comme nos fonctions ne se font pas toujours également bien dans tous les temps de la vie , celle de l'accouchement exige quelquefois qu'on l'aide comme toutes les autres indistinctement lorsqu'elles se

se trouvent dans le cas d'en avoir besoin.

L'Art des Accouchemens a été inventé pour mettre l'Artiste en état de secourir la mere & l'enfant, lorsque la nature trouve des obstacles à elle invincibles pour parachever l'œuvre qui réperpétue continuellement le Genre humain ; d'où il résulte que l'Accoucheur étant essentiellement destiné par état à secourir les femmes & les enfans lors de l'accouchement, quand la nature ne peut pas le faire, ou sans de grands risques, il faut d'une part qu'il en sache assez pour ne se pas tromper sur le jugement qu'il porte de l'obstacle quelconque qui se présente, & de l'autre qu'il fasse un choix judicieux de la méthode dont il doit faire usage pour aider fructueusement la nature ; un tel homme est celui qu'on desire sans contredit, mais cet homme peut-il se flatter qu'on lui rendra toujours justice quoiqu'en toutes occasions il ait fait l'acquit de sa conscience & de ses lumières ? non malheureusement ; car s'il ne réussit pas, il n'arrivera que trop souvent qu'on veut qu'il ait tort, & ne sachant ordinairement comment le démontrer, on s'en prend à tout ce qui paroît vraisemblable à quelques égards, en sorte que si l'Artiste a pris le parti de suppléer à la nature parce qu'il le falloit de toute nécessité, on a quelquefois l'injustice d'

penfer qu'il a précipité l'accouchement ; au lieu de dire que les obstacles en avoient prolongé la durée, & que la durée avoit aggravé le mal.

Cette injufte façon de penfer de bien des gens eft on ne peut pas plus dangereufe pour le progrès de l'Art , puifqu'elle eft capable d'intimider l'Artifte & par là le mettre au danger de n'ofer agir affez tôt pour éviter le pire & par conféquent laiffer aller les chofes à un point fi extrême que tout le favoir poffible devienne infructueux.

Je ne prétends pas dire par cette réflexion qu'il faut fe mettre trop tôt en action, car ce feroit alors une impéritie impardonna-
ble ; mais que quand l'obftacle eft prévu par fagacité, il ne faut pas différer de faire fon devoir avec fermeté quoiqu'il en puiſſe arriver, & en cas qu'on ne rende pas toujours la juſtice qui peut nous être due ſuivant l'occurrence, il faut reſter inébranlable dans les bons préceptes qu'on a em-
braſſé & cela par humanité.



ARTICLE PREMIER.

*DE LA SAIGNÉE DES FEMMES EN
TRAVAIL.*

Nous avons avancé , & nous croyons avoir prouvé qu'il n'est pas toujours nécessaire de saigner les femmes pendant leur grossesse , qu'il y a des cas où il faut saigner n'importe à quel terme , & que ces cas au lieu d'être déterminés par une routine aveugle , doivent être appréciés par les signes qui indiquent de faire usage de ce secours ou de lui en substituer d'autres , ou enfin de les faire concourir au but qu'on doit se proposer suivant les circonstances.

C'est en suivant ce même plan que nous dirons qu'il y a des cas où on feroit mal de ne pas faire saigner les femmes en travail , quoiqu'elles puissent l'avoir déjà été plusieurs fois pendant leur grossesse & même depuis peu , & qu'il y a d'autres cas où la saignée devient inutile & même préjudiciable.

SECTION PREMIERE.

*Des cas où il est nécessaire de faire saigner une
Femme en travail.*

Les cas où il est nécessaire de faire saigner la femme en travail sont essentiellement lorsque la femme est de constitution très-sanguine & que pour le moment la plénitude est grande, mais de ces cas les uns demandent la saignée du bras & les autres exigent celle du pied.

Hors des maladies complicantes, les cas principaux qui indiquent la saignée du bras sont, 1°. Les pertes de sang des parties inférieures, si elles se déclarent dès le commencement du travail.

2°. Si le ventre devient douloureux après l'écoulement des eaux qui doivent précéder naturellement la sortie de l'enfant.

3°. Si ce qui reste du col de la matrice a plus de solidité, d'épaisseur & de chaleur qu'il n'en devroit avoir & qu'en conséquence son orifice ait trop de peine à se dilater.

La saignée du pied est indiquée, 1°. Lorsqu'il se déclare quelque hémorragie considérable soit par la bouche, soit par le nez, ou par quelques-unes des autres parties du corps situées supérieurement au bas ventre.

2°. Lorsque le sang se porte avec célé-

rité à la tête soit par sa grande quantité, soit par sa raréfaction occasionnée par la véhémence du travail ou des douleurs de l'enfantement.

3°. Si la femme est menacée de convulsions, ou qu'elle y soit tombée avec le visage bouffi, &c.

SECTION II.

Des cas où il seroit dangereux de saigner la Femme en travail.

L'exclusion des signes qui doivent déterminer à saigner la femme en travail, donne naturellement celle d'employer ce moyen ; les regles du bon sens dictent cette conclusion, mais dépourvues d'expériences elles ne suffisent pas toujours pour se conduire avec connoissance de cause dans les cas où la saignée pourroit devenir dangereuse ; ainsi nous allons exposer notre sentiment sur ce sujet, & cela d'après notre propre expérience.

1°. Dans le cas de la perte de sang utérine, pendant le cours du travail, lorsque la femme est à terme ou qu'elle en approche beaucoup ; quand la perte devient considérable il seroit dangereux de saigner la souffrante, car la saignée n'arrêteroit certainement pas la perte parce qu'elle vient du détachement du délivre, & que la sai-

gnée affoibliroit la femme sans lui être d'aucune utilité, il n'y a que l'accouchement qui puisse alors faire cesser l'hémorragie & sauver la malade en cas qu'on n'ait pas trop tardé à la secourir.

On procédoit autrefois tout de suite à l'accouchement forcé, aujourd'hui on fait mieux, & nous en avons l'obligation à feu M. Puzos, dont la mémoire nous sera toujours chère; voici ce que prescrit cet habile homme: il faut sans perdre de temps porter une main dans le vagin, percer les membranes de l'enfant avec les doigts (soit en les pinçant, soit en poussant contre elles si elles sont bien tendues,) ensuite soutenir les parties de l'enfant jusqu'à ce que les eaux soient écoulées, puis donner le temps à la matrice de se rapprocher de toutes parts sur les parties de l'enfant; car si tôt qu'on est parvenu à ce point on a la satisfaction de voir cesser la perte de sang, ou du moins se modérer considérablement, & d'avoir mis la matrice en état d'achever victorieusement son opération, ou bien de pouvoir l'aider avec beaucoup moins de risque pour la mere & pour l'enfant, que si on eût abandonné l'accouchement à la nature, ou enfin qu'on l'eût fait suivant la méthode de nos Anciens.

2°. Si dans le cas où la femme en travail avoit été saignée du pied pour une

hémorragie des parties supérieures comme de la bouche , du nez &c, la perte de sang continuoit avec véhémence à cause du violent mouvement de sang occasionné par la force des douleurs du travail de l'enfantement, il ne s'agiroit pas dans ce cas de répéter la saignée comme je l'ai malheureusement vû faire contre mon sentiment en pareilles circonstances , mais il faudroit terminer l'accouchement en retournant promptement l'enfant suivant la méthode de nos Anciens & non pas suivant celle que nous venons d'exposer , parce qu'il n'y a pas de temps à perdre , & qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'accélération de cette opération , la perte ne venant pas alors du décollement du Placenta ou Délivrer. Ainsi le délai que la méthode de feu M. Puzos exigeroit , deviendrait autant préjudiciable dans ce cas qu'il est utile dans celui dont nous avons parlé.

3°. Les femmes grosses sont si sujettes aux indigestions sur les derniers temps de leur grossesse, qu'il n'est que trop commun de voir que si elles ont des alimens dans leur estomach pendant qu'elles sont en travail, elles ne peuvent les digérer qu'imparfaitement.

Or l'on fait que ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'on condamne la saignée dans les indigestions idiopathiques, d'où il

réfulte qu'il pourroit être souvent nuisible de faire saigner une femme en travail qui auroit des alimens dans l'estomach.

Cette réflexion mérite d'autant plus d'attention qu'il pourroit fort bien arriver qu'une femme en travail auroit grand besoin d'être saignée comme nous l'avons suffisamment prouvé & qu'un état d'indigestion s'opposât à ce secours.

Il fuit de cette conséquence qu'il ne faut pas donner à manger des alimens solides à une femme en travail de crainte qu'elle ne se trouve privée d'un secours dont il pourroit arriver qu'elle eût besoin, ou qu'en voulant le lui administrer on tombât dans un autre inconvenient non moins dangereux que celui de l'en priver.

Il faut distinguer les espèces d'indigestions en mauvaises dispositions de l'estomach, en plénitude par trop grande quantité d'alimens soit réelle, soit relative, ou par leur nature ou par la tournure, soit de pesanteur, soit d'aigreur, ou bien nidoreuse qui est la pire de toutes.

1°. Dans la plénitude d'estomach par trop grande quantité d'alimens, il y a pesanteur & renvoi d'odeurs des alimens s'il n'y a pas long-temps qu'on ait mangé; dans cet état le travail se ralentit, s'interrompt même quelquefois, la malade baille, se plaint de foiblesse, le pouls se

concentre , la peau se refroidit , le visage pâlit , la sueur froide survient qui annonce le vomissement lequel soulage d'autant plus qu'il est considérable ; si - tôt donc qu'on s'apperçoit du commencement de cet état , il faut faire boire beaucoup d'eau tiède afin d'accélérer la sortie des alimens devenus à charge à l'estomach.

2°. Il se peut que la malade ait pris peu de chose , & que cependant tous les symptômes ci - dessus arrivent à peu près de même , & cela parce que l'estomach qui pourra être mal disposé par lui-même sera encore lésé dans ses fonctions par les douleurs du travail , cependant l'indication sera la même , il n'y aura alors de différence que dans la quantité d'alimens à rendre & rien de plus , car si-tôt que tout sera sorti , l'état de la femme sera changé en bien.

3°. Quant à la nature des alimens il y en a qui sont généralement de difficile digestion en tout temps , & à plus forte raison dans la circonstance dont il est ici question ; il y en a d'autres qui quoique mis dans la classe des alimens salubres sont encore de difficile digestion pour quelques estomachs considérés comme bons , mais cette distinction ne change rien à l'indication curative qui est toujours de procurer le vomissement par l'eau tiède.

4°. Quant à la tournure que prennent

les indigestions après les premières heures du repas qui la procure, il y en a d'aigres & de nidoreuses ; celles qui donnent des aigreurs sont les moins mauvaises, & les nidoreuses ou putrides, les plus fâcheuses. Il est rare que la première tournure soit dangereuse, la dernière au contraire n'est que trop sujette à être suivie de fièvre putride quoiqu'on ait vomi le reste des alimens non digérés, ou pour mieux dire putréfiés.

Ce dernier cas qui exclut absolument la saignée pendant le travail de l'enfantement, exige alors de vider les boyaux par les lavemens purgatifs, comme avec le miel mercurial & même quelquefois avec l'émétique quelques heures après la délivrance pour évacuer avec célérité tout ce qui pourroit se trouver encore de putride dans les premières voies ; on y parvient salutairement par l'usage du tartre-stibié donné en grand lavage & les lavemens simples pour y aider ; enfin pour concourir efficacement à la cure, il seroit à souhaiter que les accouchées qui se trouvent en pareilles circonstances voulussent se résigner à ne prendre aucunes matières animales jusqu'à ce que le mouvement du lait soit entièrement passé.

Une forte eau de gruau éguisée de quelques sirops acides comme celui de Biga-

rade , doit tenir lieu en pareil cas de tout aliment , on peut y ajouter quelques cuillerées de vin de Moselle ou du Rhin jusqu'à ce que le temps des accidens soit entièrement passé ; cette méthode , dont je ne suis pas l'inventeur , m'a presque toujours réussi toutes les fois qu'on a bien voulu s'y soumettre avec constance.

Voilà des cas comme on le voit où il faut être dirigé par une expérience consommée pour se décider contre l'usage de la saignée , soit pour un temps seulement ou par exclusion complète , quoiqu'en ne s'attachant qu'à la règle générale que nous avons posé , il pût paroître que la saignée feroit indiquée , il ne faut donc pas toujours saigner les femmes en travail.

ARTICLE II.

DES LAVEMENS AUX FEMMES EN TRAVAIL.

LES lavemens sont-ils toujours nécessaires & utiles aux femmes en travail ? Si on consulte l'usage seulement on fera pour l'affirmative , & l'on voit par expérience qu'on fait souvent très-bien d'en donner ; le Praticien qui est bon naturaliste & celui qui se laisse conduire par la routine sont d'accord sur ce point , quoique le principe

sur lequel ils se fondent l'un & l'autre soit très-différent ; car le Routier croit d'après les spéculatifs inconséquens que c'est parce que les lavemens relâchent les ligamens de la matrice, ou ceux, disent-ils, qui retiennent l'enfant dans cet organe qu'il est utile de donner des lavemens aux femmes en travail, ce qui est une erreur que nous avons combattu victorieusement dans son lieu.

Les bons Physiciens qui connoissent mieux les causes réelles pensent autrement de l'utilité des lavemens dans le cas dont il s'agit ici ; en effet, la première est de rendre les voies du bassin plus libres, la seconde d'éviter les douleurs de la colique que des excréments endurcis peuvent produire par leur réaction sur les intestins lors des compressions spontanées du bas ventre & de la matrice qui tendent à expulser l'enfant ; enfin la troisième à rendre les suites de couche plus franches.

Mais de quoi doivent être composés ces lavemens, & ne les donne-t-on que pour vider les gros boyaux des excréments qui y sont ? c'est ce qu'il est nécessaire de discuter.

Les lavemens les plus simples sont les meilleurs lorsqu'ils deviennent suffisans, comme l'eau pure bonne à boire & dans laquelle le savon s'étend uniformément ;

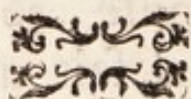
car l'eau où le savon se grumelle est ordinairement astringente au lieu d'être laxative ; si l'eau seule ne devient pas suffisante on y ajoute le son , la graine de lin & le beurre frais ou bien de l'huile ; de la mie de pain bouillie & ensuite passée à travers un linge réussit très-souvent , surtout si le pain est de seigle ; la poirée hâchée au lieu du pain fait aussi très-bien , dans tous les cas où il ne s'agit que de vider les gros boyaux.

Il y a bien de personnes qui par une routine aveugle & déstituée de tout principe conséquent , croient secourir les femmes en travail ou fortifier les douleurs lentes , ralenties ou cessées en employant les stimulans ; ces mêmes personnes vous diront avec un ton d'assurance qu'elles ont fait usage avec succès du sel commun à grande dose , de même que du vinaigre , de l'urine , des purgatifs violens , jusqu'à de l'infusion du tabac , &c ; mais comme je n'ai que trop souvent été appelé pour donner mon avis sur des inflammations d'entrailles occasionnées ou déterminées par cette seule cause , je dis & je soutiens que c'est très-mal fait que de mettre des irritans dans les intestins pour faire accoucher une femme contre le gré de la nature , je dis plus , car je suis convaincu par ma propre expérience que ces mauvais moyens

sont non-seulement infructueux pour le but qu'on se propose en les donnant , mais qu'ils sont dangereux.

On me dira peut-être qu'on a les preuves du contraire , parce que l'entêtement toujours aveugle voit des chimères ; tant pis pour ceux ou celles qui négligeront de se mettre à portée de voir assez clair pour être vraiment utiles au Genre humain.

Il y a bien des années que j'ai reconnu l'erreur que je combats aujourd'hui ouvertement , en effet les femmes que j'ai secouru depuis ce temps ne l'ont pas été par ces mauvais moyens , & s'en sont bien trouvées ; d'ailleurs des Auteurs modernes ont mis au jour de si bons principes sur les fonctions de l'économie animale qu'on peut dire hardiment qu'il n'y a que les personnes qui veulent rester ignorantes qui n'abandonneront pas le mauvais usage des lavemens agaçans pour rendre plus fortes des douleurs ralenties , ou rappeler celles qui seroient cessées.



ARTICLE III.

*DES PURGATIFS AUX FEMMES EN
TRAVAIL.*

On vient de voir que nous avons désapprouvé les lavemens stimulan^s ou agaçaⁿs & par conséquent les purgatifs donnés par le fondement dans le cas du travail & sur-tout pour le but que se proposent ceux qui veulent par là procurer l'accouchement en agaçant les entrailles, ainsi on pressent que nous ne sommes pas porté à conseiller les purgatifs pris par la bouche pendant le travail, quand bien même la femme en auroit eu besoin avant que d'y entrer, non-seulement parce que l'estomach ne garderoit pas long-temps le médicament, mais encore par la raison que s'il passoit il irriteroit les entrailles ou agiroit peut-être après l'accouchement au point de nuire aux évacuations de la couche, comme je l'ai vû arriver; il y a ici un point trop important à traiter pour l'omettre, c'est celui de savoir si dans le cas des assoupissemens léthargiques ou des convulsions idiopathiques on peut donner l'émétique avec succès.

L'indication paroît marquée, mais malheureusement la réussite est contre l'admi-

nistration du tartre-stibié, il produit dans ce cas le même effet qu'il produiroit dans les coups de tête, si on étoit assez mal avisé pour en donner ; on est réduit à verser du sang avec profusion dans l'un & l'autre cas & plutôt du pied que de toute autre partie.

L'émétique ne doit donc pas être donné alors aux femmes qui sont en travail, mais la saignée du pied doit être faite & répétée autant que les circonstances l'exigent & le permettent si on veut réussir ; cela est si vrai & si constamment vrai, que j'ai vu plusieurs femmes tombées en apoplexie pendant le travail qui se sont tirées d'affaire par une perte utérine survenue inopinément, & j'ai remarqué que plus la perte étoit grande & plus promptement le cerveau s'étoit désenivré, au lieu que d'autres à qui cette perte n'étoit point arrivée en pareil cas, & en qui on avoit ménagé le sang & donné l'émétique ont péri avec leur enfant dans leur corps.

Je suis donc bien autorisé à conclure de nouveau que l'émétique est contraire aux femmes en travail, quoique ce médicament puisse quelquefois paroître bien indiqué, & qu'au lieu d'en faire usage, il faut y substituer la saignée du pied répétée autant de fois que l'urgence du cas l'exigera.

ARTICLE IV.

*DE L'UTILITÉ ET DU DANGER DE FAIRE
MARCHER LES FEMMES EN TRAVAIL.*

BEAUCOUP de personnes croient qu'il faut toujours faire marcher les femmes pendant qu'elles sont en travail ; il y a à la vérité des cas où cela peut leur être utile , il y en a d'autres où cela semble nécessaire , mais il y en a aussi où cela pourroit leur être nuisible & même dangereux à quelques égards.

Il peut devenir utile ou nécessaire de faire marcher les femmes pendant qu'elles sont en travail , 1°. Lorsque la femme étant bien reconnue à terme & en vrai travail on s'apperçoit que dans toute autre situation le travail se ralentit.

2°. Quand la femme desiré de marcher quoique cela paroisse faire peu ou point de changement au travail.

3°. Si dans toute autre situation que celle d'être debout, il prend des engourdissemens ou des crampes dans les extrémités inférieures, ou bien de ces mal-aises connus vulgairement sous le nom d'inquiétudes dans les jambes.

Mais on doit observer que cette espèce

d'exercice doit être modéré de manière que la femme ne s'en trouve pas fatiguée.

D'autre part il pourroit être désavantageux ou même dangereux de faire marcher les femmes qui sont en travail, 1°. Si les eaux sont percées & qu'il fasse froid; la femme risqueroit alors de s'enrhumer si elle se promenoit, il vaut donc mieux qu'elle se tienne couchée ou assise & qu'on ait soin de changer souvent les linges qu'on aura mis sous elle & de les mettre suffisamment chauds.

2°. Si la femme a les extrémités inférieures enflées, non-seulement elle ne doit point marcher, mais elle doit être couchée pour éviter la douleur tensive de ces parties.

3°. Si la femme a de la perte de sang il ne faut pas qu'elle marche parce que le mouvement pourroit l'augmenter & la rendre dangereuse à quelques égards.

On voit par ces diverses circonstances qu'il y auroit abus dans la règle générale si on faisoit marcher indistinctement toutes les femmes en travail; je terminerai cet article par avertir de prendre garde sur la fin du travail de ne pas laisser la femme debout dans la crainte que tout à coup (& surtout si ce n'est pas une première grosse) l'enfant ne tombe à terre & ne se tue, &c.

ARTICLE V.

*DE L'ABUS DES CORDIAUX PENDANT LE
TRAVAIL DE L'ENFANTEMMENT.*

LA plûpart des femmes en travail se persuadant qu'il faut toujours beaucoup de force pour mettre un enfant au monde, prennent des cordiaux pour les aider à accoucher, mais rarement ces mêmes cordiaux leur réussissent, au contraire, ils leurs deviennent très-souvent nuisibles par les raisons qui vont être exposées, mais avant que de les détailler il est nécessaire de faire connoître ce que nous pensons sur l'intensité des douleurs nécessaires pour mettre un enfant au monde.

Il est certain qu'il faut que la femme souffre toujours plus ou moins pour en venir là, mais qu'est-ce qui fait que telle femme souffre beaucoup, tandis que telle autre souffre peu, & qui plus est qu'une femme souffre quelquefois beaucoup dans un accouchement & peu dans un autre? on me répondra sans doute que cela dépend de diverses circonstances, comme du volume de l'enfant, de sa consistance, de sa bonne ou sa mauvaise situation dans la matrice, de la conformation des parties

de la mere , &c. J'accorderai toutes ces circonstances particulieres & euore bien d'autres qu'il feroit trop long de détailler.

Mais je ne vois nulle part qu'on ait dit bien clairement que dans les cas les plus ordinaires c'est moins de la part de l'intensité des douleurs qui opèrent le progrès du travail & la sortie de l'enfant, que du degré plus ou moins grand des résistances que l'enfant trouve à vaincre de la part des parties qu'il doit traverser pour voir le jour.

En sorte que si on est bien pénétré de cette vérité loin de donner des cordiaux dans la vue d'abrégér la durée du travail en augmentant la vélocité des douleurs de l'enfantement , qui augmenteroient aussi les résistances , en rendant les parties plus rigides & par conséquent les souffrances beaucoup plus considérables , on emploiera, dis-je, des moyens pour diminuer les degrés de résistance, ce que fera parfaitement la saignée du bras , car elle détend les parties de la matrice sans en oter la force intégrale ; d'où il résulte que plus la résistance sera diminuée , plus la contraction utérine sera relativement puissante & la douleur supportable.

De maniere qu'il est très-possible que de légères douleurs soient très-puissantes si la résistance est médiocre ; cette théorie émane de la pratique , en effet , rien n'est

Il commun dans les cas ordinaires à tous égards , de voir que les femmes foibles de tempéramment & celles qui sont en suite de maladie ou en convalescence , accouchent très-aisément toutes choses d'ailleurs égales ; disons plus , combien n'avons nous pas d'exemples de femmes qui sont accouchées dans des foiblesses effrayantes , foiblesses qui ont été le moment favorable pour la sortie de l'enfant parce que rien ne résistoit plus ; enfin les accouchemens faits après la mort , & dont quantité d'Auteurs nous ont fait part , font un argument sans réplique contre l'abus des cordiaux pour faire accoucher.

Quoique j'aie réellement dévoilé l'inutilité & même le dangereux des cordiaux , je ne prétends pas nier que quelquefois ceux qui sont doux ou corroborans ne puissent être employés efficacement dans le travail de l'enfantement ; mais ce ne fera que dans le cas d'inanition réelle , ou d'épuisement par inertie générale des solides qu'on peut & qu'on doit les donner avec modération & alors on fera bien , parce qu'il faut veiller à la conservation de la vie de la mere & de l'enfant en soutenant économiquement les forces de l'un & de l'autre , mais non pas pour abrégé un travail , ou augmenter des douleurs quelquefois déjà très-fortes quoique inefficaces.

Enfin pour éclaircir définitivement cette matiere, il faut faire attention à ce qui suit, il arrive toujours de quatre choses l'une, 1°. Où les forces de la femme sont trop vives ainsi que celles du travail.

2°. Où les forces sont considérablement diminuées de même que les douleurs.

3°. Où les forces sont bonnes & les douleurs foibles & *vice versa*.

4°. Où les forces manquent ainsi que les douleurs.

Dans le premier cas il faut affoiblir, dans le second soutenir, dans le troisieme temporiser & dans le quatrieme fortifier.

A R T I C L E VI.

DE L'ABUS DES BAINS DE VAPEURS DANS LE TRAVAIL.

IL arrive souvent, sur-tout au premier enfant, que les femmes s'impatientant de ne pas accoucher, nous proposent divers moyens pour faciliter la dilatation des parties, dont le plus usité est le bain de vapeurs; on fait que c'est de se mettre sur la fumée de l'eau chaude ou de la décoction d'herbes émollientes ou du lait, dans le dessein de relâcher le tissu des parties extérieures.

Mais on ne fait pas attention qu'outre que l'obstacle peut être souvent bien plus haut, cette vapeur raréfie non-seulement le sang du local, mais aussi de toute la masse; en sorte qu'on ne fait que faire gonfler & durcir les grandes lèvres & toute la peau qui les avoisine loin de les relâcher, tandis que la raréfaction de la masse du sang augmentée par la chaleur du bain tend à les forcer; d'où il résulte qu'on produit tout l'opposé de ce qu'on se propose: le Bain de vapeurs ne vaut donc rien pour les femmes en travail.

A R T I C L E V I I.

DU DANGER DE LA TROP GRANDE RARÉFACTION DE L'AIR CONTENU DANS LA MASSE DU SANG, LORS DU TRAVAIL.

Nous venons de blâmer l'usage des cordiaux lorsque les douleurs de l'enfantement sont très-fortes & les résistances à vaincre trop considérables; nous venons aussi de désapprouver dans ces mêmes circonstances les bains de vapeurs, nous croyons néanmoins nécessaire d'ajouter à ce que nous avons dit sur ce sujet, qu'il est plus important qu'on ne pourroit peut-être le croire d'être bien convaincu des désordres que

la trop grande raréfaction de nos liqueurs peut produire dans l'économie animale soit pendant la durée du travail, soit après l'accouchement.

En effet, elle peut pendant le travail donner occasion à la rupture de quelques vaisseaux, & par conséquent à des hémorragies plus ou moins dangereuses suivant diverses circonstances dont le nombre est très-grand, comme du volume, de la quantité, de la qualité & du lieu qu'occupent les vaisseaux ouverts, ou bien si aucun vaisseau ne s'ouvre, de la prodigieuse dilatation que quelques-uns d'eux peuvent souffrir, ou bien encore de l'impression incendiaire des liqueurs, impression qui se continuant quelquefois très-long-temps après l'accouchement, met du désordre dans les suites de couche, soit en occasionnant des hémorragies utérines lors de la sortie du délivre, ou des engorgemens utérins par la suppression des écoulemens nécessaires, d'où résultent quelquefois des inflammations de matrice & de tout le bas ventre, qui ne deviennent que trop souvent mortelles quoique l'on fasse pour l'éviter.

D'autres fois il survient un affaïssement subit de toute la machine animale par la perte totale du ressort des vaisseaux les plus essentiels à la vie, cela arrive lorsque

le travail a été précédé ou accompagné d'hémorragie considérable, par la raison que la raréfaction de l'air contenu dans nos vaisseaux sanguins après avoir suppléé pour un temps à la masse nécessaire de nos liqueurs, vient tout à coup à cesser, d'où il suit que la réaction des tuniques constitutives des parois des artères, venant à manquer totalement, ce qui reste de sang dans les gros vaisseaux ne pouvant plus circuler, fait quelquefois périr si subitement la femme qu'on vient rarement à bout de la sauver tant la cause est foudroyante.

Il est donc très-important de ne rien donner aux femmes qui puisse trop raréfier la masse du sang surtout dans le cas des hémorragies, &c.

ARTICLE VIII.

*DANS LEQUEL ON EXAMINE SI L'ENFANT
S'AIDE A SORTIR DE LA MATRICE.*

ON nous demande souvent si l'enfant s'aide à fortir de la matrice ? & j'ai reconnu que le plus grand nombre se persuade qu'il n'est pas douteux que si l'enfant ne s'aidoit pas lors du travail, il ne pourroit sortir ; mais si ces personnes faisoient at-

tention d'une part, que ce ne sont pas toujours les plus gros enfans & les plus vigoureux qui viennent le plus aisément, & que de l'autre, s'il falloit absolument que l'enfant s'aida volontairement ou d'une volonté machinale pour naître; aucune femme ne pourroit accoucher spontanément lorsque les enfans feroient morts; & c'est à mon avis un effet de la providence; car que faudroit-il qu'il arriva pour que l'enfant présentant sa tête seule la première, son machinal la fit appuyer ferme sur les parties par où il doit passer; il faudroit que d'accroupi qu'il est toujours alors, il redressa son épine, déploya ses cuisses & ses jarrets pour appuyer avec la plante de ses pieds dans le fond de la matrice, ce qu'il ne pourroit faire sans crever cet organe, puisqu'un enfant d'une grandeur ordinaire a entre dix-huit à vingt pouces de longueur de la plante des pieds au-dessus de la tête, quand il est allongé, tandis qu'il n'en a que neuf à dix du bas de ses fesses à la cime du casque osseux, lorsqu'il est pelotté dans la matrice pendant le travail, tems où le fond de cet organe touche ordinairement au derrière de l'enfant, sur-tout quand toutes les eaux sont écoulées. L'enfant ne peut donc pas heureusement s'aider machinalement lui-même à sa sortie.

Mais on me répondra peut-être que c'est pourtant par sa présence dans la partie basse de la matrice, que l'orifice de cet organe est enfin totalement vaincu, & que l'enfant sort du corps de sa mere, ce que nous ne nions pas; mais on ne s'apperçoit pas dans cet argument, qu'on confond l'actif avec le passif; l'enfant souffre passivement les pressions de tout ce qui l'environne, puisqu'aucun machinal à lui appartenant n'y entre pour rien, quoiqu'en effet il dilate les parties basses; mais comment le fait-il réellement? comme le coin qui fend le bois; car si on ne frappoit pas sur le coin, le bois ne se fendrait point; & si l'enfant n'étoit point comprimé de toutes parts de haut en bas, il ne fortiroit pas.

Or, dans notre comparaison le coin n'a de puissance pour séparer les fibres du bois où on l'applique, qu'autant qu'il la reçoit des coups qui le frappe; de même l'enfant n'a de puissance pour écarter les parties qu'il doit traverser, qu'autant que les pressions réitérées des parties qui l'environnent, feront suffisantes pour en venir à bout; il n'y a donc pas plus de volonté machinale dans l'enfant, que dans le coin, puisque l'un & l'autre souffrent passivement de la part de la puissance qui les met

en action pour passer à travers les substances qu'ils doivent pénétrer en divisant violemment les parties par dilatation, ce qui donne complètement, à ce que nous croyons, la solution de la proposition.

A R T I C L E I X.

*DANS LEQUEL ON EXAMINE SI DANS LE CAS
DES JUMENTS ON DOIT TOUJOURS SANS
DÉLAI ACCOUCHER LA FEMME DU SECOND.*

POUR savoir si dans le cas des Juments on doit toujours sans délai accoucher la femme du second, il faut se rappeler ce que nous avons dit à l'occasion de la superfétation; car si la matrice de la femme est unique ou censée telle, c'est-à-dire que la matrice n'ait qu'une seule & unique cavité, il y a lieu de présumer alors que la femme accouchera successivement des juments, sous trop peu d'espace de tems pour que le cas puisse mettre en doute, en supposant que le second enfant se présenta assez mal pour obliger de le secourir suivant les règles de l'Art.

Il pourroit n'en être pas de même dans le cas opposé, puisque s'il y avoit deux matrices ou une cloison qui sépara la ma-

trice unique en deux, il ne feroit pas impossible que les deux enfans étant chacun dans un lieu entièrement séparé l'un de l'autre, la conception puisse avoir été réitérée à des tems assez éloignés l'un de l'autre, pour que le second des jumeaux eut besoin de rester encore tout le tems qu'il lui faudroit pour voir le jour suivant l'ordre naturel.

Or, comme nous n'avons pas toujours des signes positifs assez certains de ces deux états de conformation de la matrice des femmes, soit avant la conception, soit pendant la grossesse, soit pendant le travail de l'enfantement, à moins qu'il n'y eut aussi deux vagins, comme il y en a quelques exemples, ou seulement deux orifices de matrice bien distincts, ce qui s'est aussi rencontré quelquefois; si ces signes manquent, il faut avoir recours à d'autres qui peuvent se trouver existans, afin de servir de guide pour prendre son parti prudemment.

Si donc on ne trouve qu'un vagin ou qu'un orifice à la matrice, & que la femme soit déjà accouchée du premier de ses jumeaux, le second ne tardera pas à suivre le premier, soit par le seul bénéfice de la nature, au moyen de quelques contractions de la matrice qui surviendront, tant pour

faire percer les membranes, écouler les eaux, que pour expulser l'enfant, soit par le secours de l'Art.

Si tout au contraire, la femme est dans les cas opposés & dont nous venons de parler, soit qu'on s'en fut apperçu ou non, si le travail ne recommence pas pour expulser le second enfant, il convient d'attendre le gré de la nature, pour ne l'aider qu'à propos.

Cette distinction du travail continuant ou recommençant sous très-peu de tems, ou bien discontinuant pour plus ou moins de tems, mais très-marqués, donne la solution de la question qui fait le sujet de cet article.

Il reste néanmoins encore un point à éclaircir, qui est de savoir dans quel tems il faut délivrer la femme? on sait que l'Art des Accouchemens prescrit dans le cas des jumeaux, de ne point tenter d'extraire le placenta du premier, que le second enfant ne soit sorti, dans la crainte que les placentas ne soient réunis en une seule masse, & qu'on n'occasionne une hémorragie dangereuse pour la mere & pour l'enfant; il est donc nécessaire de distinguer ici ces deux cas de jumeaux; car on feroit très-mal de ne pas suivre le précepte, pour celui où la matrice n'a qu'une seule & même

cavité, au lieu qu'on feroit bien dans le cas où elle feroit double ou censée telle, eu égard à ses cavités; car alors il faudroit nécessairement extraire le placenta, comme dans les cas les plus ordinaires; au reste si on y manquoit, il y a lieu de présumer que la nature y suppléeroit tôt ou tard; mais le feroit-elle sans inconvéniens? c'est ce qui reste à savoir.

ARTICLE X.

*DANS LEQUEL ON EXAMINE SI ON DOIT
TOUJOURS SONDER LA FEMME EN TRAVAIL
LORSQU'ELLE A UNE RÉTENTION D'URINE.*

POUR se décider si on doit toujours sonder la femme en travail lorsqu'elle a une rétention d'urine, & pour résoudre cette question avec quelque sorte de satisfaction, nous serons obligé de poser quelques-unes des circonstances où cela devient nécessaire & possible, pour les distinguer de celles où la nécessité est suivie de diverses difficultés, dont quelques-unes presque insurmontables, & enfin de celles où il vaut mieux ne pas sonder.

La première indication qui se présente

à remplir, lorsqu'une femme en travail a une rétention d'urine, est de sonder la vessie pour la vider, mais pour satisfaire à cette première indication, il faut qu'il ne se présente pas des obstacles à l'introduction de la sonde; & en cas qu'il s'en présente, commencer par les reconnoître, ensuite voir s'il est possible de les lever sans danger, & en ce cas comment il faut s'y prendre.

S'il ne se présente pas d'obstacles, l'Accoucheur sondera la femme, suivant les règles de l'Art; mais comme toutes les sondes qui ont des yeux sur les côtés sont sujettes à être difficiles à introduire dans la vessie, ou à les en retirer sans faire saigner les parties, parce que la superficie de ces mêmes parties s'introduit aisément dans les yeux de la sonde; j'en ai fait faire d'une autre forme qui n'ont point cet inconvénient. (*Voyez la fig. 1.*); l'ouverture A est à l'extrémité, & cette extrémité est fermée par celle d'un Stilet (*fig. 2.*) à l'anneau ou à bouton qui bouche exactement l'ouverture, a, A, a, d'ailleurs j'ai soin d'y dégouter du suif toutes les fois que je suis prêt à m'en servir.

Ce Stilet qui est de calibre en C, ferme si exactement l'ouverture inférieure D, de l'Algalie, que son bouton B ne peut déborder

Border l'autre extrémité A , a.

Lorsque la sonde est dans la vessie , on retire le Stilet & l'urine sort aisément ; on remet ce Stilet dans la sonde pour retirer celle-ci de la vessie , de manière que le bout étant bouché , elle ressort très-aisément sans blesser aucune partie.

Lorsqu'il se présente des obstacles , il est nécessaire de voir d'où ils proviennent ; si ce n'est que parce que le canal de l'uretre est recourbé dans le vagin , à cause d'un *Semiprolapsus* ancien , ou survenu au col de l'*uterus* depuis le travail , il faut se servir de la bougie creuse , de préférence à l'Algalie dont je viens de parler ; mais si le canal de l'uretre est coudé par la pression de la tête de l'enfant , cette bougie a beaucoup de peine à entrer , quoique par sa flexibilité elle puisse se mouler aux directions contre nature du canal de l'uretre , & lorsqu'on vient à ôter le Stilet de dedans , la sonde s'applati & l'urine ne sauroit sortir.

J'ai réussi en pareil cas avec une Algalie pour homme , mais construite de la même manière que celle pour femme , dont nous avons parlé plus haut , en l'introduisant par dessus le ventre , puis en faisant le demi-tour pour porter le pavillon de la sonde en bas , on reprend la même route pour la retirer.

Il faut observer que toutes les fois qu'on est obligé de sonder une femme qui est en travail, il faut attendre la fin d'une douleur pour introduire la sonde & pour la retirer.

Il se présente ici naturellement une question qui est de savoir si la tête de l'enfant étant enclavée dans les os du bassin, (cas qui exige l'usage d'un Forceps bien fait & conduit avec sagacité,) & que cet état fut compliqué de retention d'urine, s'il vaudroit mieux sonder la vessie avant, qu'après avoir fait l'accouchement par art? Voici mon sentiment.

S'il y a long-tems que la tête est enclavée & la vessie distendue par la présence de l'urine, il vaut mieux commencer par déclaver la tête de l'enfant, afin de terminer promptement l'accouchement, que de vider préliminairement la vessie, parce que plus la vessie est distendue en pareilles circonstances, & moins il y a d'étendue de la vessie soumise à la violente compression de la tête contre le pubis.

Or, comme cette compression long-tems continuée est sujette à faire tomber en mortification, la portion de vessie qui est soumise à cette compression, moins il y en aura, & plus aisément la déperdition de substance pourra se réparer; au lieu que

si on fonde d'abord la vessie ; cet organe se rapetissera considérablement en se concentrant , d'où il résultera que depuis ce moment jusqu'à ce qu'on soit parvenu à terminer complètement l'accouchement, il y aura une bien plus grande étendue de la vessie en danger de se mortifier par la pression, & par conséquent à se réparer, d'où il résultera que la malade fera bien plus en danger de perdre le reste de ses jours , ses urines involontairement par le vagin , à cause de l'ouverture restée à la vessie.

Mais que faire dans le cas où une pierre qui seroit , soit dans le corps de la vessie ou dans son col, soit au fond de l'uretre, compliqueroit un travail au point de mettre toutes ces parties en danger ? Mon avis est qu'on tire la pierre , soit par la dilatation graduée, soit par le bas appareil ou vaginal , avant que de terminer l'accouchement par art, ce cas que j'ai vu, il y a long-tems, a réussi à tous égards , à la satisfaction de tout le monde, de même que les précédens, avec la plus grande conviction de la différence qu'il y a à prendre un parti devant l'autre , & *vice versa* de celui-là avant celui-ci.

ARTICLE XI.

*DES DANGERS DE LA COMPLICATION D'UNE
HERNIE QUELCONQUE, AVEC LE TRAVAIL
DE L'ENFANTEMMENT.*

LE travail de l'enfentement peut-être compliqué d'une hernie quelconque, & cette complication ne peut exister fans quelque forte de danger plus ou moins grand ; pour éclaircir cette matiere, nous croyons qu'il convient non-seulement de spécifier les hernies, mais encore si elles peuvent être réduites, ou si elles ont acquis des adhérences, soit au sac qui les contient ou aux lieux étroits par lesquels les parties ont passé en les dilatant.

Il faut encore être bien persuadé que dans l'ordre le plus naturel, lorsqu'une femme est à la fin de sa grossesse, il n'y a entre sa matrice & les parois, tant supérieures, moyennes & inférieures, que les latérales de son ventre, aucune portion des parties contenues dans cette capacité; en sorte que dans toutes ces régions, le péritoine, qui recouvre la matrice, touche immédiatement celui qui tapisse l'abdomen; de maniere que tous les visceres

du bas-ventre sont situés derrière la matrice, si on en excepte la vessie.

D'où il résulte que s'il se trouve quelque portion des parties contenues dans le bas-ventre, entre la moitié antérieure de la matrice & les parois de l'abdomen, il y a hernie, soit qu'elle soit à l'ombilic, ou à la ligne ou bande-blanche, ou bien dans les aînes, ou enfin dans quelque autre endroit de l'étendue du bas-ventre, & il ne peut y avoir alors hernie existante, sans qu'il n'y ait quelques adhérences, soit au sac herniaire, soit à la partie dilatée par laquelle il s'est fait hernie.

Dans ce cas la femme est en danger, quoique l'on fasse pour la secourir, parce qu'à chaque contraction utérine, les parties seront tirillées, pincées & comprimées plus ou moins fort, ou plus ou moins longtems, sans qu'on puisse l'éviter; si on ajoute à ces circonstances plus ou moins graves, le volume plus ou moins grand de la tumeur, & l'espèce de partie qui souffre divulsion, on deviendra en état d'apprécier le plus ou le moins de danger, & en conséquence de se déterminer avec connoissance de cause, à prendre tel ou tel autre parti pour sauver la mere & l'enfant, sur-tout la mere, qui étant menacée primordialement, ne met son enfant en danger que secondairement.

On doit pressentir qu'il y auroit de quoi faire un volume de cet Article, si on vouloit tout peser scrupuleusement, en épuisant toutes les combinaisons, ce qu'il n'est pas possible de faire ici, ce travail ne pouvant entrer dans le Plan d'un Essai.

Quant aux hernies, n'importe lesquelles dont la femme peut être attaquée lors de sa conception, & qui n'auront jamais souffert ni inflammation ni étranglement, comme celles-ci rentrent lorsque la femme avance dans sa grossesse, (exceptées les éventrations latérales & considérables) ces hernies se dissipent toujours pour reparaître ordinairement après les couches; mais il suffit de savoir qu'elles ont existé pour faire attention qu'il est prudent, pendant la durée du travail, de faire à chaque douleur une compression mollette avec la main sur l'endroit dilaté, pour éviter que par cas fortuit il ne s'y glisse quelque portion des parties contenues dans le ventre, & qu'elles n'y soient pincées & comprimées; d'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que chaque grossesse étant sujette à faire augmenter le volume de la tumeur hernière, il est non-seulement nécessaire de remettre le bandage contentif de la hernie, mais encore de prendre garde s'il peut réservoir, & de ne pas négliger d'y faire les hangemens convenables.

ARTICLE XII.

*DES TUMEURS DANS LA MATRICE OU LE
VAGIN QUI PEUVENT FAIRE OBSTACLE A
L'ACCOUCHEMENT.*

Si la femme en travail avoit une tumeur assez considérable dans la matrice ou le vagin pour faire obstacle à l'accouchement, que faudroit-il faire pour y remédier ? pour donner une idée juste de ce qu'il conviendrait faire alors, il faut essentiellement distinguer non-seulement le volume, la solidité & la figure de la tumeur qui formeroit l'obstacle à l'accouchement, mais aussi son siège & son attache.

Si le volume de la tumeur égaloit celui de la tête d'un enfant, & qu'elle fut aussi solide, il faudroit essayer de la faire sortir, soit avec la main ou avec des instrumens propres à la saisir convenablement, comme sont les différentes pinces ou petits forceps.

Si cette tumeur a son attache dans l'intérieur de la matrice ou à son museau seulement, comme il y en a quantité d'exemples, elle pourra être amenée au-dehors de la vulve avec plus ou moins de facilité, & être liée de même, parce que ces tumeurs qui sont ordinairement alors en forme de

poire , ont la partie qui les attache beaucoup moins considérable que celles qui en sont les plus éloignées. Ce sont ces sortes de tumeurs connues sous le nom de Polypes de la matrice , dont nous avons amplement parlé dans notre Livre intitulé : *Observations sur la cure radicale de plusieurs Polypes , &c.* & dans notre Mémoire inséré au troisième Recueil de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie , &c.

Mais il ne faudroit pas dans ce cas suivre les Méthodes que nous y avons prescrites , par la raison que quand le polype s'oppose à l'accouchement , il faut le soustraire sur le champ , & que pour le faire sans danger , il ne suffit pas que la ligature qu'il y faut mettre de toute nécessité pour s'opposer à l'hémorragie des vaisseaux restants aux parties , après la séparation de la tumeur , embrasse seulement son pédicule , mais qu'elle ne puisse tomber.

Or , pour se promettre que la ligature restera en place , il faut percer la tumeur de part en part le plus près de son attache que faire se pourra , & pour plus grande sûreté , la larder en croix & nouer les huit chefs des ligatures sur les quatre quartiers intermédiaires au point de l'éguille avant de l'embrasser circulairement. Lorsqu'on s'y est prit de cette ma-

niere , on est en sûreté contre l'hémorragie , alors on soustrait la tumeur avec l'instrument tranchant , en deçà de la ligature , en prenant bien garde de l'intéresser : j'ai fait plusieurs fois cette opération de cette maniere , en semblable circonstance , & j'ai toujours réussi à tous égards , d'ailleurs je ne suis pas le seul à qui ce procédé ait réussi de même.

Si la tumeur étant du volume & de la solidité posée ci-dessus , ne pouvoit point être extraite de cette maniere , il faudroit tenter de mettre la femme sur le côté opposé où cette tumeur sembleroit avoir de la propension à se ranger , & de l'y tenir constamment jusqu'à ce que l'accouchement soit terminé.

Ce procédé m'a aussi réussi quelquefois en pareille circonstance , parce que d'une part la tumeur se laisse du plus ou du moins déprimer par la tête de l'enfant , si c'est elle qui se présente la premiere , comme cela arrive beaucoup plus souvent que toute autre partie , & d'autre part cette même tumeur se loge latéralement dans la grande échancrure qui reste au fond du bassin entre l'épine de l'ischion & la dernière vertebre de l'os sacrum , de même que dans le bas fond du bassin entre la tubérosité du même ischion & la pointe du

coccyx ; c'est pour cette raison qu'il ne faut pas que ces parties soient appuyées sur aucun plan , afin que la tumeur comprimée par la tête de l'enfant , puisse à son tour comprimer les parties de la mere , en leur faisant faire bosse au-dehors , aucun des endroits que nous venons de désigner , n'étant osseux , mais seulement charnus , ou membraneux.

Si la tumeur remplissoit le vagin & ne pouvoit être mise au-dehors par le premier moyen , ni déprimée par le second que nous venons de décrire , & étoit d'une solidité médiocre , il faudroit examiner avec attention , si elle ne contiendrait pas des parties du bas-ventre , comme on l'a vu plusieurs fois ; si elle en contenoit , il faudroit les réduire si cela étoit possible , & les maintenir réduites du mieux que l'on pourroit ; mais si on étoit sûr que ce fût une tumeur enkystée , il conviendrait d'y donner un coup de trois-quart dans sa partie la plus basse , pour voir si elle ne contiendrait pas quelques humeurs épaissies , comme sont les stéatomes ou les melliceris , parce que supposant que ce fussent de ces matieres enkystées , ce qu'apprendroit la canule du trois-quart , soit qu'il en coulât à travers ou qu'il y en eut seulement d'engagées dans son canal lorsqu'on la re-

tireroit , parce qu'alors il n'y auroit qu'à faire une incision suffisante , à la faveur de l'ouverture qu'auroit fait le trois-quart , pour faire sortir le plus que l'on pourroit de la matiere enkystée , ce qui peut arriver ; car je l'ai vu deux fois.

Je ferai part aussi à cette occasion , que le hasard m'a mit sous les yeux une hernie de vessie par le vagin , qui étoit quelquefois si considérable que la femme m'a assuré l'avoir eue une fois grosse comme sa tête , pendante entre ses cuisses ; elle étoit , lorsque je la vis , du volume d'un de mes poings ou environ ; il y avoit très-long-temps que cette pauvre femme en étoit incommodée ; cette maladie , qui étoit compliquée d'un *Semiprolapsus* assez considérable , avoit pour cause une chute faite de très-haut sur les pieds & le derriere ; cette femme étoit obligée de se mettre sur ses genoux & sur ses coudes , & de repousser la tumeur avec ses doigts , pour pouvoir uriner : lorsque je la vis chez moi , il y avoit trois ou quatre heures qu'elle n'avoit satisfait à ce besoin ; à l'égard du temps où cette tumeur étoit venue du volume énorme dont nous avons parlé , cela provenoit de ce que cette femme avoit restée dix heures de suite dans une voiture publique , préférant l'incommodité de la rétention

d'urine, à celle de faire arrêter la voiture & d'être obligée de se mettre dans la posture nécessaire pour en venir à bout ; c'est au moins ce qu'elle m'a dit.

J'ai secouru cette femme dans un accouchement ; j'ai été obligé de la faire uriner plusieurs fois comme il a été dit , mais heureusement pour elle , le travail ne fut point rude , tout se passa à l'ordinaire , si on en excepte que j'étois occupé à chaque douleur d'empêcher d'une part que le museau de la matrice , chargé de la tête de l'enfant , ne forti entre les cuisses , comme il en menaçoit ; & de l'autre , d'aider la tumeur molasse faite par le bas fond de la vessie , (qui par-dessous le pubis pouffoit le vagin retourné ,) à rentrer à mesure que la tête descendoit , ce qui arriva au point que , lorsque celle-ci forti , l'autre étoit entièrement rentrée ; mais elle ne tarda pas à reparaître : je proposai l'usage du Pessaire , qui ne fut point accepté , parce qu'on en avoit déjà mit de diverses formes , qui tous avoient blessé.

Il n'est pas nécessaire d'avertir , que si on rencontroit une tumeur de cette nature , il ne faudroit pas la confondre avec celles dont nous avons parlé plus haut , parce que je ne crois pas qu'il puisse se trouver personne assez dépourvu de bon sens pour

faire une pareille faute, je ne conçois même pas comment on pourroit tomber dans cette impéritie, puisqu'il suffit de comprimer la tumeur, pour faire uriner sur le champ, sur-tout en prenant la précaution de mettre la femme dans la posture susdite; d'ailleurs il ne seroit pas vraisemblable que la femme ne fut pas la première à avertir que toutes les fois que la tumeur est comprimée, n'importe par quoi, le besoin d'uriner se fait sentir sur le champ.

On trouve souvent des renversemens plus ou moins considérables du vagin, faisant bosse au dedans de cette gaine, & même au dehors, (dont la plupart ont leur siège sous l'arcade du pubis) qui ne contiennent point de portion de vessie, tant parce que ces renversemens ne viennent point du fond du vagin, que parce que l'épaisseur entière de cette gaine n'y est pas comprise, n'y ayant que la membrane qui est soumise au tact qui est renversée; sans cependant qu'elle soit détachée de celle qui regarde la surface interne de la cavité du bassin.

Ces renversemens arrivent le plus souvent parce que les replis de la gaine utérine, que l'on fait être en bien plus grand nombre & plus rapprochés les uns des autres, vis-à-vis de la jonction des os pubis,

quoiqu'occupant un très-petit espace , s'effacent ordinairement dans l'accouchement , & qu'ils ont quelquefois beaucoup de peine à se rétablir par la suite comme ils doivent le faire en plus ou moins grande partie , en forte que si le tissu cellulaire qui joint ensemble dans ce lieu les deux membranes parallelement l'un à l'autre dans l'ordre naturel , vient à souffrir une extension assez violente pour lui faire perdre beaucoup de son ressort , les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux des cellules de ce tissu ralentiront leur cours ordinaire , d'où naîtra l'engorgement & qui en augmentant plus ou moins considérablement le volume de ce tissu spongieux , éloignera à proportion cette membrane de l'autre & produira la tumeur en question sans qu'il y ait de parties du bas-ventre contenues au dedans , ni de kystes contenant aucunes matieres en collection , en un mot n'y ayant aucun vuide.

Ces tumeurs sont sujettes à grossir dans chaque accouchement, & conséquemment de rester plus volumineuses après chacun d'eux , si on n'a soin dans les intervalles d'y remédier par les moyens connus , dont les pessaires deviennent les plus utiles ; car toutes les lotions astringentes , tant conseillées par nos Anciens & même par quel-

ques Modernes, sont souvent dangereuses, en empêchant d'une part l'exudation ordinaire & nécessaire à ces parties, comme la salive l'est à quelques égards pour la bouche; & de l'autre en occasionnant souvent l'induration du tissu cellulaire engorgé plutôt que la résolution des liqueurs stagnantes; ceci n'est que trop vrai, l'expérience le prouvant journellement, en renversant de même toutes les belles spéculations avancées sur ce sujet, pour prouver que les astringents doivent être employés dans ces cas si mal connus jusqu'à présent.

Lorsque l'espèce de tumeur dont nous parlons arrive dans le fond du bassin, il faut qu'elle soit fort considérable pour parvenir jusques à sortir en partie hors de la vulve, parce que, comme elle se trouve alors faite par la cloison qui, en séparant le vagin du *rectum*, devient commune aux deux, il y a beaucoup d'espace pour contenir la tumeur, au lieu que du côté du pubis il y en a si peu, que quand il s'y fait tumeur, il faut, par les raisons que nous avons déduit, que le volume en soit bien petit pour qu'elle ne proémine pas sous l'arcade du pubis, en poussant le méat urinaire en avant & en haut.

Il n'y a pas ordinairement à craindre que la vessie s'introduise dans la cloison rec-

tovaginale , mais comme il y a des exemples qu'il s'y est quelquefois glissé des portions plus ou moins grandes d'intestins & même d'épiploon , il faut bien prendre garde de ne pas se méprendre alors.

Si la tumeur étoit assez grosse pour faire un obstacle considérable à un accouchement quelconque , il faudroit faire mettre la femme sur ses genoux & sur ses coudes , pour par cette situation permettre à la portion de l'intestin , qui fait la hernie , de rentrer plus aisément.

J'ai été appelé pour dire mon sentiment dans un cas semblable ; on opinoit pour soustraire la plus grande partie de la tumeur , mais je démontrai palpablement qu'il s'étoit glissé quelque portion d'intestins dans l'épaisseur de la cloison , par le fond du cul-de-sac qui se trouve entre le col de la matrice & la partie supérieure du *rectum* ; en conséquence je fis mettre la femme dans la situation susdite , ce qui fit rentrer la portion de l'intestin & donna la facilité à la tête de l'enfant de se plonger dans le vagin & de sortir avec une aisance qui surprit d'autant plus qu'il y avoit plus de vingt-quatre heures que les eaux étoient écoulées avant mon arrivée , sans que la tête de l'enfant pût s'engager dans la partie supérieure du bassin , pour y tomber & le

ne traverser , parce qu'à chaque fois que la matrice entroit en contraction momentanée , comme elle fait toujours dans l'ordre naturel , pour opérer l'expulsion de l'enfant , la femme tomboit en foiblesse par la violente douleur qu'elle ressentoit dans la tumeur , ce qui interrompoit subitement la contraction urérine , & s'opposoit au vœu de la nature.

Le parti que je pris dans ce cas réussit si bien que la femme accoucha peu d'heures après , sans se ressentir de la douleur qui la fatiguoit si fort dans la tumeur , d'ailleurs cette même tumeur s'affaissa si considérablement , qu'à peine la pouvoit-on retrouver , elle reparut immédiatement après que l'enfant fut sorti & la femme délivrée.

A R T I C L E X I I I.

DU TRAVAIL COMPLIQUÉ DE CARCINOME AU COL DE LA MATRICE.

IL s'agit de savoir ce qu'il faudroit faire pour secourir une femme en travail , dont le col de la matrice seroit carcinomateux ? cette proposition présente d'abord naturellement à l'esprit , qu'on sous-entend ici qu'il faut que le col de la matrice soit devenu

carcinomateux depuis que la femme a conçu ; mais comme j'ai trois exemples qui prouvent incontestablement que le carcinome du col de la matrice, quoique confirmé, n'a pas empêché que plusieurs femmes ne soient devenues grosses ; je partirai de ma propre expérience pour assurer avec la plus exacte vérité, que j'ai trois faits de cette nature ; le premier où le museau de la matrice étoit aussi gros que le poing, & remplissoit tout le vagin, maladie qui daitoit de plusieurs années, & qui n'empêcha pas la femme de concevoir ; sans vouloir me mêler d'expliquer comment, je m'arrêterai au fait.

Je dirai donc que cette femme, après avoir passé misérablement sept mois de sa grossesse, accoucha d'un enfant atrophié, mais encore vivant, que le travail fut long ; car si on y vouloit tout comprendre, il se passa trois fois vingt-quatre heures avant qu'il put se terminer, & je fus assez heureux de pouvoir avoir le délivre entier, par la seule traction du cordon ; mais ce phénomène ne fut pas fort secourable à cette femme, car elle y survécût peu ; elle périt en six jours par les hémorragies subseqüentes qui lui survinrent.

Dans le second fait, la femme a fait une fausse-couche après trois mois de grossesse ; & dans le troisieme la femme est accouchée à

moitié terme ou environ ; les embryons de l'une & l'autre étoient à demi pourris , les placenta de toutes les deux sont tombés en pourriture & par fragmens , qu'il étoit fort difficile de distinguer , parce que depuis long-tems il se détachoit des escarres comme gangreneuses du museau de la matrice de l'une & de l'autre.

La premiere de ces deux dernieres femmes a survécu un an à cette fausse-couche , & la seconde plus de deux ; on les a passé plusieurs fois l'une & l'autre par les grands remedes & par différentes méthodes accréditées , mais toujours sans fruit ; j'en ai enfin vu une quatrième qui est accouchée à terme & d'un enfant en vie , la mere fut ensuite traitée méthodiquement par le grand remede ; celle-ci a guéri radicalement , mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi malade que les autres.

On vient de voir dans cet exposé , que le carcinome du col de la matrice n'empêche pas toujours la conception & l'accouchement même à terme ; je passe sous silence bien des circonstances inutiles à détailler ici , pour venir à une matiere qui a rapport à ces phénomènes , & à laquelle il me paroît que les Auteurs n'ont pas fait grande attention.

ARTICLE XIV.

REMARQUES PARTICULIERES SUR L'USAGE
DES PESSAIRES.

LES Auteurs qui ont écrit des maladies des femmes n'ont pas omis de parler des descentes de matrice , & des moyens de remédier à cette incommodité.

Dans le nombre de ces moyens on y trouve les Pessaires de diverses figures & de différentes matieres , mais presque tous percés dans le milieu pour permettre aux excrétiions de la matrice de pouvoir sortir de sa cavité & par conséquent hors des parties extérieures.

Le Pessaire doit être posé dans le fond du bassin , ayant son bord postérieur vers le coccyx , l'antérieur sur le bord de la fourchette , & les parties latérales contre les tubérosités des os ischions , son milieu inférieur vers l'anus , & le supérieur soutenant le museau de la matrice plus haut dans le vagin que si le pessaire n'y étoit point.

Il est possible dans cet état que l'homme & la femme satisfassent aux devoirs du mariage sans qu'aucun des deux soit blessé par le pessaire ; mais comme la semence ne

peut être éjaculée vis-à-vis du museau de la matrice, la verge passant antérieurement beaucoup au dessus, & ayant toute l'épaisseur de la portion du pessaire qui se trouve posée entre la verge & le col de la matrice, on ne conçoit pas comment la femme peut alors devenir grosse; cependant cela est si commun que cela ne peut être mis en doute.

Il résulte de cette vérité que nos Anciens ont erré lorsqu'ils ont avancé qu'il falloit pour que la conception puisse se faire que la semence du mâle soit dardée dans la cavité de la matrice, sans quoi il seroit impossible qu'aucune femelle puisse être fécondée: aussi ces Auteurs ont-ils mis au rang des causes de la stérilité le déplacement de l'orifice de la matrice, suite du jeu de leur imagination, puisque le pessaire que porte actuellement la femme, déplace totalement cet orifice, & plus qu'aucune mauvaise conformation innée ou survenue ne peut le produire quant au déplacement seulement.

Je ne m'arrêterai pas à expliquer ce phénomène je l'ai déjà dit plus haut, je préfère de donner quelques remarques curieuses & utiles sur ce sujet, & sur la matiere dont les pessaires peuvent être composés.

1°. Les pessaires d'or sont trop pesants, ceux d'argent très-sujets à être corrodés

par les matieres âcres qui exudent de la matrice ; ceux d'ivoire à se carier , à plus forte raison ceux de bois , n'importe duquel , à se corrompre ; ceux de liége bien couverts de cire sont les meilleurs.

2°. A l'égard de leur forme , les pessaires figurés en ovale valent mieux que les ronds lorsqu'ils sont bien faits & bien placés , parce que d'une part ayant leur petit diamètre tant du côté du *rectum* que de celui de la fourchette , ils laissent plus libre l'entrée de la vulve & la sortie des excrémens , tandis que le grand diamètre joignant les deux tubérosités des os ischions , le pessaire soutient mieux la matrice. Il est vrai que si ces pessaires sont exactement faits en gimblettes le museau de la matrice a peine à se tenir dessus ; c'est pour éviter cet inconvénient que je les fais en cuvette , c'est-à-dire , que la surface qui regarde la matrice a ses bords en plan un peu incliné de sa circonférence vers son centre.

3°. N'importe de quelle matiere ni de quelle figure soient faits les pessaires , le trou du milieu doit être proportionné au volume du bout du museau de la matrice , en sorte que ce trou n'ait que la moitié au plus du diamètre de la partie qu'il doit recevoir vis-à-vis de lui , car s'il avoit plus , il y auroit à craindre que cette même partie ne vînt à s'y introduire peu à peu & que par

la fuite faisant en dessous comme la tête d'un champignon, le col de la matrice ne se trouvât étranglé, les écoulemens ordinaires retenus, &c.

4°. Les femmes qui sont obligées de porter des pessaires font très-bien de se feringuer souvent de l'eau tiède dans le vagin pour éviter que rien ne croupisse long-temps dans cette partie.

5°. J'ai remarqué que si la descente de matrice a pour cause l'engorgement de cette partie, s'il survient un écoulement utérin sans douleurs quelconques, cet écoulement est d'un très-bon augure, n'importe à quel degré il soit pour la quantité, & quel temps il puisse durer; au contraire si l'écoulement est accompagné de douleurs lancinantes dans la matrice ou dans son col propre, il est sinistre: dans le premier cas l'écoulement provient du dégorgement des parois utérines, & dans le second, de son ulcération.

6°. Si la descente n'est point compliquée d'engorgement utérin, il ne survient point d'écoulement, mais la femme ne guérit pas de sa descente si elle ne devient plus grasse qu'elle ne l'étoit lorsque cette incommodité lui est survenue.

7°. Lorsqu'une femme guérit d'une descente de matrice pendant qu'elle fait usage d'un pessaire, ce moyen devient inutile &

superflu ; on en est ordinairement averti par le déplacement du pessaire qui inopinément & sans d'autres causes déterminantes, se présente pour sortir n'étant plus appuyé dans le fond du bassin & du vagin par le museau de la matrice qui étoit dessus, on doit donc alors l'oter, & si la femme ne sent plus de poids ni de tiraillement, elle est guérie.

ARTICLE X V.

*DE LA MÉTHODE DE DÉLIVRER LES FEMMES
APRÈS L'ACCOUCHEMENT, ET DES DIFFÉ-
RENTES PRÉCAUTIONS QU'EXIGE CETTE
OPÉRATION, SUIVANT LES CIRCONSTANCES.*

LES exemples que la pratique nous fournit de la séparation & de l'expulsion spontanée du placenta après les accouchemens, démontrent que la nature se suffit ordinairement à elle-même, & qu'elle pourroit le plus souvent se passer du secours de l'Art pour la délivrance des femmes accouchées : mais l'expérience ayant de tout temps convaincu les Praticiens, qu'entre toutes les autres femelles des animaux, la femme est celle dont le placenta sort de la matrice avec le moins de facilité, & avec un écoulement de sang plus considérable, la pru-

dence a dû bientôt leur faire sentir la nécessité indispensable de délivrer les femmes peu de temps après la sortie de l'enfant ; d'autant plus que divers accidens occasionnés par la pratique contraire, dûrent leur apprendre qu'il pouvoit résulter des inconveniens de l'usage d'abandonner entièrement cette opération aux soins de la nature, & même du trop long delai qu'on apporteroit à la secourir en pareil cas. Mais n'y auroit-il pas aussi quelque danger de procéder trop promptement à la délivrance des femmes accouchées ? & dans certe supposition, quels sont les cas qui exigent de la célérité ? Quels sont ceux où il convient de temporiser ? Quel est l'instant qu'il faut saisir pour extraire à propos le placenta ? Quels sont les divers obstacles qui s'opposent quelquefois à son extraction ? & par quels moyens peut-on les surmonter ? Tels sont les différens points de vue que je me propose de traiter.

Je fixerai, 1°. le temps qui paroît indiqué par la nature même, pour travailler à l'extraction du placenta ; j'exposerai les circonstances accidentelles qui semblent devoir favoriser cette opération, & celles qui peuvent y opposer quelques difficultés ; je détaillerai les signes qui servent à faire connoître ces divers obstacles ; j'expliquerai la manière de les lever sans aucun ris-

que; & enfin je parlerai de l'extraction des membranes du placenta.

2°. Je spécifierai les précautions les plus essentielles à prendre pour délivrer les femmes lorsque le cordon ombilical est cassé & séparé du placenta, ou qu'il n'est pas en état de servir à son extraction.

Il est bon de faire observer que dans tout ce qui fera l'objet des deux premières Sections de cet Article, les femmes seront toujours supposées dans les derniers mois de leur grossesse.

3°. Je parlerai du placenta, des foetus abortifs & des moyens les plus convenables pour en procurer l'expulsion ou pour en faire l'extraction lorsqu'elle est possible. Je crois qu'il est encore nécessaire d'avertir que pour éviter d'être prolix, je ne donnerai que le résultat de mon expérience.

SECTION PREMIERE.

Du temps pour faire à propos l'extraction du Placenta.

Il y a un temps précis pour faire à propos l'extraction du Placenta, mais pour parvenir avec quelque ordre à prouver cette assertion, je crois devoir commencer par exposer ce qui s'observe dans le cas de l'expulsion spontanée du placenta; ce détail

étant, selon moi, nécessaire pour mettre à portée d'agir toujours avec connoissance de cause.

Examinons donc attentivement ce qui arrive ordinairement à la matrice d'une femme qui vient d'accoucher; mais pour ne laisser aucun équivoque, supposons qu'elle étoit à terme, qu'elle se portoit bien, ainsi que son enfant, & qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans le travail, ni dans l'accouchement.

Si peu de temps après la sortie de l'enfant on applique une main sur le ventre de la femme accouchée, & que de l'autre on porte en même temps un doigt dans le vagin, on reconnoîtra d'une part que le corps de la matrice, dont la figure est comme globuleuse, est situé entre l'ombilic & le pubis, quelquefois un peu à droite ou à gauche, selon la position plus ou moins directe de la femme couchée sur le dos lorsqu'on fait l'examen, ou suivant la direction constante qu'aura conservée la matrice dans le ventre de la femme pendant les derniers temps de la grossesse, ou enfin suivant le lieu où s'est attaché le placenta; car par son propre poids celui-ci peut faire plus ou moins pancher la matrice à droite ou à gauche, si par cas fortuit, il s'est implanté dans une des parties latérales de ce viscere.

On observera d'autre part, que l'orifice de cet organe qui est alors placé à la hauteur du pubis, se trouve froncé & presque entièrement fermé : cet orifice n'est pas celui du bout du museau de la matrice, mais celui qui dans le col propre de ce viscere termine sa cavité ; cela est si vrai que pour peu qu'on y fasse attention, on trouve souvent dans le vagin de la femme qui vient d'accoucher, le col de la matrice si défiguré, qu'on diroit que c'est une portion restante d'un gros intestin tronqué, & au fond duquel on trouve à un pouce ou deux de longueur une espece d'étranglement, qui est l'orifice en question ; ce qu'il est bien important de remarquer, non-seulement pour avoir une idée juste de la partie de la matrice qui s'est froncée ; mais aussi pour ne pas prendre pour un corps étranger pendant au fond du vagin, cette espece de membrane charnue, annulaire & mollassé, dont nous venons de parler, puisque c'est le col même de la matrice, qui de jour en jour recouvrant la faculté de se contracter dans toutes ses parties, parvient enfin à reprendre sa forme naturelle, & en même temps à rendre inaccessible au tact, l'orifice supérieur ci-dessus annoncé.

Je dis donc qu'après la sortie de l'enfant ou peu de temps après, la femme n'éprouve plus ces douleurs momentanées

qu'elle sentoît auparavant, non-seulement parce que ces douleurs qui dépendoient du travail de l'enfantement, doivent naturellement cesser après la sortie de l'enfant, mais leur cessation reconnoît encore pour cause le grand vuide qui se forme subitement dans la matrice, & qui fait, pour quelques instans, tomber le corps de cet organe dans une espece d'inertie; d'où il résulte que le placenta se trouve pour un temps comme emprisonné dans la cavité de ce viscere, soit qu'il ne se soit pas encore détaché en rien de ses parois, ce qui est fort rare, soit qu'il ait déjà commencé à s'en détacher en partie, ce qui arrive le plus ordinairement, ou qu'il en soit totalement séparé.

Le placenta reste donc enfermé dans la matrice, jusqu'à ce que les parois de toute la circonférence de cet organe se soient assez rapprochées de leur centre commun pour qu'en continuant de se contracter, elles parviennent à comprimer de toutes parts le placenta qui leur est interposé; c'est pour lors que les douleurs se renouvellent, qu'elles forcent l'orifice de se rouvrir pour chasser le placenta, & qu'elles l'expulsent en effet, si sans aider la matrice, on la laisse procéder seule à cette opération,

Il est facile, à ce que je crois, de pres-

sentir par le court exposé que je viens de faire, qu'il est un temps favorable qu'il faut saisir pour seconder la nature ; autrement on pourroit quelquefois la troubler, & par conséquent lui nuire. Mais quel est ce temps favorable ? Il est souvent de très - courte durée, n'allant pas à un demi quart d'heure pour quelques femmes ; il est un peu plus long pour d'autres, & va jusqu'à un quart d'heure ; il s'étend enfin, pour quelques autres à une demi heure & même plus, mais la durée de ce temps doit absolument être réglée, suivant diverses circonstances qui en deviennent les causes déterminantes ; je m'explique.

Plus la femme accouchée sera forte & vigoureuse, moins il se fera trouvé d'eaux dans la matrice ; plus leur écoulement aura précédé de loin la sortie de l'enfant, & moins il faudra de temps à la matrice pour devenir en état de travailler à la séparation du placenta, s'il n'est pas détaché, ou à le chasser s'il est séparé, & conséquemment pour en rendre l'extraction facile & sûre.

Si, au contraire, la femme est d'un tempéramment foible & délicat, s'il y avoit beaucoup d'eaux dans la matrice & que l'enfant & les eaux soient sortis en même temps, comme il arrive assez souvent, le corps de la matrice aura nécessairement besoin d'un plus long intervalle pour sortir

de l'inertie où il est tombé à l'instant de l'accouchement ; par conséquent, si on délivroit aussi promptement cette femme, que celle qu'on a supposée dans l'exemple précédent, on courreroit les risques ou de renverser le fond de la matrice & de le faire sortir au dehors en le tirant à travers son col & son orifice, pour peu que le placenta eût de la peine à s'en détacher, ou bien en cas qu'il se séparât aisément des parois de la matrice, de faire en très-peu de temps périr la femme par hémorragie ; car si elle vient à tomber en lipothymie avant que cet organe se soit remis en contraction, elle fera subitement faisie de convulsions, alors mortelles, à cause de l'épuisement des forces naturelles & de la perte du ressort des vaisseaux.

Pour peu que l'on veuille présentement réfléchir aux deux états totalement opposés que je viens d'exposer, & qui doivent produire aussi des effets absolument différens, & qu'on prenne la peine de se rappeler l'exposition que j'ai fait précédemment du mécanisme de l'expulsion spontanée du placenta, il sera très-facile d'apprécier l'instant qu'il faut saisir pour délivrer les femmes accouchées, suivant les diverses circonstances qui ont accompagné l'accouchement ; en effet, si la femme est forte & robuste, qu'il y ait très-peu d'eaux

dans la matrice , ou dans la supposition qu'il y en eût beaucoup , qu'elles se soient écoulées long-temps avant la sortie de l'enfant , on peut délivrer promptement cette femme sans l'exposer à aucun danger , au moins du côté de l'accélération de cette operation ; mais il n'en feroit pas de même dans les circonstances contraires , comme je l'ai déjà fait observer ci-dessus.

D'ailleurs , indépendamment des signes rationels que nous venons d'exposer , le toucher nous en fournit un particulier qui me paroît incontestable ; car si le ventre de l'accouchée est mou & flasque de toutes parts , sans que l'on trouve intérieurement vers sa partie inférieure une élévation ferme & circonscrite , il est de toute certitude que le corps de la matrice est dans l'inertie , & qu'en procédant alors à l'extraction du placenta , on exposeroit la femme aux accidens que nous avons détaillé plus haut.

Mais si l'on reconnoît dans la région hypogastrique une tumeur ovoïde dont la partie la plus considérable est en haut , il n'y a aucun inconvenient à craindre en délivrant alors l'accouchée , puisque l'on a la preuve décisive de l'action existente de la matrice.

Je ne pense pas qu'on veuille m'objecter que faute d'avoir délivré la femme aussi-tôt après la sortie de l'enfant , l'orifice ne man-
quera

quera pas de se resserrer, & qu'on auroit ensuite beaucoup de peine à extraire le placenta, puisqu'on a dû voir par notre exposition du mécanisme qu'emploie la nature pour en procurer l'expulsion spontanée, que le contraire est manifestement démontré.

En effet, de même que la vessie urinaire, le corps de la matrice est antagoniste à son col, & celui-ci à celui-là, suivant les circonstances qui en deviennent les causes déterminantes; en sorte que tant que le corps de la matrice sera dans l'inertie, son sphincter propre sera contracté; mais si-tôt que le corps de ce viscere viendra à se contracter, les parois de son orifice seront obligées de lui céder; d'où il résulte, que contre l'opinion commune, moins il y a de temps que l'enfant est sorti de l'*uterus*, & plus la circonférence de l'orifice de ce même *uterus* oppose de résistance à la sortie du placenta, au lieu que plus il y a de temps que l'enfant est sorti, & moins le col utérin résiste à l'expulsion ou à l'extraction du placenta.

Je conclurai donc avec tous les bons Praticiens des nos jours, qu'on ne doit point trop se hâter de délivrer les femmes accouchées, & qu'il faut au contraire donner à la matrice tout le temps dont elle a besoin pour entrer dans une contraction suffisante, afin de ne courir aucun risque

relatif à l'inertie de cet organe ; mais il est constant d'un autre côté qu'il faut prendre garde de tarder trop long-temps, puisqu'il y a des circonstances où tout délai seroit préjudiciable ; par exemple , toutes les fois que l'accouchement a été précédé, ou accompagné, ou qu'il est suivi de perte de sang par le décollement du placenta. En effet, dans l'une ou l'autre de ces occurrences, il faut sans balancer travailler à son extraction ; car outre que le placenta détaché devient en pareil cas un corps étranger qui empêche la matrice de se contracter suffisamment pour resserrer les bouches des vaisseaux utérins, il s'oppose encore à l'écoulement du sang en dehors, & donne lieu à la formation des caillots considérables, dont la sortie ne se fait ensuite quelquefois qu'avec peine, douleur, syncope &c, si l'Art ne procède au plus vite à leur expulsion.

L'hémorragie exige donc que l'on apporte autant de célérité à délivrer la femme accouchée, que l'absence de cet accident, après la sortie de l'enfant, demande qu'on temporise, pour attendre l'instant où la matrice par sa contraction opère le décollement du placenta, afin de la seconder alors en faisant l'extraction de ce même placenta. D'ailleurs si dans le cas où le placenta se seroit attaché à une des parois

de la matrice , au lieu de s'attacher au fond de cet organe , on attendoit la premiere tranchée utérine ou expulsive du placenta , il pourroit arriver que la matrice qui dans ce cas est sujette à se contracter inégalement , retint le placenta dans une portion de sa cavité , comme s'il étoit dans une cellule particuliere , ce qui rendroit l'extraction du placenta très-difficile. Il y a donc un temps désigné par la nature pour nous déterminer à propos à cette opération : c'est ce que je m'étois proposé de démontrer d'abord ; ainsi que d'indiquer les signes qui annoncent que cet instant favorable est arrivé , sans être obligé d'attendre que la premiere tranchée utérine ou expulsive , soit survenue.

Mais il se présente ici naturellement une chose à éclaircir , qui est de savoir quel parti on doit prendre si le placenta sort en même temps que l'enfant encore enfermé dans les membranes , ou à l'instant que celles-ci se déchirent ; car suivant notre principe , la mere doit être alors en quelque sorte de danger par l'hémorragie qui ne peut manquer d'arriver à cause de l'innertie subite de la matrice.

Le parti qu'on doit prendre pour lors est de s'affurer d'abord si la matrice se contracte ou non ; à quoi on parviendra facilement par le signe essentiel que nous avons

donné pour le reconnoître ; en sorte que si on trouve peu de temps après l'accouchement la tumeur dont nous avons parlé , il n'y a rien à craindre pour la malade du moins de la part de l'hémorragie , au lieu que pour peu que ce signe tarde à se manifester , le sang qui coule continuellement en nappe doit faire tout craindre.

S'étant donc assuré de l'un ou l'autre de ces états , on doit rester tranquille dans le premier ; mais ne pas différer dans le second de porter la main dans le vagin , & d'agacer les parois de l'orifice de la matrice avec un ou deux doigts , en les tournant dedans , comme si c'étoit pour les dilater , afin de déterminer le corps de cet organe à entrer en contraction , & conséquemment de faire cesser l'hémorragie menaçante : & si on y trouve des caillots , il faut porter la main dans la cavité du corps propre de la matrice pour en faire l'extraction sans délai.

Je passe à l'explication des différens obstacles qui peuvent quelquefois s'opposer à l'extraction du placenta , & au détail des divers moyens qu'on peut mettre en usage pour les surmonter utilement. Mais je crois devoir commencer par exposer l'état naturel qui ne présente aucune difficulté , pour le mettre ensuite en comparaison avec l'état opposé qui en fait naître de différentes espèces , afin d'en tirer des conséquences

directes, qui nous conduiront au choix des moyens d'y remédier.

Si, par exemple, le placenta est peu anfractueux dans toute la surface par laquelle il adhère à la matrice, que son épaisseur & sa circonférence ne soient pas considérables, & que le cordon soit capable de résister à la traction, il fera, toutes choses d'ailleurs égales, très-facile à extraire, surtout si on ne précipite pas cette opération. Car eu égard au petit nombre d'anfractuosités, son adhérence avec la matrice sera fort aisée à détruire; d'ailleurs sa circonférence & son épaisseur étant médiocres, il n'y aura que peu de volume, & par conséquent il se répliera, ou se plissera plus aisément; enfin les qualités avantageuses du cordon en rendront aussi l'extraction des plus faciles.

Au contraire, si le placenta est fourni d'anfractuosités profondes & multipliées, son adhérence à la matrice sera très-forte & très-intime; puisqu'il est facile de prouver que chacune de ces anfractuosités reçoit autant de protubérances en forme de crêtes, de la surface interne de la matrice, qui en remplissent exactement tout le vuide. Au surplus, s'il arrive que le placenta soit très-épais, que sa circonférence soit fort étendue, & que le cordon, quoique assez gros, soit mou & cassant, il sera très-diffi-

cile de délivrer la femme, & la difficulté augmentera, à plus forte raison, si l'on tente trop-tôt l'extraction du placenta. Or, comme il n'est pas aisé de savoir si le placenta est alors très-anfractueux, ou s'il l'est peu, il est prudent d'agir comme s'il l'étoit toujours beaucoup.

Mais les circonstances accidentelles & relatives à la conformation du placenta & du cordon que je viens d'énoncer, ne sont pas les seules qui soient capables de faciliter jusqu'à un certain degré l'extraction du placenta, ou de rendre cette opération plus difficile; il en est quelques autres encore qui dépendent de l'endroit particulier de la matrice où le placenta s'est implanté. Ces dernières circonstances peuvent, à la vérité, être reconnues beaucoup plus facilement que la plupart des précédentes, néanmoins elles en diffèrent essentiellement en ce que supposé qu'elles s'opposent à la délivrance de la femme, il ne suffit pas de saisir le temps précis & favorable à l'extraction du placenta, mais il faut encore varier le manuel de l'opération pour vaincre à propos les obstacles qu'elle présente quelquefois à son exécution.

Pour parvenir avec plus de facilité à la connoissance exacte de ce point, il est essentiel de se rappeler ici que l'enfant n'est pas plutôt sorti de la matrice, que le col de

cet organe forme avec le fond du vagin un angle ou coude très-sensible, & dont l'ouverture est du côté du pubis. En partant de cette observation, il est aisé de pressentir qu'elle doit indiquer la nécessité de faire en deux temps différens l'extraction du placenta, c'est-à-dire, qu'il s'agit de commencer par le faire descendre de devant en arriere, en poussant avec deux doigts la racine du cordon vers la jonction du coccyx avec l'*os sacrum*, pendant que de l'autre main on tient ferme, & à la maniere ordinaire, le reste de ce même cordon, sans cependant le trop tirer; ce qui fait glisser obliquement le placenta de l'intérieur de la matrice au fond du vagin; d'où il n'est plus ensuite question que de l'extraire en suivant une ligne horisontale, la femme supposée couchée sur le dos.

Telle est, à mon avis, la meilleure méthode & la plus sûre qu'on puisse employer pour faire l'extraction du placenta qui a pris racine au fond de la matrice.

Mais quoique le placenta s'attache le plus ordinairement au fond de l'*uterus*, suivant le sentiment reçu; comme il arrive néanmoins souvent, qu'il s'implante à l'une des parois de cet organe, soit dans la partie antérieure, soit dans la postérieure, soit dans une des parties latérales, & quelquefois même si près de son col qu'on en

a vû d'adhérens à la circonférence interne de son orifice, il y a diverses précautions indispensables à prendre relativement à ces différentes conjonctures. Au reste, comme il est nécessaire d'être en pareil cas guidé par des signes pour se déterminer à employer tel ou tel procédé de préférence à d'autres, je dirai que ces signes doivent se tirer du lieu où est attaché le placenta; enforte que pour y parvenir, tandis que d'une main on tire doucement le cordon, un ou deux doigts de l'autre main, portés dans le fond du vagin, font reconnoître distinctement en quel endroit de la matrice est attachée la masse du placenta. Mais il n'est pas hors de propos de donner ici quelques exemples qui indiquent l'usage qu'on doit faire de ces signes dans le manuel de l'opération.

Supposons d'abord que le placenta se soit implanté à la partie antérieure de la matrice, comme cela est assez commun, si l'on manque au coup-de-main recommandé ci-dessus dans le cas d'adhésion du placenta au fond de la matrice, on trouvera souvent, par cette seule omission, beaucoup de difficulté à en faire l'extraction; d'autant plus que l'arcade du pubis contre laquelle le cordon appuye en l'embrassant, comme s'il étoit, pour ainsi dire, dans la gorge d'une poulie immobile à tous égards,

s'opposera puissamment au détachement complet de la masse du Placenta : c'est faute de faire alors cette attention , qu'on pourroit imaginer que l'obstacle vient uniquement du resserrement des parois de l'orifice de la matrice qui retiennent seul le délivre.

Il est vrai que quand le placenta est attaché à la parois postérieure de la matrice, la résistance n'est pas si grande , parce que le coude que la racine du cordon fait avec le vagin devient moins considérable , & ainsi bien moins capable de résister, que dans le cas précédent ; enfin lorsque le placenta a pris racine dans l'une des parties latérales de la matrice , il est essentiel de diriger la traction du cordon, vers le côté opposé à celui de l'implantation du placenta , & ce seul procédé , facilitera beaucoup sa séparation.

Il me reste encore , pour finir cette section , quelques réflexions à faire sur l'extraction des membranes dans des cas , qui sans être bien communs , ne sont pas fort rares. Il arrive quelquefois que les membranes se percent sur le bord , ou bien près du rebord du placenta ; si l'on ne prête attention à cette circonstance , elles se déchirent alors circulairement , & il peut arriver qu'il en reste une portion plus ou moins considérable dans la matrice ; d'autant plus

que, comme personne n'en doute, elles ne sortent communément que les dernières, & après s'être retournées, parce qu'elles sont collées aux parois de la matrice qu'elles tapissent de toutes parts. Si donc ces membranes ne sortent pas en totalité, outre qu'il est le plus souvent très-difficile de faire ensuite l'extraction de la portion qui est restée, il arrive quelquefois que ce corps, devenu étranger, rend les lochies fœtides, entretient fort long-tems les tranchées utérines, & peut d'ailleurs, lors de son expulsion spontanée, faire tenir de mauvais propos sur le compte de la personne qui a délivré la femme.

Or, il est facile d'éviter tous ces inconvéniens, si l'on a l'attention de saisir d'une main la masse du placenta, à la sortie de la vulve, & de l'autre main qui tenoit le cordon, d'empoigner ferme les membranes rassemblées, & les tirer très-doucement pour empêcher qu'elles ne se déchirent dans le col de la matrice, qui les serre quelquefois assez pour cela.

Il est fort rare, lorsqu'on prend une pareille précaution, qu'on laisse aucune portion des membranes dans la matrice; & si l'on observe d'ailleurs toutes les précautions ci-devant décrites, il est presque impossible que le cordon du placenta le plus anfractueux, & par conséquent aussi le plus

adhérent, se casse en délivrant la femme accouchée. Mais en supposant qu'on soit appelé pour remédier à un semblable accident, il y a des circonstances nécessaires à observer, soit pour procurer l'extraction complète du placenta, soit pour éviter de blesser les parties intérieures de la matrice, en travaillant à l'en détacher; elles vont faire l'objet de la Section suivante.

SECTION II.

Des précautions les plus essentielles à prendre pour délivrer les Femmes, lorsque le cordon a été rompu, ou lorsque, quoiqu'entier, il n'est pas en état de servir à l'extraction du placenta.

Lorsque le cordon ombilical a été rompu, ou lorsque, quoiqu'entier, il n'est pas en état de servir à l'extraction du placenta, il y a des précautions à prendre pour faire cette extraction: la première qu'il faut observer, c'est de porter la main bien graissée entre les parois de la matrice & les membranes; autrement il seroit très-difficile d'extraire le placenta, s'il n'est pas détaché, comme il y a lieu de le présumer alors le plus souvent.

La seconde, c'est d'appliquer l'autre main sur le ventre de l'accouchée pour empêcher la matrice de reculer.

La troisième, d'avoir attention que le

dos de la main qu'on introduit dans la matrice , soit toujours tourné du côté de la parois de cet organe d'où l'on doit détacher le placenta.

La quatrième , de séparer peu-à-peu toute la masse du placenta, en remuant la main comme si elle cheminoit en serpentant entre cette masse & la parois de la matrice où elle se trouvera attachée, enforte que les mouvemens se fassent de la totalité de la main sans écarter les doigts les uns des autres , & cela jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la portion la plus éloignée du placenta , avant que d'en tenter l'extraction : sans cela on s'expose aux risques de ne le pas tirer entier , & par conséquent d'être obligé de l'extraire à plusieurs reprises, ce qui est des plus désagréables , ou même d'en laisser quelques lambeaux dans la matrice , ce qui , comme on le fait, est le plus ordinairement d'une très-dangereuse conséquence ; au lieu que si on s'est conduit bien exactement ainsi que je viens de le prescrire, rien n'est si rare que d'avoir besoin de saisir la masse du placenta pour en faire l'extraction , étant tout ordinaire qu'elle sorte en même-tems que la main & quelquefois devant.

La cinquième, si on n'avoit pas réussi aussi parfaitement , il faudroit avoir soin d'empoigner le placenta, de maniere que

le pouce soit posé ferme sur le côté de l'attache du cordon ombilical, pendant que les autres doigts se trouveront appliqués à la partie opposée. Mais pour peu que malgré cette précaution l'on sente que le placenta soit disposé à se déchirer ; comme cela n'arrive que trop souvent, lorsque les enfans sont morts dans la matrice, sur-tout encore s'il y a long-tems ; il faut alors faire tout son possible pour saisir le placenta plus avant, mais sans négliger les autres attentions détaillées précédemment.

La sixième enfin, si malheureusement, & par des causes imprévues, on avoit laissé dans la matrice quelques morceaux du placenta, il faut se ressouvenir de ces élévations en forme de crêtes qui se trouvent toujours en plus ou moins grande quantité, & quelquefois même d'un volume considérable, à la parois de la matrice où le placenta étoit implanté, afin de bien prendre garde en travaillant à extraire les morceaux du placenta restés, de blesser l'intérieur de la matrice, dont on peut envisager les espèces des crêtes susdites, comme des végétations.

Il est facile d'appercevoir que les six Remarques que l'on vient de rapporter, renferment les circonstances les plus essentielles à observer dans l'extraction du placenta demeuré seul dans la matrice sans cordon.

SECTION III.

Des Méthodes les plus convénables pour procurer l'expulsion, ou pour faire l'extraction du Placenta des Fœtus abortifs, dans les premiers mois de la grossesse.

Il y a en général deux espèces principales de fausses-couches, qui méritent toute notre attention, relativement à la manière dont la nature procède à l'expulsion du placenta; opération dans laquelle elle rencontre souvent de grandes difficultés à surmonter. On peut néanmoins assurer qu'il y a un de ces deux cas dans lequel on peut, sans beaucoup de crainte, laisser à la nature le soin de se débarrasser du délivre; mais dans l'autre il est souvent prudent d'en faire l'extraction, quoique pour y parvenir, on trouve communément alors des obstacles à surmonter.

Les principales raisons qui peuvent déterminer dans le premier cas, à abandonner à la nature le soin de se délivrer du placenta, c'est l'absence de la perte de sang, ou lorsqu'elle est si légère, qu'elle n'est pas inquiétante. D'ailleurs on est souvent comme forcé de prendre ce parti, parce que quelque envie que l'on eût de saisir la masse du placenta, elle n'a pas assez de solidité

dans ce cas , quoique sur le bord du museau de la matrice , pour pouvoir en venir à bout ; l'on ne peut point non plus se servir alors du cordon ombilical pour en tenter l'extraction , en supposant même qu'on pût le trouver aisément , parce qu'il n'est pas assez fort dans les premiers mois de la grossesse , pour pouvoir résister à la traction. Au surplus , le col de la matrice est ordinairement trop peu ouvert & trop ferme , pour permettre l'introduction de la main de l'Accoucheur ; enforte qu'il ne lui reste de ressource que celle d'attendre que la nature chasse elle-même le placenta & ses dépendances.

A la vérité, si l'on s'apperçoit que les excréments qui sortent de la matrice soient d'un caractère putride , ce qui n'est que trop ordinaire en pareilles circonstances , il devient très-utile , & même nécessaire , d'injecter dans la cavité de ce viscere , de l'eau ordinaire tiède , soit pour délayer & entraîner le limon putride dont elle se trouve alors enduite , soit pour en prévenir la résorption , & conséquemment les effets pernicioeux auxquels elle donnoit lieu , soit pour faciliter en même-tems le détachement du corps étranger , sa descente dans le vagin & sa sortie complete.

Mais s'il survient une hémorragie utérine considérable à une femme qui vient de

faire une fausse-couche dans les premiers mois de la grossesse, il ne seroit pas toujours prudent de s'en tenir à ce seul expédient, ni d'attendre avec sécurité, comme dans le cas précédent, que la nature se débarrasse elle seule du placenta, quand bien même on n'envisageroit d'autre but que celui d'affranchir l'accouchée des inconvéniens & du péril qu'entraînent nécessairement après elles les grandes pertes de sang.

Voici quelle est ma pratique, & surquoi je me fonde. On fait que le sang qui s'écoule abondamment en pareil cas, relâche toutes les parties; l'Accoucheur aura donc la facilité de pouvoir introduire une main dans le vagin, & l'un de ses doigts dans la matrice, & à l'aide de son autre main qui sera appliquée mollement en appuyant néanmoins suffisamment du haut en bas sur la région hypogastrique, pour empêcher la matrice de reculer, il parviendra pour l'ordinaire & sans une fort grande difficulté à achever de détacher le placenta, en remuant un ou deux doigts circulairement dans le col de la matrice.

Ce procédé réussit ordinairement, & il m'est souvent même arrivé d'entraîner cette petite masse toute entière avant que de retirer ma main du vagin, parce que j'avois la précaution d'appuyer sur ce placenta

centa avec l'extrémité de mes doigts que je pliois en partie. Au reste, lorsque l'extraction du corps étranger ne réussit pas d'abord aussi complètement qu'on l'auroit désiré, il est au moins très-rare qu'il ne descende pas, ou en totalité, ou pour la plus grande partie, de la cavité du corps de la matrice dans celle de son col; & alors, outre que la perte de sang cesse, on a ordinairement la facilité de pouvoir pincer ce corps étranger & de le saisir avec le pouce & l'indicateur, & dans le cas où les doigts sont insuffisans, on peut employer les injections d'eau tiède faites à grands flots, non-seulement dans le vagin, mais encore dans la cavité propre de la matrice.

ARTICLE XVI.

*DES MOYENS DE REMÉDIER A LA RÉTENTION
D'URINE APRÈS L'ACCOUCHEMENT.*

ON a vu à l'Article X. de ce Chapitre, que la femme en travail peut quelquefois se trouver attaquée d'une rétention d'urine, & notre sentiment sur les diverses circonstances qui se présentent, pour prendre tel ou tel autre parti dans ces occurrences; Nous dirons présentement qu'il est fort rare que cet état cesse après l'accouchement,

& en ce cas on est obligé d'en venir à la sonde, pour faire uriner la femme; mais ordinairement on ne trouve plus alors de résistance pour l'introduction de la sonde, enforte qu'on peut se servir avec avantage de l'Algalie, dont nous avons donné la description. (*Fig. 1.*)

La bonne Chirurgie prescrit pour ce cas, de laisser sans Stilet, cet instrument qui est d'argent, dans la vessie, afin que l'urine sortant à mesure qu'elle y arrive, la vessie ne soit plus distendue par ce fluide, en s'y accumulant, & que par ce moyen l'organe puisse réacquérir peu-à-peu le ressort qu'il avoit perdu; lorsqu'on en est venu là, on ôte la sonde; & la rétention d'urine, qui n'a pour cause que la perte du ressort de la vessie, à force d'avoir été distendue, se trouve guérie.

Mais un accident formidable & inopiné, qui s'est présenté aux Observateurs, leur ayant fait craindre la récurrence, les a porté à conseiller de boucher l'extrémité intérieure de l'Algalie, à dessein de la déboucher de tems en tems, pour ne pas laisser la vessie absolument vuide, de crainte que la sonde ne vienne à blesser par son autre extrémité, le fond de la vessie; en effet, qui auroit put croire, avant de l'avoir vu, que l'Algalie ordinaire auroit pû percer la vessie, sans que la malade s'en

soit presque apperçue , si l'ouverture du cadavre n'avoit deffillé les yeux sur cet espèce de phénomène , que l'on peut , selon moi , expliquer comme il suit.

Dans la rétention d'urine il survient des douleurs très-considérables à la vessie , à cause de son extrême tension ; mais lorsqu'on l'a vuidée ses parois retombent sur & au dedans d'elle-même par affaissement , enforte que dans cet état où son corps & son fond ont perdu tout leur ressort , cet organe est comme paralytique , & par conséquent le sentiment y est presque aboli ; dans cet état , on met l'Algalie ordinaire dans la vessie , on la laisse débouchée , & on est obligé , pour qu'elle reste en place , de l'y assujettir au moyen de petits liens de linge , qui , passant tant en dessus qu'en dessous des cuisses , vont être attachés autour du corps à une espèce de ceinture aussi de linge qu'on a eu soin d'y appliquer ; enforte que la sonde est obligée de rester immobile en place.

Dans les premiers instans où la vessie est vuide d'urine , elle se trouve comme chiffonnée , alors le bout de l'Algalie se loge dans un des plis anfractueux de l'organe , sans le blesser , parce que le ressort de cette partie est plus ou moins long-tems à se rétablir , & n'y arrive que peu-à-peu , ce qui fait qu'il se forme insensiblement

une espèce de gaine à la partie de la sonde qui excède les diamètres du vuide de la vessie, & que ce qui en touche le bout se trouve beaucoup plus mince que le reste de cet organe; alors le bout de l'Algalie passe entre les fibres motrices de la vessie, les deux membranes tant interne qu'externe de ce viscere, s'appliquant immédiatement l'une à l'autre, s'éminent de plus en plus, & se laissent enfin pénétrer par le bout mouffe de l'Algalie: si-tôt que cela est arrivé l'urine se répand dans le bas-ventre ou s'infiltre dans le tissu cellulaire des parties voisines, & de proche en proche gagne au loin, ce qui produit des dépôts gangreneux mortels.

Pour éviter tous ces défordres en pareil cas, & pour profiter du bon effet que l'on doit attendre de l'usage de l'Algalie restant en place, j'ai cru qu'il étoit convénable, 1°. que cette Algalie soit plus courte de la moitié ou à peu près (*Voyez fig. 3.*) de celle dont on ne se sert ordinairement que momentanément.

2°. D'un calibre double ou environ, afin que remplissant plus exactement le vuide du canal de l'uretre, il ne suinta rien entre lui & la sonde.

3°. Que ses anneaux A B fussent posés de champ, au lieu d'être à plat, pour qu'ils ne soient pas si sujets à blesser les grandes levres.

4°. Enfin que le Stilet (*fig. 4.*) à bouton C, sert de bouchon comme en D, étant plus sûr de celui-ci, que de tous ceux qu'on pourroit vouloir lui substituer, à cause de sa partie inférieure E, qui est du calibre A B de la sonde. (*Fig. 3.*)

Je me suis servi plusieurs fois avec avantage de cet instrument, & je me persuade que les personnes qui en auront besoin en reconnoîtront l'utilité, & se trouveront également bien de son usage.

Je crois pouvoir terminer ce Chapitre par l'Article suivant, qui, à quelques égards, pourra peut-être paroître ici comme hors d'œuvre ; mais comme il s'agit de faire profiter le Public d'une petite découverte que j'ai fait depuis quelques années, pour remédier à une maladie qui survient quelquefois dans les parties qui caractérisent essentiellement le sexe féminin ; je pense qu'on m'en fera gré, n'importe dans quel lieu de cet Essai où on la trouve placée.



ARTICLE XVII.

NOUVELLE APPLICATION DE MA DERNIERE
MÉTHODE DE PORTER DES LIGATURES
DANS LES LIEUX PROFONDS.

POUR bien entendre la Méthode que j'ai employé nouvellement pour lier les Polypes utérins, par le moyen de la torsion non du pédicule de la tumeur, mais de celle des deux portions de la ligature qui embrasse & serre exactement ce même pédicule, (Fig. 5.) il ne faut que lire avec attention notre Mémoire sur ce sujet, inséré dans le troisième Recueil de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, & on y verra, qu'au moyen de l'instrument, les plus gros Polypes peuvent être liés très-profondément & avec beaucoup de facilité, quoiqu'ils soient entièrement renfermés dans le vagin, ce qui sembloit ne plus rien laisser à desirer dans cette Méthode. Mais comme la pratique est le champ fertile de l'observation, & celle-ci celui des découvertes inopinées; il m'est arrivé que ce qui paroissoit avec juste raison le plus difficile à faire, est devenu pour moi le plus aisé, & que ce qui me le sem-

bloit beaucoup moins, m'a présenté des difficultés à surmonter, dont je suis venu à bout, & c'est ce qui va faire le sujet de cet Article.

Pour mettre de l'ordre dans les idées, commençons par donner la solution des deux propositions inverses l'une de l'autre que nous venons d'exposer, ce qui ne nous sera pas difficile si on veut se prêter à la position où nous étions lorsque nous travaillions à notre découverte.

En effet, ne se présente-t-il pas d'abord à l'esprit que plus une tumeur, située dans un lieu profond, aura de volume & de solidité, plus il sera difficile de porter au plus loin possible la ligature sur où vers l'attache de cette tumeur? oui sans doute.

Et par raison inverse que moins la tumeur aura de volume & de solidité, moins on trouvera de difficulté à employer les mêmes moyens; & pourquoi? par la raison que qui peut faire le plus, semble être assuré de pouvoir faire le moins, sur-tout parce qu'autant, dans le premier cas, il peut rester peu de vuide pour opérer, autant dans le second, il est possible qu'il s'en trouve beaucoup & alors être moins gêné dans l'opération.

Néanmoins il en est arrivé tout autrement; car quoique je sois parvenu à lier avec facilité les plus gros polypes, bien

qu'ils fussent d'une solidité très-considérable, il m'est arrivé, dis-je, que la même méthode n'a pû servir efficacement à lier des petits polypes dont la consistance étoit molle, non pas que j'aie eû de la peine à porter la ligature dans le lieu désiré, mais parce qu'à chaque tour de torsion que je donnois au fil d'argent pour, en diminuant peu à peu l'anse de la ligature, étrangler le pédicule de la tumeur, celle-ci se prêtoit à faire autant de tour en forme de culbute, que j'en faisois faire à mon instrument, en sorte qu'elle tournoit autour de l'extrémité supérieure de l'instrument, & par conséquent l'anse de la ligature tournoit aussi sur le pédicule de la tumeur, comme feroit une bague autour du doigt qui n'en feroit point ferré quoique très-bien embrassé.

Cet obstacle à l'efficacité de la méthode que j'ai découvert, & qui a grand nombre de fois fait ses preuves dans le cas des gros polypes accompagnés de solidité considérable, cet obstacle, dis-je, m'a engagé à chercher le moyen de le vaincre sans avoir besoin de m'éloigner beaucoup de ma méthode ordinaire; & j'en suis venu à bout au point qu'aujourd'hui il me devient indifférent que les polypes soient gros ou petits, solides ou mous, je n'ai pas plus de difficulté dans une circonstance que dans l'autre pour arriver au but proposé. Voici

comme je procède dans le cas des petits polypes qui ont peu de solidité (*Fig. 6.*).

1°. Je me fers du double tuyau d'argent comme dans la méthode précédente, mais au lieu d'employer du fil d'argent, je fais usage de celui de chanvre.

2°. Je prens deux ou trois brins de fil dit *de Bretagne*, de la longueur de deux pieds & demi ou environ, je les cire convenablement, tant pour les faire rester à côté les uns des autres, en forme de petit ruban, que pour qu'ils acquièrent plus de soutien.

3°. Je fais une anse A, au milieu de la ligature A, B, C, dont le diamètre doit être plus grand que celui de la tumeur à lier, & je borne cet anse par un nœud simple, D.

4°. J'enfile les deux chefs B, C, de la ligature à travers la partie supérieure des deux tuyaux E, F, & les laisse libres & pendants à la partie inférieure de l'instrument, comme en B, C.

5°. Je prends un ruban de soie très-étroit & de la longueur ou environ de la ligature, avec le milieu duquel j'embrasse le nœud D de la ligature.

6°. Au moyen d'un filet à seton j'enfile les deux tuyaux avec ce ruban comme j'ai fait des chefs de la ligature, mais au lieu de les laisser pendants, je les fais passer à

droite & à gauche à travers les deux anneaux G, H, puis je les lie ferme sur les deux tuyaux par deux nœuds simples faits l'un sur l'autre.

7°. Ceci une fois préparé, la femme située convenablement pour pouvoir opérer librement, il faut d'abord saisir la tumeur avec des pinces, à travers l'anse A, de la ligature présentée à la vulve, puis lier ensemble les anneaux des pinces, ensuite les poser immobilement sur le plan où le derriere est appuyé.

8°. Alors on poussera doucement d'une part les tuyaux au dedans du vagin & de l'autre, avec un doigt on fera monter l'anse A, de la ligature, jusqu'au pédicule de la tumeur.

9°. Dans ce temps on poussera avec ménagement l'extrémité supérieure des tuyaux au fond du vagin, & on tirera modérément la pince.

10°. Après avoir reposé la pince sur le plan comme ci-devant, on coupera le ruban dont on abandonnera totalement les chefs G, H.

11°. On saisira en B, C, ceux de la ligature, que l'on tiendra ferme d'une main, en tirant un peu à soi, tandis qu'avec l'autre main on poussera le double tuyau, à proportion que l'on tirera, ce qui en serrant le nœud D de l'anse A, qui a embrassé

le pédicule de la tumeur, diminuera cette anse au point d'étrangler la tumeur.

12°. Ceci étant fait, on lie les deux chefs B, C, de la ligature à l'instrument en G, H, comme le ruban y étoit précédemment lié, & on coupe le lien qui attache les anneaux des pinces afin de lui faire quitter prise & de s'en débarrasser.

13°. Enfin on attache le double tuyau contre une des cuisses de la malade au moyen d'une bandelette qui passe dans les anneaux G, H de ces tuyaux & qui entoure la cuisse ; à cette bandelette on en joint une autre en devant qui, après avoir embrassé celle-ci, va joindre une espèce de ceinture de linge large de trois doigts ou environ qu'on a eu soin de placer autour du corps de la malade avant que de lier le polype.

14°. Le lendemain on vient examiner le tout, on porte un doigt dans le vagin pour voir si la ligature est serrée ou lâche, si elle paroît ne plus serrer ferme le pédicule de la tumeur, il suffit de délier de G, H, les chefs B, C de la ligature, de les tenir ferme d'une main en tirant un peu à soi, tandis que l'autre tiendra de même les tuyaux I, K en place, ce qui serrera très-aisément le nœud, puis on rattâchera de nouveau les chefs de la ligature comme on avoit fait la veille, &c.

Si la tumeur n'est pas tombée le sur-lendemain, on en fait autant; mais il est rare dans ce cas d'être obligé d'y venir plus de trois ou quatre fois, quand tout a été bien exécuté ponctuellement.

La description de cette opération paroîtra peut-être un peu longue, mais j'ai mieux aimé ne rien omettre d'essentiel, que d'être plus court & mal entendu: d'ailleurs il est bon d'observer que les trois quarts au moins de cette description appartient à l'appareil de l'opération, & que celle-ci est très-simple quand elle est bien comprise & exécutée.

Moyennant cette petite variété dans le manuel, la méthode se trouve également utile pour les petits polypes comme pour les gros, & pour les mous comme pour les solides, & c'est ce que je m'étois proposé de démontrer ici en faisant part de ce que m'ont suggéré les difficultés qui se sont présentées dans le cours de ma Pratique.



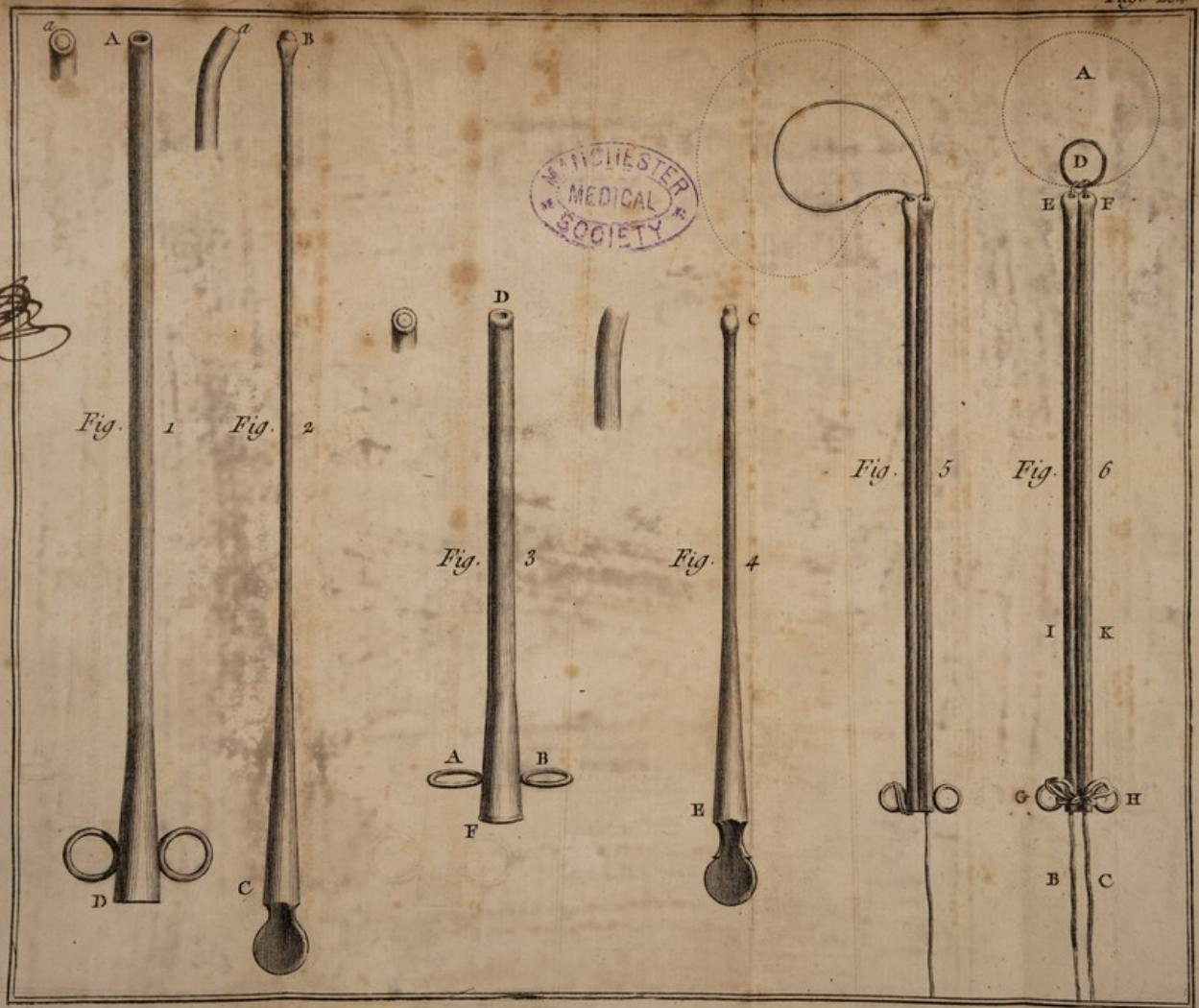


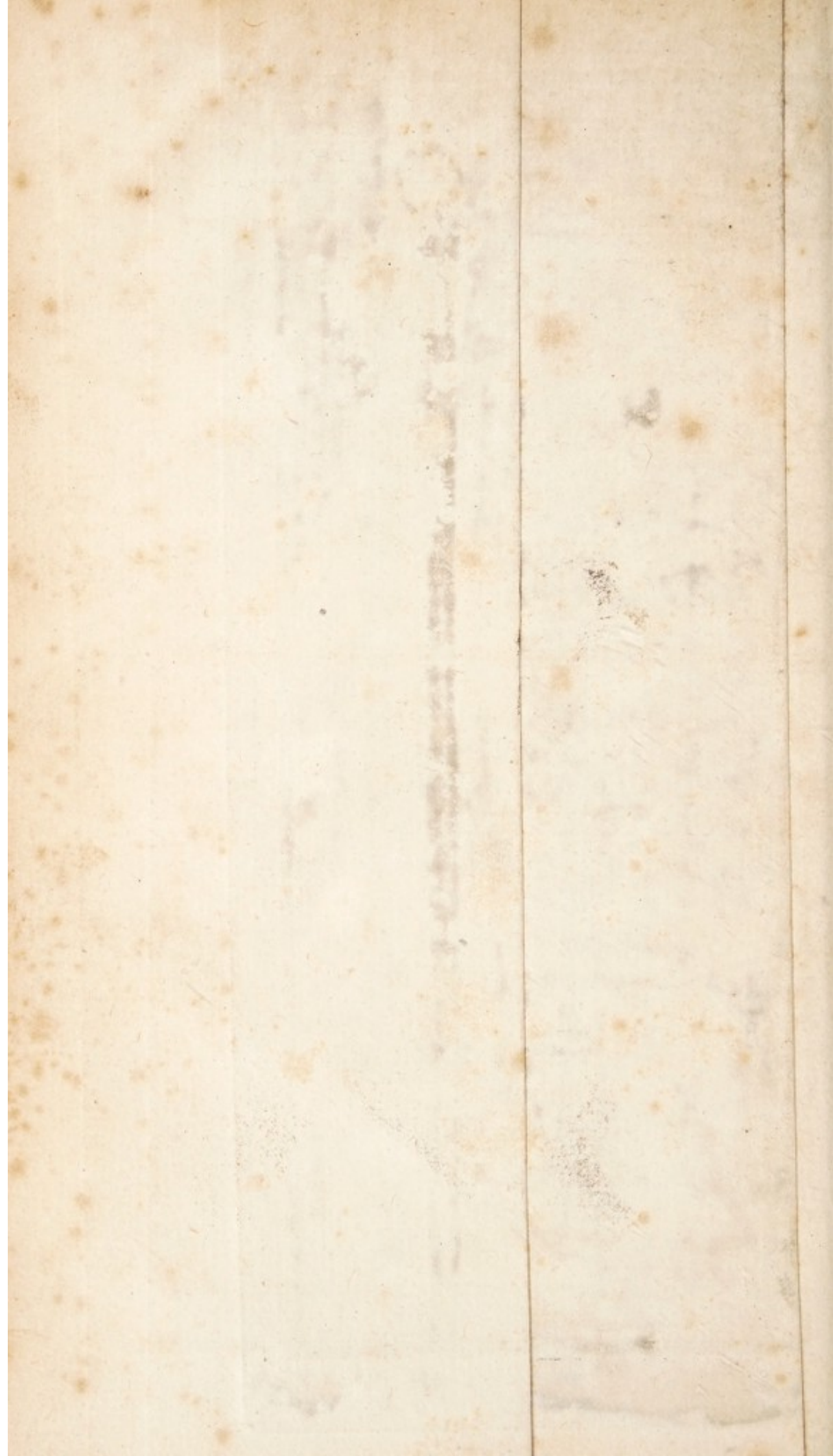
Si la tumeur n'est pas tombée le sur-lendemain, on en fait autant; mais il est rare dans ce cas d'être obligé d'y venir plus de trois ou quatre fois, quand tout a été bien exécuté ponctuellement.

La description de cette opération paroîtra peut-être un peu longue, mais j'ai mieux aimé ne rien omettre d'essentiel, que d'être plus court & mal entendu: d'ailleurs il est bon d'observer que les trois quarts au moins de cette description appartient à l'appareil de l'opération, & que celle-ci est très-simple quand elle est bien comprise & exécutée.

Moyennant cette petite variété dans le manuel, la méthode se trouve également utile pour les petits polypes comme pour les gros, & pour les mous comme pour les solides, & c'est ce que je m'étois proposé de démontrer ici en faisant part de ce que m'ont suggéré les difficultés qui se sont présentées dans le cours de ma Pratique.









ESSAI

SUR L'ABUS

DES REGLES GÉNÉRALES,
ET CONTRE LES PRÉJUGÉS
QUI S'OPPOSENT AUX PROGRES DE L'ART
DES ACCOUCHEMENS.

CHAPITRE TROISIEME.

DE QUELQUES MALADIES QUI NE COM-
PLIQUENT QUE TROP SOUVENT LES
COUCHES, &c.

L'ACCOUCHEMENT étant une fonction naturelle, il semble que ses suites devroient être franches ; ce qui est cependant très-rare : combien ne voyons nous pas de Maladies qui compliquent les suites de couche ! je n'entrerai pas dans ce détail infini ; je parlerai seulement de quelques-unes de ces Maladies qui m'ont paru le plus mériter l'attention des Praticiens, & sur le traitement desquelles je ne m'explique qu'après l'expérience la plus réfléchie.

ARTICLE PREMIER.

*DE LA SAIGNÉE DU PIED AUX FEMMES EN
COUCHE, LORSQUE DANS LA FIÈVRE MIL-
LIAIRE LE CERVEAU S'ENGORGE.*

Nous ne sommes pas du sentiment de ceux qui pensent qu'on doit saigner du pied en suites de couche, les femmes qui ont le cerveau engorgé dans le cas de la fièvre milliaire; mais comme il ne suffit pas pour instruire d'avoir une opinion qui soit bonne à suivre, & qu'il est nécessaire de prouver que le sentiment dans lequel on est, est encore le meilleur pour le cas proposé, afin de convaincre, sans quoi on risqueroit en effet de manquer d'être utile, comme on se l'étoit proposé & par conséquent de perdre dans l'esprit du Public, la bonne opinion qu'il auroit pû avoir conçu de nos lumières: pour parvenir à ce but je vais commencer par faire remarquer ce que j'ai observé pendant le cours du terrible accident dont nous allons parler.

SECTION PREMIERE.

De la maniere dont les Éruptions malignes se déclarent en suites de couche.

J'ai observé cinq marches différentes ; des éruptions malignes en suites de couche, qui toutes sont sujettes à se terminer de la même maniere ; je vais commencer par celle qui est la plus commune , mais qui n'en est pas moins dangereuse.

Après l'accouchement, la femme reste avec le pouls plus ou 'moins élevé, il se déclare de la sueur & du mal à la tête sans altération ; la sueur est d'abord douce & le mal de tête léger ; sous vingt-quatre heures la sueur augmente & le mal de tête aussi ; il survient le lendemain beaucoup d'altération , en sorte que ce progrès se fait peu à peu dans l'espace des deux premiers jours.

Pendant ce temps les écoulemens de la couche paroissent satisfaisants à tous égards, & pour la quantité & pour la qualité, les urines qui avoient commencé par être abondantes, diminuent de quantité, quoiqu'on augmente la boisson, sur-tout à cause de l'altération ; mais cela paroît d'abord peu effrayant, parce que la sueur considérable détourne une partie de la sérosité de l'urine, ce qui augmente sa couleur & sa

consistance, abstraction faite de ce qui peut s'y mêler des écoulemens de la couche.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures, il se déclare de la bouffissure & des picotemens à la peau, d'abord le long de l'épine, ensuite sur le ventre & sur la poitrine, puis au cou, sur-tout le long des parties latérales accompagnant les veines jugulaires; il en survient aussi aux poignets. Tous ces picotemens successifs annoncent & accompagnent la sortie de très-petits boutons presque imperceptibles dans leur commencement; ces boutons grossissent peu à peu, plus ou moins, & se remplissent d'une liqueur limpide; la plupart deviennent gros comme des grains de millet, ce qui a fait donner à cette éruption l'épithète de *Milliaire* & celle de *Cristaline*, à raison de la transparence des boutons; ceux-ci parviennent ordinairement à cet état sous l'espace de trois fois vingt-quatre heures.

Lorsque ces boutons sont parvenus à la moitié ou environ de leur accroissement, la peau commence à se sécher, à se débouffir, & devient plus brûlante, la tâche d'un rouge clair, qui étoit à la base du bouton, prend une couleur foncée & devient quelquefois purpurine.

La sueur, qui étoit d'abord très-aqueuse, prend peu à peu de la consistance, & est
sur

sur la fin très-gluante , puis elle cesse tout à fait lorsque la peau a acquis son dernier degré de chaleur brûlante & de secheresse , il survient alors des agitations de tous les membres ; pendant ce temps les écoulemens de la couche deviennent d'abord abondants mais gluants , ils sont ensuite livides & puants , puis glaireux , décolorés & en petite quantité , enfin ils cessent entièrement , ce qui est quelquefois accompagné de stupeurs partiales , semblant tendre à la paralysie de telle ou telle partie.

Alors la malade qui est du quatre au cinq , ou du cinq au sixieme jour de sa couche , après avoir eû un mal de tête véhément , & des étouffemens fréquents , tombe dans l'affoupissement plus ou moins vite & profondément , que le lait monte bien ou mal au sein , mais il est plus sujet à n'y pas monter du tout , que d'y monter , & lors qu'il y monte réellement , c'est toujours imparfaitement.

La maladie parvenue enfin au point dont nous venons de faire le tableau , approche beaucoup du moment où il va se déclarer des accidens foudroyans ; en effet , la malade sort de son affoupissement comateux , comme les malades qui sont dans le vrai *Coma-vigil* avec des yeux fixes & agards , elle parle d'un ton haut & précipité , sa raison est égarée , les envies de vomir sur-

viennent , même les vomissemens de matieres verdâtres ou poirassées , ou bien plombées , mais sans mauvaife odeur.

Dès ce moment la malade est réellement foudroyée , car elle passe en très-peu de temps au ronflement mortel , qui la conduit ordinairement à l'agonie du cinq au six , ou du six au sept de la couche.

Dès le temps de l'affoupissement comateux , les taches des boutons pâlisent , les boutons s'affaissent , & en peu d'heures la peau redevient aussi blanche que s'il n'avoit paru aucune éruption ; mais peu de temps après la mort la peau redevient marbrée , de couleur violette , & la putréfaction s'empare si promptement du cadavre qu'il est ordinairement à demi pourri , avant le cours des vingt-quatre heures , sur-tout dans l'été.

Cette éruption est souvent annoncée par des symptômes particuliers , dès le dernier mois de la grossesse , comme par des indigestions fréquentes , des selles fondues putrides , des fièvres dont le caractère ne se fixe pas ; la malade a mauvais visage , elle est communément bouffie , ses urines sont puantes , quelquefois briquetées , & d'autres fois plombées & troubles en les rendant ; ce symptôme est pour moi du plus fâcheux augure.

La seconde espece d'éruption ne diffère

de la précédente qu'en ce que, 1°. Les symptômes précurseurs de l'éruption n'ont paru, ni à la fin du terme de la grossesse, ni dans les deux premiers jours après l'accouchement; car les premiers n'arrivent ordinairement que dans le temps où on attend que le lait monte aux seins, qui est assez souvent le troisième ou le quatrième jour de la couche.

2°. La maladie se déclare alors tout de suite par un frisson, avec grande soif, mal à la tête; la peau devient rarement humide, & elle est brûlante au bout de dix, douze ou quinze heures.

3°. Il survient un redoublement comme dans les fièvres putrides, celui-ci est succédé par d'autres, qui tous viennent dans des temps irréguliers.

4°. Les déjections sont tantôt fondues, tantôt grisâtres, quelquefois jaunâtres, d'autres fois en purée, comme s'il s'alloit faire une crise salutaire de ce côté; mais malheureusement ces espérances ne sont pas de longue durée & ne soulagent en rien la malade: les boutons qui sont assez semblables en tout aux précédens font leurs progrès plus ou moins rapidement, mais que trop certainement.

5°. Dans ce cas qui se termine à peu près comme le précédent, la matrice ne rend point ou que très-peu de matières pu-

trides , les écoulemens de la couche & les urines semblent rassurer , mais ces signes tranquilifans font bien trompeurs , car fans qu'ils se dissipent , la malade entre tout à coup , pour ainfi dire , dans les accidens mortels de la premiere espèce d'éruption , par la rentrée des boutons , & alors tout ne finit que trop souvent , comme dans le cas précédent.

La troisieme espèce d'éruption est encore plus trompeuse que les deux précédentes pour qui ne les a pas étudié ; car dans ce cas l'accouchée est dans la tranquillité la plus grande à tous égards , les écoulemens de la couche sont fort abondans , mais féreux & putrides : du trois au quatre de l'accouchement ils se suppriment tout à coup fans aucun mal au ventre , il y a plus ; on a beau faire des recherches on ne sent plus au tact le globe de la matrice , comme on le trouve à ce terme de la couche dans les cas ordinaires ; il arrive de la toux sèche & de petits frissons irréguliers que l'on nomme orripillation , le pouls devient mauvais & change d'état à tout quart d'heure , la peau en fait autant soit pour la couleur , soit pour la chaleur.

La malade se plaint quelquefois d'être brûlante pendant que les assistans trouvent souvent la peau froide & décolorée ; tout au contraire dans un autre moment , elle

est rouge & chaude, tandis que la malade frissonne; le mal de tête est fort, mais momentanément, il y a des agitations de toute la machine, des étouffemens passagers, des disparates passagères, des nausées, des anxiétés; les boutons se déclarent en plus ou moins grande partie, & tendent à s'éteindre de même, on voit çà & là des vésicules cristallines sans tache, sur-tout des deux côtés du col, & des taches par plaques irrégulières, qui sont plutôt purpurines que de toute autre couleur & sans boutons; enfin à force d'alternatives les taches & les boutons disparoissent entièrement, la tête se charge tout à fait, & les symptômes mortels les suivent de près.

Cette sorte d'éruption maligne qui vient de la rentrée subite des écoulemens utérins qui étoient putrides, est souvent plus longue à se terminer que les précédentes; ce qui dépend ou peut dépendre des petites crises imparfaites qui se font alternativement, tantôt par des sueurs mais partiales, tantôt par un flux d'urine très-abondant mais crues, quelquefois par des selles mais fondues; toutes ces petites crises symptomatiques s'annoncent par des anxiétés & finissent par de la foiblesse qui jette la malade dans l'accablement, en sorte que quoique chacun de ces efforts de la nature, pour se débarrasser de la matiere putride qui l'ac-

cable, en évacue une partie, ce qui peut prolonger la maladie ne peut pas toujours venir à bout de sauver le sujet qui en est affecté.

La quatrième espèce se déclare quelquefois tout à coup le trois ou le quatre de la couche par les apparences d'un torticolis qui donne des pesanteurs de tête, sur-tout de la partie qui est la plus près du cou, il y a alternativement de l'étouffement & de l'assoupissement, la malade croit voir à son réveil voltiger devant elle comme des étincelles de feu, ou des flambeaux allumés, ou bien des charbons ardents; les yeux sont fixes & comme sortant de la tête, les idées sont brouillées & les paroles mal articulées, parce que la langue a perdu l'agilité de ses mouvemens naturels.

Tous ces signes précurseurs des convulsions universelles ne tardent pas à produire leur effet, en foudroyant la malade comme dans les cas précédens; le ventre est souple & nullement douloureux, & le lait n'a point monté aux seins, ou s'il y a monté cela a toujours été imparfaitement; s'il se déclare de l'éruption tous les symptômes terribles dont nous venons de parler diminuent à proportion qu'elle devient de plus en plus considérable, & si malheureusement elle diminue ou se dissipe, les accidens ci-dessus détaillés reparoissent &

la femme est dans le danger le plus éminent.

Il arrive quelquefois que la tête se décharge aux dépens de la poitrine, & alors tous les symptômes de la pleuropneumonie se déclarent & vont d'une marche opiniâtre si l'humeur ne se déplace pas : d'autres fois c'est le bas ventre qui devient malade, pour lors la femme est vivement menacée d'inflammation de matrice.

La cinquieme espece ne diffère des précédentes qu'en ce qu'elle est sujette à arriver plus tard, comme du neuf au dixieme jour de la couche, j'en ai même vû survenir quelques-unes du onze au douze ; mais dans tous ces cas, outre que le lait avoit mal monté aux seins, les évacuations ordinaires aux couches n'avoient pas été suffisantes, ni d'une qualité louable ; enfin toute la couche avoit été traversée, tantôt par des insomnies, des inquiétudes, des perturbations ; tantôt par des dégoûts pour les meilleures choses, des déplaisances momentanées sans en pouvoir rendre raison, le tout mêlé par-ci par-là, de quelques-uns des symptômes des quatre éruptions dont nous venons de parler, & se termine de la même maniere à peu de chose près.

Mais de ces cinq tournures d'éruptions rentrées, celle de la tête est celle qui fait perir plus promptement l'accouchée, celle du bas ventre le moins & celle de la poi-

trine tient le milieu des deux. Les raisons que j'ai à donner de ces gradations, sont que la tête est la partie de tout le corps qui peut le moins se prêter aux engorgemens subits, le ventre le plus, & que la poitrine tient le degré intermédiaire, mais rarement par la méthode usitée en sauve-t-on aucune dans les cas que je viens d'exposer.

Nous venons de faire voir ou de démontrer que par ces différentes tournures d'éruptions malignes qui attaquent quelquefois les femmes en couche, il est possible que la matière qui produit ces éruptions, commence par jouer son rôle à la tête ou au bas ventre, ou à la poitrine, avant que l'éruption ait paru ou après qu'elle est rentrée; en sorte qu'on doit toujours reconnoître dans toutes ces tournures la présence d'une humeur putride maligne qui les produit, d'où il résulte que soit que la femme en suite de couche ait une fièvre putride, ou une fièvre maligne avec éruption ou sans éruption, on doit toujours avoir pour but essentiel de combattre une humeur putride & de ne varier les remèdes ou leur administration, que suivant la variété des tournures qu'aura prise la maladie, en sorte qu'il faut suivre dans la cure la tournure que le putride prend, comme l'ombre suit le corps, sans quoi on pourroit commettre des fautes capitales dans le traitement.

SECTION II.

*Du traitement des éruptions malignes considérées
comme fièvre putride au moins.*

Il y a deux fortes de traitemens pour les éruptions malignes, l'un profilactique ou de prévoyance, & l'autre de toute nécessité actuelle.

Pour la cure profilactique, il faut s'y prendre de meilleure heure que faire se pourra, & comme il y a de ces maladies dont les premiers signes se manifestent dès la fin de la grossesse, ainsi que nous l'avons dit pour la première tournure des éruptions en suites de couche, on doit chercher à vider les premières voies, à employer les antiputrides, à rétablir les fonctions naturelles, sur-tout par un régime sain à tous égards, & éviter les violentes passions de l'ame, afin que quand la femme sera accouchée, les suites de couche ne soient point traversées par des humeurs putrides, &c.

J'ai seulement à faire remarquer en passant que l'émétique qui est un médicament excellent pour vider les premières voies, toutes les fois qu'on y soupçonne des humeurs de mauvaise qualité, ne convient point dans les femmes grosses, ainsi on n'est privé de ce secours dans la cure profilacti-

que pendant la grossesse ; mais non pas dans les deux premiers jours des couches, lorsque les symptômes du putride ci-dessus détaillés existent ; car l'usage de l'émétique devient alors très-salutaire, sur-tout si on le donne à fort-petite dose, & en très-grand lavage, à dessein d'entraîner du haut en bas, non-seulement tout ce qui peut se trouver pour lors dans les premières voies, mais aussi tout ce qui, en se dépouillant de la masse du sang, pourroit s'y jeter de nouveau.

D'où il résulte que par la règle générale suivie trop strictement, on feroit aussi mal d'administrer ce remède dans la grossesse, quoique sur la fin, que d'y manquer dès les premières vingt-quatre heures après l'accouchement. Voilà déjà un double abus dévoilé ; mais poursuivons, nous en allons bien mettre d'autres en évidence.

Posons qu'il se soit déclaré une éruption milliaire, & que cette éruption menace la tête ; ne doit on pas saigner du pied pour détourner l'orage ? Je ne balance point à répondre ferme qu'on ne le doit pas, qu'il faut ici sortir absolument de la règle générale, parce que je n'ai pas encore vu une seule malade se sauver par cette voie, & que j'en ai même vu périr plusieurs, presqu'au bout de la lancette ; qu'on me passe l'expression.

Que les Praticiens se rappellent ce qui s'est passé sous leurs yeux en pareil cas ! La saignée n'est quelquefois pas finie , qu'il n'est plus question de taches ni de boutons à la peau.

Mais on oppose ordinairement que cela auroit pû arriver quand bien même on n'auroit pas fait la saignée , puisque je conviens que les accidens marchent avec une célérité terrible , & que puisque la tête étoit déjà menacée , l'éruption étoit donc déjà en train de rentrer.

Je réponds à cet argument , que c'est avouer tacitement que la saignée n'est pas propre à arrêter le transport de cette matière en chemin de la peau à la tête ; or d'employer un moyen qui ne peut remédier & cela dans un temps où les momens sont précieux , c'est très-mal fait , même dans la supposition la moins favorable ; mais je l'ai dit , & je le répète , parce que cela est de la plus grande conséquence , la saignée loin d'être salutaire alors , devient absolument & de toute nécessité contraire.

Que faut-il donc faire à la place , me répondra-t-on ? le voici. Vuider les premières voies avec l'émétique comme nous l'avons déjà dit , & appliquer de très-bonne heure les vesicatoires aux jambes , & par ces moyens qui m'ont quelquefois réussi , on en sauvera plus ou moins suivant la gra-

tivité de la maladie, & la célérité avec laquelle on s'opposera aux progrès du putride.

Je ne dois pas omettre qu'il ne faut pas épargner l'apeau des jambes, & en conséquence qu'eachaque emplâtre puisse couvrir le mollet en entier, & de faire suppurer ces vésicatoires jusqu'à ce qu'on se croie bien en sûreté du côté de la dissipation de tous les accidens pour lesquels on les a appliqué : ce n'est pas sans de bonnes raisons que je m'explique ici si clairement, parce que j'ai vû nombre de fois croire n'avoir plus besoin de l'écoulement produit par le vésicatoires, parce que ce même écoulement souvent semblable a du lait, avoit si fort adouci les accidens effrayans qu'on croyoit, dis-je, qu'on n'avoit plus rien à craindre.

J'ai vû quantité de fois faire de ces fautes malgré mes représentations, & je dirai plus, j'ai vû retomber la même malade jusqu'à trois fois, & qui malgré cela à la longue a guéri radicalement, parce qu'à la fin on s'en est tenu à l'avis salutaire sur lequel j'avois toujours insisté.

Je ne prétends pas dire qu'il ne faille absolument faire que cela, car il faut encore saisir les indications passageres, soit pour diminuer les accidens subséquens, soit pour aider la nature dans ses dispositions aux

crises salutaires , mais bien prendre garde d'une part , à ne pas forcer les crises , & de l'autre , à ne point procurer du repos factice par les calmans stupéfians , qui dans toutes les fièvres putrides font à mon avis des plus dangereux.

Concluons que loin que la saignée du pied puisse être utile dans le cas de l'éruption maligne , quoique la tête soit menacée , elle ne fait qu'accélérer la perte de la malade ; tout au contraire si on saigne du pied la malade qui est dans les accidens foudroyans du cerveau engorgé avant que l'éruption ait parû , la saignée pourra devenir très-utile pour déplacer l'humeur morbifique & la faire porter à la peau comme je l'ai vû plusieurs fois : mais il ne faut pas moins avoir recours à l'usage de l'émétique & aux vésicatoires , tant pour seconder le bon effet de la saignée du pied , que pour évacuer le plus promptement que faire se pourra , les matieres putrides qui , dans tous ces cas farcissent , pour ainsi dire , les premieres voies.

Les indications à saisir dans ce cas sont , premièrement de déplacer la matiere morbifique du cerveau à dessein de la faire déposer sur la peau , ce que l'on peut quelquefois obtenir par la saignée du pied ;

Secondement si l'on a été assez heureux pour réussir de fixer la matiere morbifique

à la surface du corps, tant par le moyen des sudorifiques que des vésicatoires. Les meilleurs sudorifiques sont alors le Tartre stibié & le Kermès minéral, l'un & l'autre portent à la peau & vident en même temps les premières voies; quant aux vésicatoires, ce sont les mouches cantharides qui doivent toujours être préférées en pareille circonstance, parce que le sel de ces insectes est fondant, & que par cette qualité, il s'oppose aux engorgemens lymphatiques, tant en titillant les artères, qu'en divisant la lymphe qui, en ce cas, est le véhicule dans lequel réside la matière maligne.

Nous concluons donc définitivement qu'il ne faut pas saigner dans les éruptions malignes, tant que l'éruption existe, & pas même du pied quoique la tête soit menacée par engorgement, & qu'au contraire il faut saigner promptement du pied avant l'apparition des boutons, lorsque la tête est embarrassée; mais nous avons dit qu'il y avoit des cas où la matière morbifique se portoit quelquefois à la poitrine & d'autres fois au bas ventre; il convient donc de nous expliquer sur ce qu'il y a à faire d'essentiel dans ces deux cas.

La saignée du pied ne convient ni à l'une ni à l'autre de ces circonstances, soit qu'il y ait éruption, soit qu'il n'y en ait pas;

dans le premier cas pour les raisons que nous avons déjà dit ; & dans le second ce sont les saignées du bras & non du pied qu'il faut mettre en usage , & les réitérer autant de fois que l'exigera l'état de la malade , & que ses forces le permettront ; car si on n'obtient pas la résolution de l'engorgement , soit de la poitrine , soit du bas ventre , la terminaison ne manque pas d'être , ou la gangrene , ou la suppuration du poulmon d'une part & de l'autre de la matrice , ce qui fait perir très-promptement dans le premier cas , & plus ou moins lentement dans le second , mais toujours que trop certainement dans tous les deux.

Si dans le cours du traitement qui doit être accompagné du régime le plus austere , & de l'usage des émoliens de préférence à tous autres , il se déclare quelque éruption , il faut cesser sur le champ l'usage de la saignée , & avoir recours aux vesicatoires & au kermès minéral à très-petites doses , rarement alors au tartre stibié , dans la crainte que les secousses , soit de la poitrine , soit du bas-ventre , n'occasionnent du désordre dans ces parties.

SECTION III.

Des fièvres putrides sans éruption.

On vient de voir comment il faut, suivant moi, traiter les éruptions malignes considérées comme dépendantes des fièvres putrides, soit que l'éruption ait précédé les signes décisifs de la fièvre putride, soit que ceux-ci l'aient accompagné, soit qu'ils ne se soient déclarés qu'après, soit enfin que l'éruption ait menacé de rentrer non-seulement une fois, mais même plusieurs : nous dirons présentement que comme les signes de la fièvre putride avec éruption, & celle qui est sans éruption diffèrent souvent peu l'une de l'autre quant au fond, le traitement doit être presque le même ; que ses variétés doivent suivre celles de la maladie ; mais qu'on ne doit point perdre de vue de faire ses efforts pour déplacer la matière morbifique toutes les fois qu'elle menacera des parties essentielles à la vie, & de travailler à aider la nature suivant la voie qu'elle paroît disposée à prendre pour sauver la malade, en sorte que si la crise se porte vers la peau, le kermès minéral & les vésicatoires doivent être employés de préférence à tout autre remède ; si la matière morbifique est dans les premières voies ou qu'elle s'y jette, le tartre stibié donné à
petite

petite dose & continué aussi long-temps que les circonstances l'exigent, est l'évacuant le plus convenable, sur-tout dans le commencement & le progrès de la maladie, & sur la fin des légers minoratifs usités & employés avec sagacité suivant les occurrences.

ARTICLE II.

DE LA PETITE VÉROLE EN SUITES DE COUCHE.

LA petite Vérole qui survient aux femmes en couche, les mettant souvent en danger, mérite certainement bien notre attention : je ne m'arrêterai point à décrire cette maladie, elle est trop connue pour que ce que j'en pourrois dire, puisse rien ajouter à la satisfaction de mes Lecteurs éclairés, & seroit superflu pour ceux qui ne le font pas.

Mais comme il arrive très-souvent que les premiers symptomes de cette maladie ont beaucoup de ressemblance avec ceux des fièvres putrides ou malignes, qui n'attaquent que trop souvent les femmes en couche, & que le traitement qui me paroît le plus lui convenir, diffère très-peu de celui de ces mêmes fièvres putrides ou ma-

P.

lignes, j'insiste sur ce que je viens d'exposer pour les éruptions milliaires.

En effet, l'émétique, le kermes minéral & les vésicatoires employés de très-bonne heure, sont les secours que j'ai toujours vu le mieux réussir en pareilles circonstances, & sur-tout d'entretenir l'écoulement des vésicatoires, jusqu'après la siccité parfaite des boutons de la petite verole, ce qui n'exclut point, comme je l'ai déjà dit ailleurs, les secours accessoirs dont on peut faire un bon usage suivant les occurrences.

Mais je crois devoir insister sur la proscription des saignées, sitôt que l'éruption a paru, & des narcotiques jusqu'à ce que la maladie soit entièrement terminée à tous égards, regardant les stupéfians, comme le poison des malades en qui il reste des matieres morbifiques à évacuer; en sorte que les stupéfians ne peuvent à mon avis être tolérés, que dans la convalescence parfaite, lorsque le sommeil a trop de peine à revenir, & que les malades sont épuisées & comme affaïssées à force de déperdition de substances réparatoires; substances qui se sont trouvées entraînées avec les hétérogenes; & du défaut de réparation occasioné par la diete austere qu'on est obligé de prescrire dans ces cas si épineux.

A R T I C L E I I I.

*P A R A L L E L E D E L A P E T I T E V É R O L E A V E C
L E S É R U P T I O N S M A L I G N E S.*

APRÈS avoir parlé des éruptions malignes que les fièvres putrides produisent souvent en suites de couche, & avoir décrit leur marche meurtrière, soit qu'on les ait bien ou mal traités, il convient de dire ce qui se passe lorsque la nature ou l'art, & quelquefois les deux ensemble ont réussi.

J'ai choisi cet endroit pour parler de cette terminaison avantageuse, afin de faire mieux sentir la différence qu'il y a entre la petite vérole & les éruptions malignes dont nous avons parlé, & nous diviserons la marche de l'une & de l'autre de ces maladies en quatre tems différens.

Dans le premier tems, la marche des accidens de ces deux maladies si différentes dans leur essence, suit celle de l'apparition des taches qui annoncent les boutons de l'une & de l'autre.

Dans le second tems, les boutons commencent à s'élever à peu près de même; mais rarement paroît-il des boutons au visage dans l'éruption milliaire, au lieu que

dans la petite vérole , la face en est souvent couverte la premiere ; d'ailleurs , ce sont aux mains que les boutons milliaires paroissent en dernier , au lieu que les varioliques suivent ceux de la poitrine & du visage.

Dans le troisiéme tems , la fièvre diminue dans la petite vérole , & au contraire elle augmente alors dans l'éruption milliaire ; dans celle-ci les boutons sont crySTALLINS , & dans celle-là il deviennent d'un blanc mat & opaque.

Enfin , dans le quatriéme tems , les pustules varioliques se dessechent , en formant des croutes ; & dans la milliaire les boutons blanchissent seulement , parce que l'épiderme , de transparent qu'il étoit jusques-là , devient opaque , la liqueur qui est dessous , est limpide , mais rousseâtre.

L'éruption milliaire , qui ne fait pas périr les malades , a à peu-près les mêmes périodes que la petite vérole bénigne ; car la durée de l'une & de l'autre est également entre quinze & dix-huit jours tout compté , & les accidens s'adoucissent dans toutes les deux , à proportion que toute la matiere éruptoire se dépose sur la peau.

Enfin après la crise complete , on fait que la petite vérole laisse long-tems des taches violettes sur la peau , que celle-ci se trouve plus ou moins creusée , & qu'elle a quelquefois des cicatrices qui rendent

les traits du visage difformes ; ceci n'arrive pas dans les éruptions en suites de couche, loin de-là, il est assez ordinaire que la peau n'en devienne que plus fine & plus blanche.

L'éruption milliaire est donc aussi sujette à embellir, que la petite vérole à enlaidir ; au lieu de croutes, ce sont des portions écailleuses assez semblables à du gros son ; mais avant que d'en venir là, les boutons se joignent souvent les uns aux autres sur-tout au bout des doigts : si on les ouvre en les coupant avec des ciseaux, comme cela peut être fait sans inconvénient, il en sort une eau rousse, mais claire.

On ne change ordinairement point de linge dans la petite vérole, que du neuf au dix de la maladie ; mais dans les éruptions milliaires, on ne peut fixer le terme, que suivant les circonstances ; car il y a de ces éruptions qui passent ce terme, jusques même à le doubler ; il faut d'ailleurs avoir égard au tems que l'éruption s'est déclarée, pendant le cours de la couche ; enforte que plus elle se déclarera tard, & durera plus long-tems ; plus il faudra tarder à changer de linge, j'en ai vu aller jusqu'à trois semaines après l'accouchement.

Il est de la plus grande importance de ne pas se relâcher sur cet article, parce que l'expérience m'a appris que plusieurs

femmes ont été les victimes de cette inexactitude , & c'est sans doute du défaut de son observation , qu'il y a des pays où , sitôt que l'on voit une femme attaquée d'éruption milliaire en suites de couche , on la regarde comme perdue ; dans ces pays on est dans l'usage de changer de linge les accouchées de très-bonne heure , & fort souvent. Voilà comme le préjugé , qui établit des routines bannales , & qui les accrédite , est dangereux à tous égards , sur-tout pour la plus grande partie des matieres que je traite dans cet Essai.

Je crois devoir faire remarquer ici , en passant , qu'il ne faut pas confondre les éruptions milliaires , avec celles qui ne dépendent que des sueurs abondantes spontanées , c'est-à-dire , faites au gré de la nature , & long-tems continuées , comme cela arrive à quelques femmes ; il est aisé de les distinguer ; car celles-ci ne sont accompagnées d'aucuns des accidens dont nous avons fait l'énumération pour les autres.

En effet , le pouls reste bon , un peu élevé seulement , comme dans toutes les sueurs spontanées sans fièvre , point de mal à la tête , d'altération , d'étouffemens , de douleurs dans le bas-ventre , ni dans les bras , ni dans les jambes ; le sommeil est bon & tranquille , le reveil satisfaisant , l'appétit naturel , de même que les diges-

tions & les déjections de toute espèce.

Cependant cette éruption s'anonce comme les autres quant aux picotemens de la peau, & aux taches semblables à des piquûres de puces, au centre desquelles on voit une petite pointe qui semble tendre à s'élever comme s'il alloit se déclarer de vrais boutons; mais ils ne se remplissent point, ils se séchent & tombent comme en farine; toute leur durée n'est guères que de quatre, cinq ou six jours au plus, à compter de celui de leur apparution, & autant de tems pour tomber en totalité.

Ces éruptions, quoique bénignes, doivent être néanmoins soignées prudemment; car j'ai vu des accidens survenir, parce qu'on les avoit traité trop légèrement; les accidens, à la vérité, n'en sont pas mortels, quoique quelquefois assez alarmans; mais c'est toujours trop que de voir les suites de couche traversées par négligence, ou par le manque de lumières suffisantes pour éviter ces inconvéniens.

J'ai vu des femmes si couvertes de cette espèce d'éruption qu'elles en avoient tout le corps aussi rugueux que la peau nommée *chagrin*. Il vient volontiers de cette éruption au visage, mais plutôt au tour qu'au milieu, vers les bords des cheveux; le cou, la poitrine, le ventre & les poignets sont ordinairement les endroits qui

en sont les plus chargés , en quoi cette éruption bénigne ressemble encore pour ce point à celles qui sont malignes.

Il y a encore d'autres espèces d'éruptions bénignes qui arrivent en suites de couche , & que par usage on nomme *laiteuses* ; je n'en parle point ici , parce que j'en ai traité , à la vérité laconiquement , dans un Volume que j'ai donné au Public , intitulé : *l'Art des Accouchemens , &c. Sect. V. des éruptions laiteuses*. Voyez page 169 , troisième édition. On y trouvera aussi l'Abrégé de mon sentiment sur les suites naturelles des couches , la meilleure méthode de conduire les femmes nouvellement accouchées , les différentes espèces de lochies , les pertes de sang , l'inflammation de matrice , l'apoplexie laiteuse , l'inflammation de poitrine , les diarrhées , les engorgemens laiteux dans le bassin & aux extrémités inférieures , les apostèmes des mammelles , la supuration de la matrice par le vagin , les escarres gangreneuses de la vessie & du rectum , les hémorroïdes , &c.



ARTICLE IV.

DE DIVERSES ÉRUPTIONS MIXTES.

INDÉPENDAMMENT de toutes les différentes espèces d'éruptions dont nous venons de faire mention dans cet Essai, & dans l'Œuvre que nous venons de citer ; il y en a encore qui tiennent des bénignes & des malignes ; à raison de quoi on peut les nommer mixtes. On reconnoîtra ce genre d'éruption à l'aspect des boutons de chaque espèce dont nous avons parlé.

Il y a deux classes principales de ces sortes d'éruptions , l'une qui dépend de la quantité de la matiere maligne déposée , ou prête à se déposer sur la peau ; & l'autre, du degré plus ou moins grand de la malignité de cette même matiere ; enforte que dans une éruption mixte , il peut y avoir peu ou beaucoup de boutons malins , & dans une autre plus ou moins de malignité dans la matiere qui forme les boutons ; d'où il résulte que ce n'est pas toujours le nombre des boutons malins qui doit régler le danger , puisqu'un petit nombre de boutons très-malins , peuvent égaler & même surpasser en malignité un grand nombre de semblables boutons , mais dont la matiere morbifique seroit bien moins maligne.

Il y a plus; car il y a telle mala de en qui un très-petit nombre de boutons malins font de bien plus mauvaise augure que dans une autre où il en paroît une fort grande quantité, quoique dans l'une & l'autre, le degré de malignité puisse être le même à tous égards.

Ce qui doit nous régler sur le pronostic, en pareille circonstance, est sans contredit la grandeur & l'opiniâtreté des accidens pendant l'éruption; de maniere que l'éruption mixte, qui a peu de boutons malins, & qui est accompagnée de grands accidens, est alors bien plus dangereuse que celle où il y a beaucoup de boutons malins, & dont les accidens s'adoucissent à proportion qu'il en paroît une plus grande quantité; parce que dans ce dernier cas, la peau se charge de toute la matiere dangereuse, & que dans l'autre cette matiere reste dans la masse du sang, & que d'un moment à l'autre elle peut se porter sur quelques parties essentielles à la vie, & faire périr la mala de presque inopinément.



ARTICLE V.

*DES CLOUX AUXQUELS SONT SUJETTES LES
FEMMES QUI ONT EUT DES ÉRUPTIONS
EN SUITES DE COUCHE.*

LA plupart des femmes qui ont eut des éruptions, soit malignes, soit bénignes ou laiteuses, sont sujettes à avoir des Cloux en suites de couche & même après en être relevées ; j'ai fait quelques remarques sur ce sujet dont je vais faire part.

1°. Les femmes qui négligent de se purger en suites de couche, ou qui ne se purgent pas suffisamment, eu égard à ce qui peut s'être passé dans le courant de la couche, y sont plus sujettes que celles qui ont fait usage de ces précautions.

2°. La nature des cloux suit ordinairement celle des éruptions dont ont été attaquées les femmes dans les suites de leur couche ; enforte que si l'éruption a été bénigne à tous égards, les cloux seront aussi simples au même degré : mais si l'éruption a été maligne, au lieu de cloux, il pourra survenir des anthrax, ou bien même des charbons.

3°. Si l'éruption a été vraiment laiteuse & simple, & qu'il survienne quelques cloux, ces cloux forment ordinairement de petits

abcès dont les uns semblent contenir du lait pur un peu épais, d'autres des matieres comme fromageuses, & qui ont souvent l'odeur du fromage affiné; ceux-ci sont des petits dépôts consécutifs, & ceux-là des primitifs.

4°. Peu de femmes de celles qui ont eut des éruptions & qui ont pris des somniferes stupéfiants, échappent aux cloux simples ou aux abcès malins, si les éruptions l'étoient; & de celles-ci quelques-unes périssent comme subitement, & c'est lorsque le dépôt s'est fait dans l'intérieur des capacités, attaquant quelques parties essentielles à la vie.

Les accidens qui annoncent alors ce malheur, sont les mêmes que ceux qui se déclarent à la suite des petites véroles incomplettes, c'est-à-dire, de celles où toute la matiere varioleuse ne s'est pas déposée sur la peau, ou bien dont une partie est rentrée peu - à - peu sur le déclin de la maladie.

Il résulte de ce petit nombre de remarques, 1°. Que toute femme qui a eut une éruption, fût-elle des plus bénignes, doit être purgée en suites de couche, & que le plutôt possible est toujours le meilleur.

2°. Qu'à plus forte raison, si l'éruption étoit maligne, on feroit très-mal de s'opposer au secours de la purgation sur le dé-

clin de l'éruption, & autant de fois que l'état l'exigera & le permettra.

3°. Que dans le cas de malignité reconnue, cette méthode est encore indispensable, quoiqu'on ait beaucoup évacué par le moyen du tartre stibié, &c. & que l'éruption paroisse avoir été complète.

4°. Que l'usage des narcotiques dans les suites de couche est mauvais à tous égards, au moins jusqu'à ce que la malade ait été suffisamment purgée; sur-tout lorsqu'il y a eut des éruptions, n'importe de quelle espèce, & par conséquent si elles étoient de mauvaise qualité.

ARTICLE VI.

DES PURGATIFS EN SUITES DE COUCHE.

ON craignoit autrefois beaucoup plus qu'aujourd'hui de purger les femmes en suites de couche; néanmoins comme nous trouvons encore des personnes timides sur cet objet, se fondant sur cet axiome de Médecine, qu'une évacuation est souvent sujette à en supprimer une autre; nous croyons devoir dire ici notre sentiment, pour appuyer l'appréciation qu'en ont fait de nos jours les bons Praticiens.

Ce n'est pas que nous prétendions que

ce qu'exprime l'axiome soit mal fondé ; loin de-là ; car nous accordons au contraire, en sa faveur, la conséquence qu'on est en droit d'en tirer, qui est, que les évacuations de couche, c'est-à-dire les utérines étant absolument nécessaires, il faut bien prendre garde de rien faire qui puisse les détourner, ou les supprimer.

Mais il est utile d'observer que cet axiome & les conséquences qu'on en doit naturellement tirer, ne pouvant établir qu'une règle générale, ne peuvent exclure de cette même règle les cas particuliers qui y doivent déroger, cas qui ne sont qu'en trop grand nombre.

D'où il résulte que nous dirons avec les bons appréciateurs, que dans les cas naturels à tous égards, il seroit imprudent de purger en suites de couche, lorsqu'il ne se présente aucune indication particulière pour sortir de la règle générale.

Mais il n'y a malheureusement que trop de personnes bornées à la routine, qui en suivant strictement les maximes générales, font des fautes capitales de la meilleure foi du monde, & cela par une ignorance de tout ce qui caractérise le vrai savant dans son état.

C'est donc pour celles-là qu'il ne faut point se lasser de se donner la peine d'écrire, afin de les éclairer de plus en plus pour le bien

de l'humanité ; elles viennent de voir en partie que les purgatifs sont indiqués en suites de couche , toutes les fois qu'il y a des humeurs de mauvaise qualité dans les premières voyes , & qu'alors cette indication devient plus forte que la contre-indication de purger en suites de couche.

Il n'est d'ailleurs que trop ordinaire de voir alors les évacuations utérines se supprimer , & par conséquent que le purgatif le plus approprié à l'état qui survient , est indispensablement indiqué.

Outre ces cas, il y en a encore d'autres inopinés , comme ceux où par quelque chagrin passager , ou quelque faiblesse subite , il arrive de l'étouffement par la suspension des écoulemens utérins ; on a très-souvent vu qu'un lavement purgatif avoit fait cesser l'étouffement en procurant le dégorge-ment de la matrice.

Il ne faut donc pas confondre alors l'inflammation de la matrice avec l'état passager dont nous parlons ici , car on feroit une grande faute ; on peut consulter sur ce sujet ce que nous avons dit ci-dessus , & page 163 & suivantes de notre Ouvrage ci-devant cité.

Il n'y a donc pas de tems dans tout celui des suites de couche , où l'on ne puisse purger utilement les femmes , en saisissant convenablement les indications curatives.

Mais il se présente naturellement ici une question qui dérive de la précédente, qui est de savoir si les femmes doivent absolument se purger à la fin du tems de leur couche.

En ne consultant que l'usage dicté par la routine, la réponse seroit qu'on ne doit pas y manquer; il n'en est pas de même lorsque l'on consulte la raison éclairée par de bons principes, & ceux-ci confirmés par une pratique consommée; car il faut commencer alors par savoir ce qu'on entend par la fin du tems de la couche, si c'est celle de la cessation de tout écoulement utérin, ou si ce n'est qu'après que les règles seront revenues & passées.

Il faut dans le premier cas, purger, si les indications des purgatifs se présentent, comme le dégoût pour les bons alimens, l'amertume de la bouche, la pâleur jaunâtre ou olivâtre de la peau, l'estomach fatigué de peu de chose, comme s'il étoit toujours plein, &c. mais être sûr au préalable que la femme n'ait pas courut les risques d'être redevenue grosse; car faute de cet éclaircissement on pourroit faire du mal au lieu du bien qu'on se proposeroit de procurer à la malade.

On doit encore prendre cette précédente précaution dans le second cas, si quelques-unes des choses susdites existent :

mais

mais si tout au contraire la femme se porte bien à tous égards , les purgatifs ne sont point indiqués , & par conséquent il ne peut être utile d'en faire usage.

ARTICLE VII.

DE L'USAGE DES NARCOTIQUES DANS LES TRANCHÉES UTÉRINES.

POUR dire clairement mon sentiment sur l'usage des narcotiques , médicamens que quelques-uns donnent à dessein de calmer les douleurs nommées *tranchées utérines* ou de la matrice , qui surviennent à beaucoup de femmes peu de temps après être accouchées , il convient d'exposer d'une part ce que c'est que ces tranchées , ce qui les produit , & comment elles cessent spontanément ? D'autre part , ce que c'est que les médicamens narcotiques ou stupéfiants , pourquoi on les donne , & quels sont les effets qu'ils produisent ?

On est dans l'usage de nommer tranchées de la matrice , des douleurs qui ressemblent beaucoup à celles de la colique des intestins , ayant , comme elle , des accès momentanés plus ou moins forts , avec des intervalles plus ou moins longs , ou bien qui ont grand rapport aux douleurs de l'en-

fantement. En effet, la plupart des femmes, qui en sont affectées, se servent de cette comparaison, de préférence à celle de la colique, quoique ce soit de celle-ci qu'on ait tiré le nom de tranchées.

Il y a trois causes principales, & qui sont presque les seules qui produisent les tranchées utérines, savoir, quelques corps étrangers restés dans la matrice après l'accouchement, la difficile sortie des liqueurs qui engorgent les propres parois de cet organe, & la gêne de la circulation du sang dans les gros vaisseaux de ce même organe, état connu sous le nom d'inflammation de la matrice.

Les tranchées utérines ne finissent entièrement dans le premier cas que, lorsque le corps ou les corps étrangers, ou devenus tels, sont complètement sortis de la cavité de la matrice; dans le second, quand les parois propres de l'organe se sont totalement dégorgées, soit par l'extérieur, soit par l'intérieur, soit enfin par l'un & l'autre en même temps; dans le troisième cas, lorsque la circulation du sang s'est parfaitement rétablie dans tous les vaisseaux de la matrice.

Les narcotiques ou les stupéfiants sont des médicamens propres à faire cesser les douleurs en provoquant très-souvent le sommeil à peu près comme dans l'ivresse

Occasionnée par les liqueurs vineuses, spiritueuses &c, & laissant comme elles la tête engourdie de même que tout le corps ; mais ces deux états ont néanmoins de différence essentielle, que l'ivresse réelle où des liqueurs fortes ne suspendent point les sécrétions, au lieu que l'ivresse factice ou des narcotiques les suspend non-seulement, mais n'arrête que trop souvent les sécrétions de toute espece, & les évacuations pour tout le temps au moins que le médicament agit ; d'ailleurs il arrive très-rarement qu'il ne s'oppose pas entièrement aux crises spontanées salutaires.

Il résulte de cet exposé sommaire que l'on voit d'une part, que les douleurs que les femmes souffrent à la matrice viennent des efforts que cet organe fait à force de contractions réitérées, pour se débarrasser des corps étrangers qui lui nuisent, ou pour rétablir l'équilibre de ses fluides avec ses solides, & que de s'opposer à la douleur que ces mêmes contractions produisent ; c'est s'opposer volontairement au vœu de la nature, car en ne courant qu'à l'effet, c'est aggraver la cause du mal.

Ce ne fera pas en faisant cesser les contractions utérines qu'on fera sortir les corps étrangers qui sont restés dans la cavité de la matrice, ni les liqueurs qui engorgent les propres parois de cet organe, ni en

suspendant toutes les sécrétions, qu'on rétablira la liberté de la circulation du sang dans les vaisseaux d'une matrice affectée d'inflammation, n'importe à quel degré, si petit qu'il puisse être, & à plus forte raison s'il est considérable.

Or, qui réfléchira suffisamment, ne balancera pas à prononcer que l'usage des narcotiques, pour faire cesser ou même appaiser seulement la douleur des tranchées utérines en suites de couche, est à tous égards des plus mauvais.

Mais, me dira-t-on, que donner en pareil cas, à la place des narcotiques ? rien ; puisque de prendre quelque chose pour dissiper les douleurs, c'est je le répète s'opposer à ce que la nature fait pour se débarrasser de ce qui lui nuit.

Je fais bien qu'on ne s'en rapportera pas tout à fait à mon assertion, & que l'on continuera au moins à prendre toutes sortes de breuvages, quelques-uns même assez dégoûtans pour que l'idée seule donne l'envie de vomir.

Mais comme, malgré tout ce que l'esprit de prévention peut suggérer à la persuasion, jamais aucune de ces choses n'exempteront des douleurs qu'occasionnent de toute nécessité les tranchées utérines, lorsqu'elles deviennent indispensablement nécessaires à la nature pour s'affranchir des

perils dont elle est menacée par les engorgemens utérins ordinairement restés de la dernière couche ; Je ne conseillerai point l'usage d'aucuns de ces prétendus préservatifs des tranchées utérines , loin de là , car pour le bien de l'humanité , je m'opposerai de tout mon pouvoir à tous ces breuvages , d'ailleurs peu gracieux , aucuns utiles & plusieurs dangereux , comme d'une part , toutes les choses indigestes (& il y en a beaucoup) & de l'autre les plus cordiales dont il n'y en a pas moins , celles-ci ne procurant que trop souvent des hémorragies menaçantes en précipitant l'œuvre de la nature par la raréfaction des liqueurs sans ôter les douleurs contre lesquelles ces mêmes breuvages avoient été donnés , & ce qui met le comble à ce mauvais usage c'est de ne pas manquer d'augmenter l'intensité des douleurs qu'on s'étoit proposé de dissiper.

Nous sommes donc bien autorisé à conseiller la proscription de tous ces moyens insidieux (qu'on me passe le terme) ; mais comme nous venons d'articuler que les tranchées utérines viennent ordinairement des engorgemens qui sont restés à la matrice du temps de la couche précédente , on feroit en droit d'en conclure que les femmes n'en doivent pas avoir à leur premier accouchement , & on concluroit juste à

quelques égards ; aussi voit-on rarement que les femmes en soient alors tourmentées , & ceci est d'une notoriété si connue , qu'il y a eû des personnes assez mal avisées pour leur repos personnel, de se le persuader.

Cette vérité nous conduit naturellement à en dévoiler une autre, que le mot *ordinairement* , dont nous nous sommes servi pour exprimer l'exception sous-entendue nous développe. En effet, s'il est bien constant qu'une femme puisse avoir des tranchées utérines en suites de couche, par la raison que de l'accouchement précédent il lui étoit resté de l'engorgement à la matrice, il faut donc que les femmes qui ont de ces tranchées dans leur première couche eussent des engorgemens utérins avant leur première grossesse ? oui, on peut l'affirmer, & en même temps avancer que ces mêmes femmes étant filles avoient déjà des tranchées utérines aux approches de leur retour périodique des regles, excepté qu'elles ne se soient mariées avant que d'être réglées.

En sorte qu'il n'y a alors rien d'étonnant de leur voir arriver ensuite de leur premier accouchement, & par la raison que nous venons de donner, ce qui survient fréquemment aux autres femmes dans leur couche subséquente, c'est-à-dire par cause d'engorgement dans l'épaisseur des propres parois de la matrice. Tous ces éclaircisse-

mens nous en procurent d'autres, comme de nous apprendre,

1°. Que toute femme à qui il est resté quelque engorgement à la matrice dans son premier accouchement doit s'attendre à avoir des tranchées utérines dans la couche suivante, & même dans toutes les suivantes; en supposant néanmoins que ces engorgemens continuent à subsister, & encore pire s'il s'en ajoute d'autres à ceux-ci. Aussi voyons-nous des femmes qui ont de ces tranchées à toutes les couches, & que dans quelques-unes d'elles, loin d'aller en diminuant, elles vont en augmentant.

2°. Que si tout au contraire il ne s'est point fait d'engorgement dans la suite de la première couche, il n'y aura pas de tranchées utérines dans la seconde, de même que s'il ne s'en fait point dans celle-ci, il n'y aura point de tranchées dans la couche suivante, &c. C'est par ces raisons que l'on voit des femmes qui n'ont jamais de tranchées utérines dans les suites d'aucunes de leur couches; si celles-ci ont pris quelques breuvages prétendus préservatifs des tranchées utérines, le breuvage s'accrédite.

3°. Que si une femme a des tranchées dans quelques-unes de ses couches & point dans d'autres, c'est que dans celle où elle en a, il lui est resté précédemment de l'en-

gorgement, & que si la matrice se dégorge alors parfaitement, il n'y en aura pas dans la couche suivante, au moins par cette cause & *vice versa*; s'il survient le contraire, dans ce cas le breuvage manque son coup, mais la prévention le met à l'abri de perdre son crédit, on l'excuse en trouvant quelque chose qui l'a empêché de produire son effet, comme d'avoir été mal fait, n'importe à quel égard, ou d'avoir été pris trop tôt ou trop tard, &c.

4°. Que les filles dont la matrice est engorgée, se dégorge quelquefois pendant la grossesse, soit que la circulation du sang devenue plus considérable dans cette partie en soit la cause, soit que la grande abondance des liqueurs facilite le dégorgement en délayant les liqueurs arrêtées & épaissies, soit que ces deux causes y concourent ensemble, & alors les femmes n'ont pas de tranchées utérines en suites de couche à leur premier accouchement, quoiqu'elles aient eû de ces mêmes tranchées aux approches de leurs règles dans le temps qu'elles étoient filles, ou si elles en ont & que la grossesse puisse leur être utile, plus elles font d'enfans & moins elles ont ordinairement de tranchées utérines; j'en connois plusieurs qui sont dans ce cas.

5°. Si le dégorgement ne se fait pas à la première couche, il y aura donc des tran-

chées après le premier accouchement, mais s'il se fait au moyen de ces tranchées dans les premières suites de couche, il n'y en aura point dans l'accouchement suivant, excepté qu'il ne s'en soit fait d'autres depuis la première grossesse à la seconde, ou pendant le cours de celle-ci.

Voilà comme une vérité fondamentale servant de principe stable, sert à développer d'autres vérités qui en dérivent de toute nécessité, & qui nous resteroient cachées, si la première n'avoit été dévoilée.

Mais pour ne laisser à désirer que le moins qu'il nous sera possible sur cette matière intéressante, nous ne dissimulerons point qu'on peut nous faire une question qui peut se présenter à l'esprit, & qui de même pourroit paroître insoluble; je veux dire de savoir pourquoi, s'il reste des engorgemens à la matrice en suites de première couche, la femme ne s'en apperçoit-elle pas pendant tout le temps qui peut s'écouler depuis cette couche jusqu'à celle qui pourra suivre.

Pour parvenir à donner cet éclaircissement à quiconque pourroit le désirer de nous; nous rappellerons ici qu'il est décidé avec connoissance de cause, que la majeure partie des vaisseaux de la matrice d'une fille qui se porte bien à tous égards, & qui n'est pas dans le temps de l'écoulement de ses règles, ou bien près de les avoir, fait

dans l'ordre naturel l'office des lymphatiques, & que lorsque quelques-uns de ces vaisseaux s'engorgent sans que les sanguins voisins y participent, ils le font sans procurer de sensations douloureuses, & que la douleur n'arrive que quand le fluide que contiennent les vaisseaux sanguins dont nous venons de parler, tend à forcer l'obstacle que les lymphatiques engorgés font à leur passage.

D'où il résulte, que, de même que les filles qui ne sont point actuellement dans leurs règles ou bien près de les avoir, ne souffrent pas des tranchées utérines quoiqu'elles aient bien réellement des engorgemens utérins mais purement lymphatiques; de même, dis-je, la femme grosse peut ne point avoir de douleurs à la matrice, de l'espèce dont il est ici question, pendant tout le temps qui pourra s'écouler de la fin d'une couche à l'accouchement suivant; mais elle fera sujette à plus ou moins de douleurs dans le bas-ventre, lors de l'approche de ses règles, hors de la grossesse, & aux temps qui y répondent semblablement quand elle sera enceinte, quoiqu'elle n'ait pas pour lors ordinairement des règles: D'ailleurs la plupart des femmes qui sont dans de pareilles circonstances, sont encore sujettes à des points douloureux & permanents dans le ventre, qui indubitablement viennent alors de la même cause.

Il est donc prouvé qu'il peut rester des engorgemens lymphatiques à la matrice des femmes après leurs suites de couche, sans que pour cela ces mêmes engorgemens soient continuellement douloureux, au moins dans le sens qu'on pourroit l'entendre strictement parlant, & c'étoit ce que nous nous étions proposé de mettre en évidence. Mais nous avons fait voir de plus en même temps qu'il doit être rare que les femmes qui ont des engorgemens utérins, ne ressentent des douleurs utérines lorsque les vaisseaux sanguins, qui avoisinent de très-près l'engorgement, se gonflent; ainsi cette remarque devient une suite nécessaire de la solution de la question problématique que nous avons annoncé.

A R T I C L E V I I I.

DE LA FIÈVRE DE LAIT.

ON fera peut-être surpris que je mette ici en question la dénomination de *fièvre de lait*, question qui semble être décidée depuis les siècles les plus reculés, & que je la place en cet endroit comme hors d'œuvre; en cas qu'on se forme ces idées sur cet objet, on ne tardera pas à connoître les raisons que j'ai eû pour prendre ce parti;

je vais commencer par la question dont je forme un problème.

Par le mot générique de *fièvre*, on a entendu de tout temps un état contre nature, & par conséquent nuisible au sujet qui en est affecté : ce qu'on a nommé *fièvre de lait* en suites de couche, est un état naturel à ces mêmes suites de couche.

La dénomination de *fièvre* ne convient donc pas alors ou on l'applique, puisque si la femme qui est en couche se porte bien à tous égards quand le lait gonfle paisiblement son sein, elle n'a ni mal à la tête, ni altération, qui sont, comme on le fait, deux symptômes inséparables de tout accès de *fièvre*, sur-tout précédé de frisson.

Mais elle a cependant, me dira-t-on, de la sueur & de l'élévation dans le pouls comme si elle avoit de la *fièvre*? à cela je répondrai que toutes les fois que l'on sue, on a le pouls élevé sans avoir de la *fièvre*, ce qui arrive très-souvent & dans la meilleure santé; excepté dans la sueur froide dont il ne s'agit pas ici.

Or, si on est indispensablement obligé de m'accorder d'une part, que l'on peut très-souvent suer sans avoir la *fièvre*, on sera contraint de l'autre d'en faire autant pour l'état naturel de la femme en qui le lait gonfle le sein, d'où il suivra de toute nécessité que dans aucun de ces deux états

n'y ayant rien de maladif, on ne doit donc pas exprimer ces mêmes états par le nom de fièvre.

Qu'on ne m'oppose pas qu'en y ajoutant celui de *lait* on exprime l'état dont il est ici question en le différenciant de tout autre ; car j'aurois à répliquer que cette dénomination de *fièvre de lait* est alors aussi mal placée, que si on vouloit qu'il fut bien de dire la *fièvre de sueur*.

Quelqu'un dira peut-être que tout ceci n'est qu'un jeu de mots, mais pour détromper qui prendroit ici le change, je vais défiller les yeux de ce quelqu'un en cas qu'il existe, & alors on verra pourquoi j'ai mis ici en problème la prétendue fièvre de lait.

Qu'on se rappelle ce que nous avons dit dans les différentes tournures que prennent ordinairement les fièvres milliaires en suites de couche, & on verra que ces fièvres putrides & quelquefois malignes, se déclarent souvent dans le temps que le sein devoit se gonfler par la présence du lait : qu'arrive-t-il alors ? de la fièvre réelle. Qu'oppose-t-on ordinairement à l'Officier de santé qui en avertit ? qu'il se trompe. On lui donne pour raison, que l'on est au temps de la fièvre de lait, & en conséquence on s'oppose à ses sages conseils, ou on diffère trop long-temps à les suivre ; & pourquoi ? parce que pour l'objet qui fait ici notre su-

jet, l'on a de tout temps donné un nom impropre à un état qui ne le méritoit pas, & qu'on n'a pas de meilleur nom à donner à l'état contre nature, que celui qu'on a mal approprié à l'état naturel.

Cette fausse dénomination a donc donné des idées fausses de l'état qu'elle exprime, & ces fausses idées détournent de toute nécessité le Public de reconnoître les vraies; que la bonne application du même mot déclare nettement. Ceci n'est donc pas d'une part un jeu de mots, & de l'autre l'endroit où nous plaçons cette explication qui est après tout ce que nous avons exposé sur les fièvres réelles qui n'arrivent que trop souvent au temps de l'état mal nommé, doit faire sentir les raisons que nous avons eû de lui réserver cette place, & de quelle importance il est de reconnoître ces deux états aussi différens l'un de l'autre en essence qu'en conséquence, afin de laisser agir paisiblement la nature lors du mouvement spontané du lait & de l'aider au plus vite, & avec sagacité dans les cas opposés.



ARTICLE IX.

*DU PRÉJUGÉ QUE, QUAND LA MERE N'A
POINT DE TRANCHÉES EN SUITES DE COU-
CHE, L'ENFANT LES A, & vice versâ.*

VOICI encore un de ces espèces d'axiomes populaires, établi sur des fondemens ruineux; en effet, si on demande aux femmes qui y croient (& il y en a beaucoup) d'où elles pensent que quand la mere n'a point de tranchées, en suites de couche, l'enfant les a, & *vice versâ*, & d'où ce phénomène peut provenir, il n'y en a pas une qui ne vous réponde qu'elles l'ont entendu dire; quelques-unes d'elles pourront ajouter qu'il faut bien que cela soit, puisque tout le monde le dit, & d'autres que cela se vérifie tous les jours, sans qu'aucunes d'elles puissent donner une seule preuve valable. Voila du moins les réponses qui m'ont été faites de tout temps.

Il semble d'abord qu'en s'appuyant d'une partie de ce que nous avons dit dans l'Article VII de ce Chapitre, on pourroit établir que loin que l'enfant ait des tranchées quand la mere n'en a pas eu, il seroit plus raisonnable de penser, que plus la mere a de tranchées & plus l'enfant devroit en

avoir aussi ; puisque suivant nous les tranchées utérines viennent très-souvent de l'engorgement des parois propres & constitutives de l'*uterus* , & que par conséquent l'enfant doit avoir tiré de ces mauvais fucs , parce que c'est de la matrice qu'il tire ceux qui servent à son développement & à son accroissement jusqu'au terme parfait que lui a fixé le Créateur pour voir le jour.

Mais comme l'on pourroit répondre à cette allégation , que si la mere a des tranchées , c'est une preuve que le dégorgement utérin n'est pas fait , & par conséquent que les liqueurs qui forment cet état contre nature & chronique , n'ont pû passer à l'enfant , on en pourroit conclure l'inverse , en disant que lorsque la mere a des tranchées , l'enfant n'en doit point avoir & *vice versa* , ce qui sembleroit donner des armes aux Défenseurs de l'opinion erronée que nous combattons ici ; mais pour ne s'y pas tromper , venons à l'expérience.

Si nous consultons de bonne foi cette mere du vrai savoir , elle nous dira , 1°. Que tous les enfans , sans en excepter un seul , ont du plus ou du moins de tranchées intestinales , sur-tout dans les six premières semaines de leur naissance.

2°. Qu'il est prouvé que plus de la moitié des femmes ont des tranchées utérines , soit dans tous leurs accouchemens , soit dans quelques-uns d'eux.

3°. Que

3°. Que de l'autre moitié, il y en a une partie qui n'en ont jamais, & que le nombre de celles-ci est plus grand, proportion gardée, dans les Campagnes que dans les Villes.

4°. Que les enfans de la Campagne sont aussi sujets aux tranchées pendant les six premières semaines que ceux de la Ville.

5°. Que par une suite de conséquence, quoique la raison paroisse inverse, les enfans nés à la Ville ne sont pas plus sujets aux mêmes tranchées, & du même temps, que ceux de la Campagne.

6°. Que la quantité des tranchées de la mere, quoiqu'elles puissent être considérables & très-fortes, n'en diminue aucunes de celles de l'enfant; car on voit beaucoup d'enfans en avoir considérablement, tandis que la mere en est accablée dans le même temps.

7°. Qu'on voit également des meres & des enfans en avoir peu l'un & l'autre, tandis que d'autres en ont beaucoup & les enfans peu, & *vice versâ*, mais que quoique la mere n'en ait aucunes, ce ne fera jamais une raison décisive pour que l'enfant n'en ait point, ou pour qu'il en ait beaucoup.

Il résulte de ce petit nombre de remarques, 1°. Qu'il n'est pas vrai quand la mere n'a point de tranchées en suites de couche l'enfant les a & *vice versâ*. R

2°. Que la cause des tranchées intestinales des petits enfans leur est de tout temps & en tout lieu individuellement propre & non relative à l'état de la mere.

3°. Qu'il est douteux que les engorgemens de la matrice puissent causer des tranchées aux enfans nouveaux nés, quoiqu'on ne puisse pas le nier formellement.

4°. Enfin, qu'il est possible qu'une mere & son enfant aient l'un & l'autre des tranchées très-fortes & de longue durée.

Quiconque voudra se donner autant de peine pour vérifier mes remarques, que j'en ai pris pour les faire, me rendra la justice que je crois m'être due, en le supposant animé du motif qui me fait écrire pour pénétrer des vérités enveloppées des nuages de la prévention & de la légère crédulité.

C'est encore par ce même motif que je dirai qu'il n'est pas vrai que la salade & les fruits crus lorsqu'ils sont mûrs, soient cause que quand les meres en ont mangé pendant leur grossesse, les enfans ont beaucoup de tranchées ; car il est certain que les enfans des campagnardes ne sont pas plus sujets à avoir des tranchées, que ceux des Dames dans les Villes, quoique les Femmes de la campagne mangent souvent beaucoup de fruit pendant leur grossesse, & rarement du meilleur.

Mais nous pourrions assurer que malgré

Ce régime peu salubre en apparence pour qui n'y réfléchit pas suffisamment, les Paissannes sont moins sujettes aux tranchées utérines que les Dames.

Ce ne sont donc point les végétaux que les femmes mangent pendant leur grossesse qui leur causent des tranchées, ni à leurs enfans comme la plupart le croient.

D'ailleurs si les femmes de la Campagne sont moins sujettes aux tranchées utérines que les femmes de la Ville, c'est que celles-ci ont la fibre ordinairement lâche par mollesse de luxe, & que celles-là l'ont forte & robuste par le train de la vie laborieuse; en sorte que les Pauvres sont par-là dédommagées en partie de ce que les riches sont affligées de plus dans le même cas.

A R T I C L E X.

SUR LE PRÉJUGÉ QUE LE LAIT CHASSE LE LAIT.

LE Peuple est persuadé par une tradition aussi fautive qu'ancienne, que si une femme en couche boit du lait, ce lait chasse celui qu'elle ne veut pas donner à son enfant, & que par conséquent elle s'en débarrasse bien plus aisément que si elle n'en avoit pas pris.

Si cela étoit vrai, ce feroit d'une part un grand bien pour l'humanité dans le cas posé, & de l'autre un grand mal pour les nourrices & les nourrissons; car on n'ignore point la prodigieuse quantité de nourrices de campagne qui font continuellement usage du lait, & il est bien prouvé qu'en Hollande, dans les montagnes de la Suisse & beaucoup d'autres pays où le lait est la principale nourriture des gens de la Campagne, les nourrices n'en ont pas pour cela moins de lait, que celles des Villes qui n'en prennent point ou que très-peu. Voilà donc déjà une preuve très-forte du préjugé quoique prise par raison inverse. Voyons présentement si nous en trouverons de positives ou de directes.

J'ai vû beaucoup de femmes sur-tout du Peuple qui ont pris quantité de lait pour chasser le leur, & je suis à en voir une qui ait réussi; mais la prévention leur suggère à toutes que si elles ne s'étoient pas gorgées de lait, elles en auroient encore eu davantage.

S'il n'en résulteroit jamais de plus grands inconveniens, celui-ci ne vaudroit pas la peine de chercher à combattre cette chimère, mais je n'ai que trop souvent vû arriver que ce lait comme aliment médicamenteux, s'est putréfié en partie dans l'estomach, & en partie dans les intestins; que

du nombre des femmes qui ont eû ce malheur, les unes ont péri promptement de l'indigestion & de l'inflammation d'entrailles qui en étoient les suites.

D'autres ont eu ce que le vulgaire nomme le *lait répandu* ; de celles-ci il y en a qui périssent à la longue, & d'autres qui essuient une illiade de maux pour le reste de leurs jours, n'importe la durée telle longue qu'elle puisse être, & c'est lorsque le *serum* du lait pris par la bouche, puis putréfié dans les entrailles, passe avec le chyle dans la masse du sang ; *serum* qui, par similitude de substances putréfié à son tour, soit la matiere prochaine du lait qui se trouve dans le torrent de la circulation, soit le lait des mamelles qui, au lieu de sortir par le mamelon du sein, s'en retourne dans ce même torrent pour y être de nouveau élaboré & en partie employé comme le chyle au profit de l'économie animale, & l'autre partie pour être rejetée par les diverses voies excrémentitielles connues.

Mais lorsque malheureusement cette matiere prochaine du lait ou le lait même rentré dans le torrent des liqueurs, vient à être corrompu par le *serum* putride susdit, *serum* qui lui sert de levain ; alors toutes ces liqueurs acrimonieuses ne peuvent plus sortir par les voies excrémentitielles, parce qu'elles se ferment, pour ainsi dire, toutes

les voies où elles se présentent pour être séparées, & cela en les irritant, les crispant, les enflammant, &c.

Je ne prétends pas dire par tout cet exposé qu'il n'y ait que les femmes qui ont pris du lait en suites de couche, comme *prétendu chasse lait*, & qui s'étant putréfié puisse produire les effets consécutifs du soit-disant *lait répandu*, mais comme je suis convaincu que les femmes qui font usage du lait pour les vues ci-dessus expliquées, s'exposent sans le savoir à perdre la vie ou la fanté; il convient de les en avertir afin de ne pas ajoûter cet écueil à tant d'autres inopinés dont sont menacées les femmes en suites de couche.





ESSAI

SUR L'ABUS

DES REGLES GÉNÉRALES,

ET CONTRE LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRES DE L'ART

DES ACCOUCHEMENS.

CHAPITRE QUATRIEME.

DU CHOIX DES NOURRICES ET DE L'AL-

LAITEMENT DES ENFANS.

LE choix des Nourrices & l'allaitement des enfans ont parut l'un & l'autre si important à la plûpart des Auteurs qui ont traité de ces matieres, que nous croyons entrer dans leurs vues & celles du Public, d'en dire notre sentiment, ce qui nous conduira à parler de la dentition des enfans, de leur sévrage, &c.

ARTICLE PREMIER.

DU CHOIX DES NOURRICES.

P O U R faire le choix d'une bonne nourrice, il faut essentiellement examiner sa constitution, sa santé & celle de son enfant, l'âge de l'un & de l'autre, les qualités du lait, les bonnes vie & mœurs de la Nourrice & de son mari.

Il est à souhaiter que la Nourrice ne soit ni trop maigre, ni trop grasse, qu'elle soit bien faite, forte & vigoureuse, qu'elle ait la chair ferme, que son tempéramment soit bon, qu'elle ait une belle poitrine, l'haleine douce sur-tout à jeun, les dents blanches, les gencives bien saines à tous égards, la vue franche, l'ouïe bonne, les cheveux bruns, la peau du visage d'un beau coloris, & celle de dessous le linge d'une belle carnation, comme au bras & sur la poitrine, mais nulle part rude ni couverte de quelques taches ou boutons suspects, qu'elle n'ait point de glandes engorgées, soit sous la mâchoire inférieure, soit au cou, ou bien sur la poitrine près des clavicules, sous les aisselles ou dans les mammelles, que celles-ci soient d'une belle forme, égales en volume, & sans aucune cicatrice, mais par-

semées çà & là de veines bleuâtres, que ces mammelles soient d'un volume médiocre, d'ailleurs plutôt un peu pendantes, que trop soutenues, que le bout soit bien formé, qu'il soit suffisamment long & pas trop dur, & que le lait en sorte aisément, qu'il n'y ait point de gerfure, que l'aréole, c'est-à-dire, ce cercle qui l'entoure sur le sein, soit brun & plutôt monticuleux que lisse, que le ventre de la nourrice n'excède pas l'embonpoint de tout le reste de son corps, qu'elle soit naturellement propre, que son âge soit entre vingt & trente ans, que son lait soit entre six semaines & trois mois, que son enfant se porte bien à tous égards; qu'à toutes ces circonstances avantageuses on y ajoute, comme je l'ai déjà dit, que les vie & mœurs de la Nourrice soient bonnes, & que son lait soit bon à tous égards.

Quant aux qualités du lait, il doit être abondant, doux & balsamique au goût, comme du bon lait d'amandes douces qui feroit un peu sucré, sa couleur d'un beau blanc sans être mat, sa consistance médiocre, & qu'il soit exempt de toute odeur.

Voilà l'exposé sommaire des circonstances les plus avantageuses pour fixer le choix des nourrices; mais comme il est très-rare de pouvoir trouver toutes ces circonstances réunies dans un même sujet, on est souvent obligé de se restreindre à celles que

l'on peut rassembler ; or , pour en faire un choix avec connoissance de cause , il me paroît indispensable ici de m'expliquer un peu au long , pour mettre chacun à portée de se fixer soi-même , parce que toutes ces conditions requises n'ayant pas des valeurs égales , il est bon de savoir celles que l'on peut sacrifier avec le moins d'inconvéniens. Je vais donc reprendre de point en point tout ce que j'ai exposé ci-dessus.

1°. Il est à souhaiter que la Nourrice ne soit ni trop maigre ni trop grasse ; parce que si elle est maigre , il est à craindre qu'elle ne soit pas forte , & l'on fait que les enfans fatiguent les Nourrices qui sont attachées à leur devoir , sur-tout dans les six premières semaines où il faut qu'elles se réveillent souvent la nuit pour donner à tetter au nourriçon ; & par la suite , lorsque les dents font effort pour sortir de leurs alvéoles : or , si la Nourrice est foible , il y a lieu de craindre qu'elle ne soit pas en état de soutenir toutes ces fatigues , sans altérer sa santé , & par conséquent son lait , qui , alors devenant moins bon , pourroit devenir nuisible à l'enfant. Ce n'est pas que je prétende dire que la graisse donne beaucoup de force ; mais lorsqu'elle est en médiocre quantité & ferme , elle annonce ordinairement une bonne constitution ; aussi ai-je eu la précaution d'ajouter qu'il ne faut pas que

les Nourrices soient trop grasses , parce qu'alors elles deviennent pesantes , engourdies & paresseuses ; ce qui est susceptible de l'inconvénient des personnes humorales , c'est-à-dire de devenir sujettes à tomber tôt ou tard dans des états maladifs.

2°. Il est bon aussi que la Nourrice soit bien faite ; car si elle étoit contre-faite à quelques égards , il seroit peut-être dangereux que le vice de la difformité n'influa par la suite sur le sang de l'enfant , soit que la difformité fût un vice morbifique héréditaire , soit qu'il fut survenu pendant la naissance , comme , par exemple , le rachitisme ou le ramolissement des os , ce qui fait le nouage ; je dis plus , il faudra même porter son scrupule jusques sur la conformation des enfans de la Nourrice , si elle les a nourri , & afin de ne rien négliger d'essentiel , sur celle de son mari & même de ses pere & mere , freres & sœurs si elle en a , ou si elle en a eu.

3°. Après toutes ces scrupuleuses remarques , on ne fera sans doute point surpris de me voir ajouter qu'il est à désirer que la Nourrice soit forte & vigoureuse , & qu'elle ait la chair ferme ; ce signe étant un des meilleurs qu'on puisse souhaiter pour confirmer la bonne santé & le bon tempéramment , sur-tout si cet état a toujours été celui de la Nourrice.

4°. Que la Nourrice ait une belle poitrine, c'est-à-dire, bien bustée, qu'on nomme vulgairement quarrée; car il est reconnu que l'aspect de ces fortes de poitrines excluent les craintes des maladies chroniques ou lentes de cette partie, & que ce qui confirme le bon état de cette même partie, ou si l'on veut du poulmon & même de l'estomach, est d'avoir l'haleine douce & absolument exempte de toute odeur putride quelconque; je n'ignore pas que la bouche peut puer par d'autres causes que celles que j'expose ici; mais il faut exclure toute Nourrice qui a l'haleine puante, n'importe par quelle cause que ce puisse être, & ne pas s'en laisser imposer par des dents gâtées; car outre que c'est déjà un défaut dans une Nourrice, d'avoir de mauvaises dents, il faut craindre qu'on ne les conserve exprès pour masquer un plus grand défaut qui se découvroiroit plus aisément, si celui-ci n'existoit plus.

5°. Il est donc très-satisfaisant de voir de belles dents bien blanches dans la bouche d'une nourrice; mais c'est le comble de la satisfaction sur ce point, que de les voir bien affermies par de belles & bonnes gencives; car rien n'est de meilleur augure, pour exclure toute idée d'existence de scorbut, maladie si commune aujourd'hui, qu'on pourroit mettre en doute si elle ne

l'est pas plus qu'aucune autre, & qu'il est aussi rare d'avoir les gencives saines, ayant le scorbut, qu'il l'est d'avoir ce vice dans la masse du sang, sans que les gencives en soient du plus ou du moins affectées.

6°. Il n'est pas indifférent de prendre une Nourrice qui ait la vue franche ou louche, puisque nous avons quantité d'exemples que des enfans qui ne louchoient pas en très-bas âge, ont louché par la suite des tems, par la raison que la Nourrice louchoit; je fais bien qu'il y a beaucoup d'autres causes que celle-là, qui font que les enfans deviennent louches; on sera convaincu que je ne les ignore pas, si on se donne la peine de lire ce que j'ai écrit sur ce sujet, à la fin de celui de mes œuvres intitulé : *l'Art des Accouchemens démontré par des principes de Physique & de Méchanique, &c.* mais en convenant de toutes ces causes, c'est une raison de plus pour chercher à exclure celle-ci, de même que l'ouïe dure dans la crainte que le nourriçon ne pâtisse de la surdité.

7°. Tous les Auteurs qui ont parlé du choix des Nourrices, exigent qu'elles aient les cheveux bruns, & je suis de ce même sentiment, parce que l'expérience nous a appris ou confirmé, que cette couleur n'a pas les défauts de bien d'autres; je ne parlerai point des rouffes, car il n'y a qu'une

voix sur ce fait ; mais je dirai que les blondes en tiennent un peu ; d'ailleurs, si d'un côté elles ont l'avantage d'avoir d'assez belles couleurs, ou une belle peau ; d'un autre côté elles sont très-sujettes à puer des aisselles & des pieds, ce qui arrive rarement aux brunes ; on comprend ordinairement sous cette dernière dénomination, les cheveux châtains ou marons plus ou moins foncés ; mais ce qui semble étonnant, c'est que les Nourrices qui ont les cheveux vraiment noirs & la peau très-blanche, sont à rejeter de même que les rouffes, & par les mêmes raisons ; en effet, le lait des unes & des autres pût à peu près autant que la transpiration de leur peau.

8°. Il est naturel de desirer dans une Nourrice, comme dans toute autre femme, qu'elle ait de belles couleurs naturelles & une belle carnation, comme il s'en trouve quelques-unes dans les brunes ; mais en ne perdant point de vue l'objet que nous traitons, il est nécessaire qu'elles n'aient point la peau rude nulle part ; car on sait que la plupart de ces peaux ne sont telles, que par un vice psorique ou dartreux, & quelquefois scorbutique ; en sorte qu'il faut prendre garde de se laisser tromper par les yeux, faute de rectifier ce sens par celui du toucher, autant que cela sera décemment en notre pouvoir.

9°. Le toucher nous apprend aussi s'il y a quelque corps glanduleux obstrué dans le tissu graisseux des parties, enforte qu'il faut être très-scrupuleux sur cet article, comme sur celui des cicatrices, soit sur le sein, ou au cou ; car tous ces indices sont trop suspects pour passer légèrement sur les conséquences qui pourroient en résulter ; je ne crois pas qu'il soit nécessaire de m'arrêter plus long-tems sur ce point, étant trop sensible pour avoir besoin de preuves.

10°. La belle forme des mammelles ne doit pas être confondue avec celle des tettons que les Peintres & Sculpteurs s'efforcent de représenter dans la belle nature ; les tettons des Nourrices doivent être un peu pendants, de maniere qu'il y ait un plis profond en dessous, qui fait que lorsque la mamelle est abandonnée à elle-même, le bout se trouve à peu de distance de la partie la plus basse ; d'ailleurs les deux tettons se touchant presque en tout tems & en toute situation, les Accoucheurs & les Sages-femmes font dans l'usage de nommer ces tettons *jutteurs*, & non pas ceux qui sont plantés à faire plaisir à tout le monde, ceux-ci prennent l'épithète de charnus. Il faut aussi, autant qu'on le peut, choisir des tettons égaux ; car il se trouve beaucoup plus de femmes qu'on ne croiroit qui en ont un petit & un gros, & dont le

petit ne fert presque de rien ; enforte que s'il arrive la moindre chose de fâcheux au bout du gros tetton , il ne faut pas compter sur l'autre. On ne doit pas en pareil cas s'arrêter à tout ce que ces femmes pourroient alléguer en leur faveur , pour tâcher de pallier & même d'anéantir ce défaut , ç'en est toujours un , quoiqu'on en puisse dire.

11°. Mais si la figure , le volume & la consistance des mammelles des Nourrices exigent notre attention , les mammellons doivent la fixer pour le moins autant ; en effet , il ne suffit pas qu'il y ait du lait dans le sein , & que ce lait soit très-bon , il faut encore que l'enfant puisse le tirer & avec facilité ; car ce seroit en vain qu'on diroit alors que la Nourrice seroit bonne : il ne suffit pas en effet , dis-je , d'être riche en bons alimens tous prêts à être avalés , il faut pouvoir en faire usage , sans quoi l'enfant subiroit , pour ainsi dire , le sort de Tantale , sans l'avoir mérité ; il faut donc , comme nous l'avons exposé , que le bout soit bien formé , & cette forme doit être celle d'une très-petite poire suffisamment allongée pour aller jusqu'à vers le milieu de la bouche de l'enfant , & pas trop dur , afin qu'il puisse le comprimer entre sa langue & son palais , & que le lait en sorte aisément , c'est alors un mammellon parfait.

Si

Si le mammellon est trop court, l'enfant ne peut le saisir qu'entre ses gencives, & il lui échappe aisément, sur-tout s'il est comme pointu; s'il est trop dur, sentant qu'il ne peut le comprimer suffisamment entre sa langue & son palais, pour en faire sortir le lait, il le prend entre ses deux mâchoires, & il le tire en le serrant souvent jusqu'au point de le gerfer, ce qui est très-douloureux à la Nourrice & fort difficile à guérir, par la raison que la cause qui a produit cet effet, se perpétue même au point que j'ai vu des Nourrices à qui l'enfant avoit arraché le mammellon; dans ce cas les enfans dépérissent continuellement faute de nourriture; il est donc très-important de faire grande attention à la figure, à la consistance & au volume des mammellons des Nourrices.

12°. Nous avons dit qu'il valoit mieux que l'aréole soit brune, que de toute autre couleur, mais il est nécessaire d'avertir qu'elle suit ordinairement pour sa teinte, celle des cheveux, en sorte qu'elle est brune quand les cheveux le sont, & elle est encore plus brune, si la peau l'est, & moins si la peau est blanche. Quant à son diamètre, il varie beaucoup; cependant plus la femme a fait de nourritures, & plus l'aréole devient grande, de manière que si elle étoit d'abord fort petite, elle ne deviendra par

la suite que médiocrement grande , au lieu que si elle étoit d'abord grande , elle le deviendra considérablement , quoique dans l'un & l'autre cas les deux femmes que je compare ici puissent avoir fait le même nombre de nourritures.

J'ai encore dit qu'il valoit mieux que l'aréole soit plutôt monticuleuse que lisse , parce que chaque monticule est l'extrémité d'un canal laiteux ; cela est si vrai que si on les presse suffisamment & convenablement , on en voit quelquefois sortir du lait , c'est le propre des mammelles juteuses , d'avoir de ces monticules , les tettons charnus ont l'aréole lisse & ordinairement fort petite.

13°. Il faut que le ventre de la Nourrice n'excede pas l'embonpoint de tout le reste de son corps ; car le trop gros ventre des Nourrices doit être suspecté ou d'obstruction , ou de grossesse , l'un ne valant pas mieux que l'autre ; il faut rejeter ces fortes de Nourrices , l'expérience m'a dicté cette remarque , comme bien d'autres.

14°. Je dirai peu de chose sur la propreté des Nourrices , parce que tout le monde est convaincu qu'une Nourrice mal-propre par habitude , est une nonchâlante , une fainéante , & que ces défauts influeront de toute nécessité sur les soins assidus qu'exigent les enfans à la mammelle.

15°. A l'égard de l'âge de la femme qui

se présente pour être Nourrice, quoiqu'on ait fixé depuis vingt jusqu'à trente ans, c'est sans doute pour que la femme ne se trouve pas trop jeune ni trop vieille, & on ne peut blâmer cette façon de penser, sur-tout pour celui au-dessous de vingt ans; à la vérité il y a quelques exemples de belles nourritures faites avant cet âge; mais comme ces exemples sont très-rares, ils ne doivent pas entrer dans la règle générale: on pourroit en dire autant du moins à quelques égards pour l'âge au-delà de trente ans; mais il y a beaucoup plus de Nourrices au-dessus de cet âge, qu'il n'y en a au-dessous de celui de vingt; enforte qu'on peut souvent sacrifier quelque chose sur cet article, en faveur d'autres plus essentielles, si il s'en rencontre.

16°. Il me semble que c'est ici le lieu de décider une question qu'on nous fait souvent, qui est de savoir si la Nourrice ne doit pas être choisie de l'âge de la mere, puisque si la mere nourrissoit son enfant, elle pourroit le faire à tout âge? Il paroît qu'il n'y ait rien de si naturel que de répondre un oui; néanmoins si on y fait bien attention, comme il y a des femmes qui accouchent passés quarante & même quarante-cinq ans, il faudroit donc alors choisir une Nourrice de ce même âge: or, on sent combien il seroit absurde de se conduire par

cette règle ; il n'est donc pas nécessaire que la Nourrice soit absolument de l'âge de la mere de son nourisson , mais d'un âge intermédiaire , entre vingt , trente & même jusqu'à trente-cinq ans.

Mais voici une règle qui s'éloigne beaucoup plus de l'Analogie ; c'est que l'on a établi que le lait devoit avoir six semaines , ou pas plus de trois mois , & on donne pour raison , que le lait ne peut être purgé des impuretés de la couche , qu'après six semaines. Quant à l'époque de trois mois , c'est afin que le lait n'ait pas trop de consistance pour le nouveau né , & qu'il dure assez long-tems pour aller jusqu'à la fin de l'allaitement. Je ne m'éloigne pas beaucoup de cette façon de penser , quoiqu'il y ait encore à dire , qu'il y a tel lait de six mois qui vaut mieux que tel autre de trois mois , & même de six semaines , tandis qu'il y a des Nourrices qui faisant plusieurs belles nourritures tout de suite avec le même lait , prouvent qu'il y a de vieux laits très-bons , très-abondants & qui durent très-long-tems.

Vouloir qu'il faille qu'il y ait absolument six semaines que la Nourrice soit accouchée pour que son lait soit , ce qu'on appelle improprement purifié , c'est ce que je ne puis comprendre ; car enfin lorsque la mere allaite son enfant , le lait est-il épuré ? l'enfant ne se porte-t-il pas bien ordinairement ?

s'en trouve-t-il plus mal ? non sûrement, puisque c'est le vœu de la nature. On répond communément à cet argument, que c'est la mere qui allaite alors, & que ce n'est pas un lait étranger dont l'enfant se nourrit; voilà pour moi des mots vuides de sens que l'on donne pour solution.

Je conclus donc que c'est bien moins à l'âge trop jeune du lait qu'il faut s'arrêter, en choisissant une Nourrice pour l'enfant nouveau-né, qu'aux qualités du lait relatives à l'âge de l'enfant. Je m'explique, plus le lait est léger, pourvu qu'il soit en bonne & suffisante quantité, plus il passe aisément & nourrit facilement l'enfant nouveau-né; à mesure que l'enfant avance en âge, il est nécessaire que le lait ait un peu plus de consistance, & c'est ce qui arrive dans l'ordre naturel, lorsque la mere allaite son propre enfant.

Il faut donc essentiellement choisir un lait léger, enforte qu'il importe peu que le lait ait six semaines ou six mois, pourvu qu'il ait les conditions requises; & par une suite de conséquence, si le lait de six mois valoit mieux que celui de six semaines, il faudroit préférer le vieux lait au nouveau; c'est donc bien moins sur l'âge du lait qu'il faut compter, que sur sa bonne qualité & sa grande quantité.

Ce que nous venons de dire pour un en-

fant nouveau-né , peut être applicable à quelques égards pour des changemens de lait, dans le cours de l'allaitement, lorsqu'on est dans la dure nécessité d'en venir là, avec cette différence d'avoir égard à la consistance du lait à donner, qui doit être relative non-seulement à l'âge de l'enfant, mais encore à son état alors actuel; car s'il se porte bien, il lui faudra un lait d'autant plus consistant sans l'être trop, que l'enfant sera âgé; au contraire, s'il est malade le lait ne sauroit être trop léger, mais toujours très-abondant, n'importe quel âge ait l'enfant.

17°. Venons aux qualités du lait, nous avons dit premierement qu'il devoit être abondant. On reconnoît s'il est en grande quantité non-seulement par la belle & bonne forme des mammelles, ayant beaucoup de ces veines bleuâtres dont nous avons parlé plus haut, & par la facilité qu'il a à rayer, comme s'il sortoit d'un arrosoir; mais aussi par celle que l'enfant a à le tirer, & parce que tout lait extrêmement abondant est d'une consistance médiocre.

Secondement, s'il est doux & balsamique au goût. Par le mot de doux, il ne faut pas entendre fade, car alors il ne feroit pas balsamique; cette dernière épithète signifie ayant une onction agréable que j'ai exprimé par la comparaïson que j'en ai fait

avec du bon lait d'amandes douces un peu sucré; enforte que si on trouve à la place de cette faveur agréable, soit de l'amertume, soit de l'âcreté, ou bien de la salure ou de l'âpreté, ce sont autant de défauts particuliers tous récusables, s'ils ne sont pas procurés passagèrement par des alimens qui participent de ces faveurs, ou des médicamens qui en sont doués; & c'est ce qu'il faut examiner scrupuleusement; car on fait de science certaine que le lait de femme est très-susceptible de s'empresindre des faveurs & des odeurs fortes, & si promptement, que si on fait, par exemple, prendre de la rhubarbe à une Nourrice, & qu'on goûte son lait une heure après, ce lait participe de la faveur, de la couleur & de l'odeur de ce médicament, & si la Nourrice donne alors à tetter à l'enfant, celui-ci est ordinairement purgé à proportion de ce que la Nourrice aura prit de rhubarbe, & que l'enfant aura plus ou moins tété dans ce même tems, & dans celui qui le suit de près.

Troisièmement, la couleur du lait doit être d'un beau blanc, sans être mat; le lait bleuâtre est trop aqueux, le verdâtre & le jaunâtre sont sujets à être bilieux, aussi sont-ils tous deux ordinairement amers & salés; celui qui est comme plombé est communément puant, les rousses & les très-noires, dont nous avons parlé, sont fort sujettes à l'avoir tel; le lait qui est d'un blanc mat

est épais, fromageux, en petite quantité ; ce lait est sur sa fin, ou bien d'une femme enceinte, & par conséquent le plus mauvais de tous.

18°. Il y a différentes façons d'éprouver les qualités du lait des Nourrices qui pourront faire plaisir à savoir aux personnes qui n'en font point instruites ; ainsi je vais faire part de ce que j'en fais.

Nous avons déjà donné les signes par lesquels on peut reconnoître si le lait de la Nourrice que l'on examine est abondant, on fait que c'est en en mettant dans la bouche que l'on reconnoît les différentes saveurs ; on apprend le degré de consistance en en posant un peu sur l'ongle du pouce, s'il se répand comme de l'eau sans blanchir l'ongle, il est trop séreux, si au contraire il représente une goutte de suif, cachant entièrement l'ongle, il est trop fromageux, toutes les autres consistances intermédiaires se reconnoissent de même.

Si le lait est crémeux au lieu d'être fromageux, il est moins blanc & un peu couleur de citron, si on en met dans l'œil, il y donne ordinairement de la cuisson, le rougit quelquefois & fait larmoyer, ce que ne font pas tous les autres, même le fromageux ; le lait trop crémeux est sujet à tenir le ventre de l'enfant trop libre, & le fromageux à l'empêcher d'aller à la selle.

On n'ignore pas que si le lait a quelque mauvaise odeur, c'est par l'odorat qu'on s'en apperçoit ; mais il faut être scrupuleux sur cet article , car il peut y avoir quantité de choses accidentelles qui en peuvent imposer aux personnes peu attentives , comme , par exemple , & c'est ce qui est très-ordinaire , d'avoir reçu le lait dans une cuiller d'argent parce que ce métal est sujet à conserver l'odeur des derniers alimens qu'il a touché , & si on lave la cuiller en l'essuyant , il prend l'odeur du cuivre échauffé par le frottement ; pour obvier à ces inconveniens , je préfère souvent une soucoupe de porcelaine ou de fayance , même une assiette bien nette ; d'ailleurs avec ces vaisseaux plats & étendus on recueille mieux le lait rayé.

Il y a des personnes qui font bouillir le lait de femme dans une cuiller pour voir s'il tournera ou s'il ne tournera pas. Cette épreuve est très-fautive , car j'ai vu de très-mauvais lait ne se point coaguler , & de bon lait se grumeler ; le lait des femmes à qui il séjourne trop dans le sein par excès de plénitude est sujet à devenir tel quoique très-bon d'ailleurs , & cela est si vrai que si on a la patience de dégorger suffisamment les mammelles , & de remettre de nouveau à l'épreuve de l'ébullition le dernier lait sorti , on verra qu'il ne se grumellera

plus. Ces épreuves que bien de personnes attachées à la routine regardent comme les plus sûres, sont donc les plus incertaines à tous égards.

Il faut autant qu'on le peut goûter le lait des Nourrices lorsqu'elles sont à jeun, sans quoi il faut s'attendre qu'il participera de l'odeur & du goût des alimens du dernier repas ; ce qui a du rapport à ce que nous avons dit un peu plus haut ; il m'est arrivé par ce moyen de deviner que la Nourrice avoit mangé telle ou telle chose, par les raisons rapportées ci-dessus.

Il faut encore prendre garde si la femme a les doigts propres, & si elle ne sue pas lorsqu'elle tire de son lait ; car si elle a de la peine à le faire rayer, le peu qui en sortira pourra avoir le puant de la sueur, & être salé, sur-tout si la femme a mouillé ses doigts avec sa salive, comme elles manquent rarement de faire en pareille circonstance.

19°. On joint ordinairement à l'examen de la Nourrice & de son lait, celui du corps & de la santé de son enfant, tant pour faire en sorte de découvrir si le sang de la Nourrice est pur, que pour voir si elle a bien soin de son enfant.

Nous nous flattons qu'à l'aide de tout ce détail indispensablement un peu minutieux, pour être judicieux, on sera en état

de faire le choix d'une bonne Nourrice, ou du moins de la meilleure possible, suivant les circonstances plus ou moins favorables qui sont soumises à notre pouvoir.

ARTICLE II.

DE L'ALLAITEMENT DES ENFANS.

POUR mettre quelque ordre dans la matière dont nous allons parler, il faut commencer par distinguer l'allaitement naturel de celui qu'on lui substitue souvent ; nous distinguerons encore le premier en maternel & en celui qui en approche le plus, sans l'être à tous égards, nous passerons ensuite aux diverses méthodes qu'on a substitué aux précédentes : mais comme dans toutes ces méthodes il doit toujours y avoir deux fonctions dont le machinal est inné, qui sont la succion & la déglutition ou l'action par laquelle l'enfant avale ce qu'il a tiré par la succion, il faut préliminairement bien connoître le machinal de ces deux fonctions animales, afin de voir non-seulement si elles s'exécutent, mais si elles s'exécutent bien à tous égards, afin qu'en partant de ces connoissances on devienne en état de reconnoître si ces mêmes fonctions se font parfaitement ou imparfaite-



ment à dessein dans ce dernier cas, d'en découvrir la raison pour y porter le remède convenable toutes les fois que la chose sera nécessaire & possible.

SECTION PREMIERE.

De l'allaitement naturel & à son occasion de la succion & de la déglutition des Enfans à la mammelle.

Je ne m'arrêterai pas ici à décrire trop scrupuleusement en Physicien profond, ni en grand Anatomiste le mécanisme de la succion & de la déglutition des enfans à la mammelle, mon dessein étant de me mettre à la portée de tous mes Lecteurs; d'ailleurs je dois me renfermer dans le titre de cet Opuscule.

Je crois donc pouvoir dire simplement que pour que l'enfant nouveau né qui se porte bien & dont la bouche est bien conformationnée, puisse tirer avec facilité le lait des mammelles, il faut que le mamelon ait toutes les conditions requises, afin d'être saisi aisément & de se laisser loger de même entre le palais de l'enfant & sa langue creusée ou pliée en gouttière pour qu'il puisse pomper le lait. On voit dans ce machinal les joues alternativement se gonfler au dehors & se retirer au dedans en se creusant dans le milieu: lorsqu'elles se creusent l'en-

fant pompe le lait ; & lorsqu'elles se gonflent , il l'avale ; ce que l'on reconnoît non-seulement au mouvement de la mâchoire inférieure qui se rapproche alors de la supérieure , mais encore à celui de sa gorge qui s'enfle en recevant le lait qui vient d'y arriver & qui se resserre pour le pousser du haut en bas dans l'estomach.

Ceci une fois bien connu , on est en état de savoir si la Nourrice que l'on a choisi , & l'enfant qui vient de naître , ont toutes les conditions desirées pour que les fonctions de l'allaitement se fassent au gré de la nature ; il n'en faut pas davantage quand on a choisi une Nourrice étrangere ; mais lorsque la mere veut nourrir son enfant , surtout pour la premiere fois , il est très-souvent nécessaire de prendre beaucoup de précautions préliminaires , dont les unes se pratiquent sur la fin de la grossesse , & les autres après l'accouchement.

Les premieres de ces précautions sont de former le bout du sein , c'est-à-dire de le rendre plus gros , plus long , & de déboucher ses canaux excréteurs ; on y parvient par le moyen de la succion dont celle de la bouche appliquée immédiatement au mam-mellon est la meilleure ; mais à son défaut , on se sert d'instrumens de verre , nommés sucçoirs faits pour cette fin , les gens de la Campagne se servent de pipes à fumer ou

d'une machine de fer blanc qui la représente.

On employe aussi des bouteilles de verre ou de grés qu'on échauffe suffisamment pour raréfier l'air qui est dedans, faisant en sorte que le goulot soit la partie la moins chaude de toute la bouteille : cette espèce de ventouse dans laquelle on fait entrer le mammelon, agit à peu près à la maniere de la machine pneumatique, ou des pompes aspirantes ; en effet, quand la machine est de verre, on voit que le mammelon s'allonge dans le goulot de la bouteille, dont il touche exactement toute la circonférence qui l'avoisine & qu'il en sort plus ou moins de sérosités laiteuses.

On répète cette petite opération plusieurs fois par jour, sur-tout sur les derniers tems ; on baigne ensuite les mammellons avec du vin tiède sucré ou miellé pour donner de la solidité à leur peau qui est très-sujette à s'écorcher ; enfin pour éviter que le bout ne rentre trop par la pression des corps qui en approchent, on les met dans de petits étuis faits exprès dont la forme ressemble parfaitement à un chapeau détrouffé ; la matiere de ces étuis est ordinairement d'ivoire ou de buis, ou bien de la cire vierge, &c. Il faut avoir le soin de laver souvent ces étuis, pour qu'ils soient toujours propres & qu'ils n'excitent pas d'é-

répelle au mammellon, même à l'aréole, comme cela pourroit arriver faute de cette précaution.

Supposons donc qu'on ait prit toutes les précautions susdites, & qu'on ait réussi, dans quel tems faudra-t-il que la mere donne à tetter à l'enfant ? Si on ne consultoit que la pure nature, la question deviendroit superflue, parce qu'on a journellement sous les yeux nombre d'exemples que les petits des animaux quadrupedes domestiques & autres tettent, presque tous immédiatement après leur naissance ; mais on a appris par expérience qu'il y a eu quantité de femmes à qui l'usage de cette comparaison n'a pas réussi ; en effet, la plupart souffrent des douleurs si cruelles dans les commencemens pour allaiter leurs enfans, qu'il y en a qui sont obligées d'y renoncer, & quelquefois après avoir essuyé de fâcheux accidens, comme des gersures au mammellon, qui, quand elles se multiplient & deviennent considérables, les font tomber ; d'autres subissent des engorgemens au sein, qui les rendent durs comme pierre, & qui ne dégénèrent que trop souvent en abcès, &c.

Pour éviter tous ces inconvéniens, il a donc fallu, à force d'expérience, former une méthode raisonnée que nous allons décrire.

Je laisse toujours passer les quatre premiers jours de couche avant que de présen-

ter l'enfant au sein, & pendant ce tems-là, on le nourrit comme il sera dit ci-après; ce n'est pas que souvent le premier & le second jour l'enfant ne puisse quelquefois tetter sa mere, mais rarement le peut-il le troisième ou le quatrième, parce que dans ce tems le sein s'engorge plus ou moins considérablement, le bout durcit alors, & se raccourcit à proportion de la tension de la mammelle, ce qui empêche l'enfant de pouvoir le saisir comme il faut: s'il n'en peut venir à bout, il le prend avec ses deux mâchoires, il le serre & le tire à lui, & c'est pour lors qu'il gerse le mammellon.

D'ailleurs, la femme, dans cet état, est ordinairement en sueur, & les souffrances l'augmentent, le sein est en plus ou moins grande partie découvert, l'air plus ou moins frais; & si la sueur se refroidit, le lait se grumelle au sein, ce que les Nourrices nomment le *Poil*. On évite tous ces maux si on a la patience d'attendre que ce qu'on est dans l'usage de nommer la fièvre de lait soit passée, parce qu'alors le sein se détend, les mammellons s'allongent & perdent de leur dureté, l'enfant trouve de la facilité à le saisir convenablement & à en faire sortir le lait; ce premier pas fait, tout le reste rentre communément dans un ordre naturel; y a-t-on manqué, c'est un grand hasard si on réussit.

C'est

C'est ici le lieu de parler d'une espèce de douleur très-connue des Nourrices, & qui leur arrive souvent au commencement de la nourriture de leurs enfans, elles expriment cette douleur par le mot trivial du *cassement des cordes* : c'est lorsque l'enfant a de la peine à déboucher les canaux excréteurs du lait, c'est-à-dire, ceux qui des réservoirs laiteux vont se rendre à la circonférence du mammellon, ce qui arrivant sans doute tout à coup comme si on débouchoit de force une bouteille, donne cette sensation illusoire de *corde cassée*, sensation d'autant plus séduisante, qu'après cet effort subit, la tension qui existoit avant, n'existe plus dans ce même point, ceci se répète autant de fois qu'il y a de ces prétendues cordes à casser, enforte que si tous les canaux lactifères ont été débouchés par les précautions préliminaires dont nous avons parlé, il n'y aura point de corde à casser. On gagne donc beaucoup à prendre ces précautions, & on en assure le succès par la patience à attendre qu'il soit tems de donner à tetter à l'enfant.

Mais en attendant, il faut le nourrir de la manière suivante : on ne leur fait prendre pendant les premières vingt-quatre heures que des choses laxatives ; les pauvres gens leur donnent à sucer du beurre & du sucre mêlés ensemble, &c. chez les riches,

on leur fait avaler, peu-à-peu avec une cuiller à café, un mélange d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec du sirop de chicorée composé de rhubarbe à la dose de deux parties d'huile sur une de sirop, ce qui les évacue fort bien par bas, & facilite la sortie des matieres phlegmatiques mouffieuses qu'il faut qu'ils rendent de toute nécessité par la bouche, & cela pour des raisons physiques, que les bons Praticiens n'ignorent point, mais qui ne serviroient à rien à déduire ici pour les personnes qui ne seroient pas en état de m'entendre.

Je fais faire usage les jours suivans d'une très-forte eau de gruau, dans laquelle on met un quart ou environ de bon lait de vache; il est utile de faire prendre cette boisson par le moyen du biberon au bout duquel on a lié un linge pour empêcher le lait de tomber tout à coup en trop grande quantité dans la bouche de l'enfant; on renouvelle souvent ce linge, il n'est pas nécessaire de dire pourquoi; mais on ne doit pas oublier de donner cette boisson d'une douce chaleur. On doit préférer l'usage du biberon à la cuiller ou au gobelet, tant pour que l'enfant conserve le machinal de la succion, que pour que sa salive se mêle successivement & continuellement avec sa boisson, parce qu'elle aide à la digestion de l'aliment: si l'enfant paroît un peu s'af-

foiblir, comme cela arrive quelquefois, j'augmente la quantité de lait & j'y ajoute même quelque peu de vin d'Espagne, ce qui leur réussit assez bien.

Nous venons de supposer qu'on a réussi à tous égards, soit que la mere allaite son enfant, soit que ce soit une autre femme qui ait été choisie pour faire la nourriture, il faut présentement mettre sous les yeux les divers obstacles qui se rencontrent quelquefois, & que peu de personnes voient assez bien & assez tôt pour n'être pas du plus ou du moins nuisibles à la mere & à l'enfant; & pour nous rendre intelligible, posons un fait qui sera le résumé de quantité d'expériences réelles.

Une jeune femme souhaite de nourrir l'enfant dont elle accouchera; elle ne fait pas qu'elle feroit bien de prendre des précautions dans les derniers mois de sa grossesse, tant pour former les bouts de son sein, que pour déboucher les canaux lactiferes qui doivent transmettre le lait dans la bouche de l'enfant; premiere faute. Elle est accouchée, peu de tems après elle présente l'enfant à son sein, seconde faute. L'enfant fait ses efforts pour tetter, s'il ne peut en venir à bout d'aucune maniere, c'est en vain qu'on veut qu'il tette, cela ne lui est pas possible, donc il ne tettera pas; ou bien s'il peut saisir le bout avec ses mâchoires seule-

ment, il le ferrera en tirant à lui, la mere pourra croire alors que ce sont les prétendues cordes que l'enfant casse, elle souffrira avec patience, mais en vain pour l'allaitement.

Supposons présentement la chose moins défavorable, l'enfant a bien faisi le mammellon, & il pompe réellement un peu de sérosités laiteuses, ce lait séreux le purgera, mais ne le nourrira pas ; troisième faute. Le troisième jour de la couche arrivé, la mere présentera de nouveau son enfant à son sein, il aura plus de peine à saisir le mammellon que le jour précédent, quatrième faute. : & par la suite il ne pourra plus le retenir dans sa bouche, parce qu'il s'est durci & raccourci, on s'y obstine, cinquième faute : on s'apperçoit enfin, mais bien tard, que l'enfant se flétrit, se ride, ne crie presque plus, & qu'à la place de ses cris, il a une façon presque continuelle de se plaindre qui attendrit l'ame, ses urines l'écorchent, ses excréments semblent lui ronger le fondement, & si on n'y remédie promptement en lui donnant une bonne Nourrice à tous égards, & en lui mettant, soit du ferat, soit du blanc-raisin par tout où il est écorché, il périt ordinairement comme à demi pourri.

Tous ces derniers désordres viennent de l'âcreté de la sérosité laiteuse qu'il a tiré for-

cément du sein de la mere ; sein qui par les douleurs continuelles qui y sont survenues avec tension inflammatoire, a fourni cette liqueur devenue ainsi corrosive. Qu'elle illiade de maux ! faute de précautions & de conduite.

Cependant, me dira-t-on, l'enfant a tété les deux premiers jours & une partie du troisiéme, il n'y a eu que le quatriéme où il n'a pût en venir à bout, & on pourra même ajouter qu'on est bien assuré que l'enfant tettoit bien, car ses joues s'enfloient, puis elles rentroient ; mais on ne pourra pas affirmer avec vérité qu'à chaque fois on l'a vu avaler ; qu'on se ressouvienne de ce que nous avons dit à cette occasion.

Or, tout enfant qui tette à vuide, qu'on me passe le terme, fait les deux premiers mouvemens dont nous avons parlé à chaque coup de pomper qu'il exécute, mais il n'avalle pas qu'il n'ait quelque chose à avaler ; il en est alors à peu près de même d'une vraie pompe aspirante, on a beau la mettre en mouvement, si l'eau ne monte pas, le tuyau destiné à fournir l'eau n'en fournira point ; si l'enfant ne tire pas de quoi se remplir la bouche, il n'avallera pas, il essayera bien, mais le volume de la liqueur qui n'existe pas, ne sauroit gonfler le canal de la gorge par où il doit passer, en sorte que faute de cet examen, on a cru

voir tetter & avaler, & on l'a mal vu, car il n'a pû passer que très-peu de sérosités âcres à chaque fois mêlées avec un peu de salive, & que trop souvent beaucoup d'air, d'où il peut résulter tous les maux dont nous venons de parler, & par les raisons que nous avons exposé.

Voilà un tableau fidel & à ce que je crois assez exact de ce qui n'est arrivé que trop souvent sous mes yeux dans plusieurs essais d'allaitement par les meres. Passons à présent à ce qui arrive quelquefois avec les Nourrices étrangères.

Rien n'est si commun que d'entendre dire à une Nourrice dont l'enfant a de la peine à saisir convenablement le mammellon, que cela dépend de ce que l'enfant a le filet, tandis que très-souvent cette difficulté vient de la disproportion du mammellon avec la bouche de l'enfant; je ne prétends pas néanmoins pour cela vouloir soutenir que l'enfant n'a jamais le défaut nommé vulgairement *le filet*, mais qu'il faut prendre garde d'assigner une cause absente, parce qu'il en pourroit résulter de grands inconvéniens: on examinera donc d'une part la bouche de l'enfant, & de l'autre les mammellons du sein de la Nourrice.

On reconnoît que l'enfant a le filet, lorsqu'en criant il ne peut élever sa langue vers le palais, qu'au contraire elle reste comme

attachée dans le bas de la bouche près des gencives, & qu'au lieu d'être terminée par le bout en oval, ce bout semble comme partagé en deux, plus ou moins profondement. Il faut alors couper ce filet, suivant les règles de l'Art, parce qu'il gêne la langue dans ses mouvemens; si-tôt que l'opération est faite, si elle a réussi, la langue doit avoir prit sa forme naturelle & faire facilement ses mouvemens, enforte que si cela ne dépendoit que de-là, l'enfant doit tetter librement; mais s'il n'y a pas de filet à couper, le défaut doit ordinairement venir du mammelon de la Nourrice qu'il faut examiner, & s'il n'est pas convenable pour l'enfant, soit qu'il soit trop gros, trop dur, pyramidal, trop court ou trop petit, il n'y a pas à balancer, il convient de choisir une autre Nourrice.

Il est utile d'avertir ici qu'il est quelquefois bien fâcheux d'avoir coupé le filet mal à propos; car on a vu des enfans périr par cette raison, sur-tout s'il leur survient de ces toux quinteuses nommées *coqueluches*, & auxquelles ils sont si sujets qu'il y en a peu qui n'en ayent eu; si donc on a coupé alors le frein de la langue, comptant avoir coupé seulement le filet, la langue pourra se porter assez en arriere pour passer au-delà de la luette derriere le voile du palais; si une fois cela est arrivé, l'enfant périt promptement.

ment étouffé, le visage violet & la tête enflée comme si on l'avoit étranglé; j'en ai vu plusieurs qui étoient morts de cette manière, & parce qu'on leur avoit mal à propos coupé le frein de la langue, frein qu'on avoit prit pour le défaut de conformation nommé filet.

Si donc, dis-je, on ne coupe que cette portion de trop du frein lorsqu'elle existe, l'Art répare les torts de la nature; mais si en se trompant on coupe le frein bien conformé, l'Art a fait tort à la nature & a mis l'individu en danger de périr : je ne vois qu'un bon moyen à employer alors, & avec célérité pour sauver les enfans qui sont au moment de périr par les raisons susdites, c'est de porter un doigt au fond de la bouche de l'enfant jusques par derrière sa langue devenue ronde comme une boule, pour, en ramenant le doigt à demi-ployé, ramener aussi la langue dans la bouche de l'enfant; le hasard m'a procuré plusieurs fois la satisfaction de savoir très-décidément que ce moyen vaut beaucoup mieux que tous les coups qu'on donne en pareil cas entre les deux épaules de ces enfans, leur tenant la face tournée contre la terre; je l'ai dit à beaucoup de personnes qui en font usage avec succès, & c'est par la même raison que je me fais un devoir de le publier dans ce petit Ouvrage.

SECTION II.

De l'allaitement des Enfans sans se servir du lait de femme.

Je ne parlerai point ici des différentes méthodes, pour l'allaitement des enfans sans se servir du lait de femme, usitées dans des pays où je n'ai pas été, de crainte ou de mal saisir ce que j'en pourrois apprendre, ou bien de me trop fier à des récits qui pourroient bien manquer d'exactitude : je me bornerai même à dire succintement mon sentiment sur deux méthodes, savoir celle qui est usitée dans diverses contrées au moyen des chèvres & celle du lait de vache donné par le biberon.

Je commencerai par avouer que je préfère la première à la seconde, tant parce que la chèvre sert directement de nourrice, que parce que le lait de cet animal approche beaucoup plus du bon lait de femme que celui de vache, quoiqu'on puisse alléger ce dernier de diverses manières, mais dont aucune n'équivaut à mon gré le bon lait de chèvre.

On choisit ce lait de quelques semaines pour l'enfant nouveau né, les pis les moins gros, mais sur-tout les moins solides, sont les meilleurs ; il est admirable de voir d'une part le pis de la chèvre remplir la bouche

de l'enfant & la facilité avec laquelle ces pauvres petits tirent le lait, ce qui prouve bien que les gros mammellons des nourrices peuvent réussir pourvû qu'ils soient mollets ; d'autre part que la chèvre habituée à donner à têter, (& elle s'y habitue très-aisément) court au berceau de l'enfant si-tôt qu'elle l'entend crier, & lui mettre avec adresse le pis dans la bouche : il est vrai que ces animaux peuvent devenir en chaleur, mais on en est quitte alors pour prendre une chèvre qui n'y soit pas, & l'enfant n'y perd jamais rien, ce qui milite contre les mauvaises raisons qu'on nous allégué si fréquemment du changement de lait, nous en parlerons dans la suite.

Je préfère la Campagne à la Ville pour nourrir les enfans de cette façon & cela pour des raisons trop aisées à pressentir pour avoir besoin d'être détaillées.

On prétend que les enfans qui sont nourris du lait de chèvre sont sujets à tenir de leurs Nourrices pour la légèreté ; je ne fais si ce sentiment est fondé, car je connois des enfans à qui cet allaitement n'a pas produit cet effet, & je puis assurer connoître quatre enfans de très-grande condition que j'ai eu l'honneur de recevoir qui, ont été élevés avec du lait de vache, qui, loin de tenir de leur Nourrice, pourroient servir à affirmer le contraire, étant aussi

légers & agiles dans leurs mouvemens que s'ils avoient été nourris par des chèvres.

Quant à l'allaitement, pour le lait de vache donné au biberon, je n'ai pas sur cette méthode assez d'expérience pour hasarder de prescrire comment il faut se conduire en pareille circonstance ; si par la suite cette méthode prend faveur en ce pays , & que je me trouve en état d'en dire mon sentiment, je m'en ferai un devoir.

A R T I C L E I I I .

DE L'USAGE DE LA BOUILLIE POUR LES ENFANS A LA MAMMELLE.

Si on consulte les femmes de la Campagne & celles du Peuple sur l'usage de la bouillie, elles ne balancent pas de dire qu'on en doit donner, & si on leur demande pourquoi, elles allèguent l'usage & la réussite ; elles ajoutent ordinairement que la bouillie ôte les tranchées aux petits enfans à la mammelle.

Examinons ces trois allégations en commençant par celle de l'usage : nous ne disconvenons pas que cet usage soit établi de temps immémorial ; mais d'en conclure qu'il est bon, c'est autre chose, car les gens clairvoyans savent décidément au-

jourd'hui que cet usage est mauvais, & que la meilleure bouillie ne vaut pas du bon lait ; il faut à la vérité que la Nourrice en ait suffisamment, & si elle n'en a pas assez, il faut la changer contre une qui en ait davantage : d'ailleurs les Nourrices qui sont paresseuses aiment à donner de la bouillie à leur nourrisson, sur-tout le soir, parce que ces pauvres petits ayant beaucoup de peine à digérer cet aliment visqueux, ils sont long-temps sans sentir le besoin de tetter ; pendant ce même temps la Nourrice dort long-temps de suite, & elle est très-contente, c'est donc à la Nourrice que la bouillie fait indirectement du plaisir & non directement du bien à l'enfant.

A l'égard de ce que les Nourrices appellent alors réussite, & que je nomme échapper à cette mauvaise nourriture, si nous avions chaque année le catalogue des enfans morts subitement par des indigestions de bouillie, ou soit à la longue par l'obstruction des glandes du mésentère, obstructions qui se manifestent très-souvent à la fin de l'allaitement dans le temps du sevrage, on verroit que l'usage de la bouillie a peut-être plus fait périr d'enfans en bas-âge que toutes les maladies ensemble qui peuvent les attaquer pendant qu'ils sont à la mamelle ; j'en suis convaincu par l'examen assidu & réfléchi que j'en ai fait depuis bien long-temps.

Quant à la troisieme allégation , elle part de l'ignorance la plus crasse & de la prévention la plus aveugle , car c'est mettre le comble à la déraison de soutenir que de la bouillie qui est un aliment visqueux , très-difficile à digérer pour les estomachs les plus forts , fera capable d'appaiser les tranchées des enfans nouveaux-nés ou à la mammelle , tandis que ces mêmes tranchées viennent le plus souvent de mauvaise digestion par indisposition de l'estomach , indisposition si commune à ces pauvres petits êtres sur-tout lors de la prétendue germination de leurs dents , à l'occasion de laquelle nos Ancêtres ont établi sur leur expérience un proverbe si souvent répété qui est , bel enfant jusqu'aux dents.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que notre sentiment est de proscrire la bouillie en tout temps & en toute circonstance : mais , me dira-t-on , il y a de très-bonnes Nourrices qui , quoiqu'elles aient beaucoup de lait peuvent néanmoins n'en pas avoir suffisamment jusqu'à la fin de l'allaitement ; j'accorde cette réflexion parce qu'elle est raisonnable , & j'y réponds , que je permets alors , & c'est ordinairement vers le milieu de l'allaitement , qu'on donne du bon bouillon à l'enfant , même de la soupe à demi-mitonnée , mais bien broyée , ou de la panade bien faite pour tenir lieu

de bouillie , & ;'ose dire que par ce moyen toutes choses d'ailleurs égales , les enfans se portent toujours mieux à tous égards & en tout temps , qu'avec l'usage de la bouillie.

Mais que faut-il donc faire , me répliquera-t-on , quand les enfans ont des tranchées ? leur donner de l'huile d'amande douce récemment faite & tirée sans feu , mêlée avec du syrop de chicorée composé de rhubarbe comme nous l'avons déjà dit plus haut , ou leur faire prendre peu-à-peu de la manne fondue dans de l'eau bonne à boire , ou leur donner des petits lavemens adoucissans , dont les meilleurs sont ceux de bouillon de tripe ou de fraise de veau nouvellement faits.

Je fais ici l'occasion d'avertir de bien prendre garde à la constipation des enfans à la mammelle , car cet accident qui alarme si peu les Nourrices , qu'elles croient que c'est l'effet d'une forte constitution , est à mon avis très-redoutable , puisqu'il n'arrive que trop souvent que l'enfant qui paroît le plus fort & le plus robuste , tombe tout à coup dans des convulsions qui le tuent comme s'il étoit foudroyé ; ces enfans ont ordinairement la tête plus grosse qu'ils ne devroient l'avoir , ce qui m'est toujours très-suspect.

Pour éviter ce malheur inopiné il faut

avoir le soin d'entretenir le ventre libre , de mettre de temps en temps de petits suppositoires à l'enfant , lui faire sucer des morceaux de belle manne en larme , ce qu'ils font avec plaisir & fruit ; enfin il ne faut pas qu'un enfant à la mammelle passe plus de vingt-quatre heures sans salir ses couches.

A R T I C L E I V .

*DANS LEQUEL ON EXAMINE SI ON DOIT,
DONNER A TETTER A L'ENFANT AUTANT,
QU'IL LE DESIRE , OU SI ON PEUT LE
RÉGLER.*

DOIT-ON donner à tetter à l'enfant autant qu'il le desire , ou s'il est possible de le régler ? On peut faire l'un & l'autre , les meres peuvent entreprendre de régler leurs enfans pour la nuit essentiellement , & cela en éloignant peu-à-peu les distances d'un repas à l'autre , à la fin l'enfant ne fait plus que six , cinq ou quatre repas en vingt-quatre heures , & ne s'en porte que mieux ; mais je ne conseille point cette méthode pour les Nourrices étrangères , parce qu'elles pourroient en abuser.

Il y a des enfans qui rejettent une partie du lait qu'ils ont pris ; ce qui peut venir

de diverses causes qu'il est nécessaire de connoître afin d'y remédier convenablement : Quand c'est pour en avoir trop pris seulement, l'enfant commence par avoir le hoquet, il rejette ensuite quelque gorgée de lait caillé, d'odeur un peu aigre; si ce lait est blanc sans aucune mauvaise odeur, c'est presque sans conséquence, néanmoins la Nourrice en doit laisser moins prendre chaque fois à son nourrisson & alors il ne rejettera plus rien & n'aura point le hoquet. Loin de regarder ceci sous ce point de vue, les Nourrices prétendent que quand l'enfant a le hoquet c'est un signe qu'il croît, cela est même passé en proverbe chez elles, & cela leur tient lieu de raison & de démonstration.

Nous venons de dire que le hoquet qui survient à l'enfant qui vient de tetter est de très-peu de conséquence, mais il n'en est pas de même s'il arrive à jeun, c'est-à-dire, lorsqu'il y a long-temps que l'enfant n'a tété; car c'est alors un signe de maladie, & de maladie dangereuse, sur-tout s'il y a de l'assoupissement, car le hoquet est pour lors le précurseur des convulsions idiopathiques, & le cas devient d'autant plus grave que l'assoupissement est considérable : Il ne faut donc pas différer à appeler du secours, puisque cet état est des plus urgents.

Si on vient à donner à tetter à l'enfant dans cette situation, ce qu'il a peine à faire, il est sujet à revomir peu de temps après le lait sans être caillé, il est d'odeur puante & de couleur sale, parce qu'il y a des matieres corrompues dans l'estomach.

On voit par cet exposé qu'il peut être utile de régler l'enfant à la mammelle pour lui donner à tetter, mais qu'il y a des cas où il faut le régler sur la quantité de lait qu'il doit prendre chaque fois qu'il tette & que le hoquet qui précède le repas ou celui qui le suit, présente des indications très-différentes à remplir.

ARTICLE V.

DE L'ABUS DE TOUJOURS CHANGER UNE NOURRICE A QUI LES RÉGLES SURVIENNENT PENDANT L'ALLAITEMENT.

DOIT-ON toujours changer de Nourrice à qui les règles surviennent pendant l'allaitement? Pour se décider judicieusement sur cet objet, il faut se dépouiller de tout esprit de prévention, examiner l'enfant & la Nourrice: s'ils se portent bien l'un & l'autre & que le lait soit resté abondant & bon à tous égards, il ne faut pas changer la Nourrice, parce qu'il n'y a aucune rai-

son valable à donner pour prendre ce parti & que c'est s'affervir au préjugé, & à une routine aveugle que de faire le contraire : à la vérité si les règles dérangoient la santé de la Nourrice ou celle de l'enfant, surtout jusqu'à un degré très-marqué, il n'y auroit pas à balancer ; mais ce ne seroit pas alors par la seule raison que la Nourrice seroit réglée, mais parce qu'elle ne seroit plus en bonne santé qu'on seroit autorisé à en changer, & par une suite de conséquence, il faudroit en faire autant pour une Nourrice malade, ou dont le nourrisson deviendrait malade par le changement en mal qui pourroit être survenu au lait de la Nourrice qui ne seroit pas réglée, & continuer la Nourrice qui seroit devenue réglée, & cela par les raisons ci-dessus détaillées.

Il est d'ailleurs utile de dire ici que les règles arrivent plus souvent aux Nourrices qui nourrissent sur lieu, qu'à celles qui nourrissent chez elles, par la raison qu'étant mieux nourries, plus soignées, & faisant moins d'exercice, les sucs deviennent surabondans ; aussi deviennent-elles ordinairement plus grasses qu'elles ne l'étoient auparavant, en sorte qu'on peut dire que les règles qui surviennent alors, sans rien changer aux fonctions animales, sont une espèce de crise salutaire qui survient spon-

tanément pour éviter des accidens que la plénitude des vaisseaux sanguins pourroit occasionner.

Au reste cet état assure davantage que les femmes ne sont pas grosses, en supposant qu'elles en aient couru les risques; à la vérité il est prouvé qu'alors elles sont plus en danger de le devenir si elles s'y exposent, mais communément il est rare que cela arrive en nourrissant sur lieu, à cause de toutes les sages précautions qu'on prend pour l'éviter; ce n'est pas que je prétende dire que les Nourrices qui ne voient pas, peuvent s'exposer impunément, comme la plus grande partie le croit sottement, se persuadant qu'il est impossible qu'elles deviennent grosses, lorsqu'elles n'ont pas encore vû en nourrissant; car l'expérience ne prouve que trop souvent le contraire.

Il résulte donc de tout ce que nous venons de dire, qu'il ne faut point changer une Nourrice qui a ses règles par cette seule & unique raison, mais parce que son lait est dégénéré, soit qu'elle soit réglée, soit qu'elle ne le soit pas.



ARTICLE VI.

*DU PRÉJUGÉ QUE LES ENFANS NOUVEAUX
NÉS RENOUVELLENT LE VIEUX LAIT DES
NOURRICES.*

Voici encore une de ces erreurs accréditées depuis un temps immémorial & qui a pû faire commettre nombre de fautes irréparables ; en effet , je n'ai encore trouvé personne qui mette en doute que si on donne un enfant nouveau-né à une Nourrice dont le lait est vieux , ce nouveau-né le renouvellera ; ce qui est faux. Mais voici ce qui a pû établir ce préjugé , & ce qui peut l'avoir perpétué.

Afin d'être bien entendu , supposons un de ces cas dont je n'ai que trop d'exemples : on choisit une Nourrice qui a toutes les conditions requises pour y déterminer , excepté que son lait a un an ou environ ; si une personne de bon sens avance qu'elle craint que ce lait ne soit trop vieux pour le nouveau-né , ou qu'il n'aille pas jusqu'à la fin de l'allaitement , on peut s'attendre que sur le champ on voudra faire valoir l'axiome erroné ; mais quelque bonne raison qu'on veuille donner pour persuader , rarement en vient-on à bout ; au contraire ,

il n'est que trop commun qu'on passe outre, & qu'on ne commence à s'en féliciter, & finir par s'en repentir, sans néanmoins se corriger; on commence, dis-je, par se savoir bon gré de s'être déterminé en conséquence de l'axiome, & pourquoi? parce qu'en effet, sous vingt-quatre heures, il se trouve que la Nourrice a beaucoup plus de lait que précédemment, & on ne s'apperçoit pas que l'enfant nouveau-né tétant peu, il s'en faut de beaucoup qu'il vuide autant le sein que celui qui avoit un an, ce qui se soutient pendant quelques mois; on chante en conséquence victoire, mais par la suite le lait s'épuise souvent avant qu'il soit temps de sévrer l'enfant, alors le temps du repentir est arrivé, & quelquefois trop tard, pour pouvoir sauver l'enfant, & cela, soit qu'on l'ait sévré à l'insçu de pere & de mere, soit qu'il soit tombé malade, parce que le lait qui est vieux, est ordinairement trop épais pour l'enfant nouveau-né, soit parce que la dentition le fait dépérir, tant par le peu de lait qu'il peut tirer, que par sa mauvaise qualité.

Je ne dissimulerai pas que quand je donne toutes ces raisons aux personnes qui, en m'honorant de leur confiance apparente, me consultent sur ce sujet, la plupart ne m'opposent autre chose sinon que les exemples qu'on a de Nourrices qui ont fait deux

310 DU VIEUX LAIT RENOUVELLÉ.

nourritures tout de suite du même lait ; prouvent qu'il n'y a pas autant de danger que je le crois , de donner un vieux lait à un enfant nouveau-né. Mais outre que cette allégation ne prouve pas que les nouveaux-nés renouvellent le vieux lait , c'est en mettant l'exception à la place de la règle générale, s'exposer volontairement au non-succès ; car il y a beaucoup de personnes qui se sont repenties d'avoir pris ce parti, & très-peu qui n'y aient pas eu de regret.

Concluons donc qu'il est faux que l'enfant nouveau-né renouvelle le vieux lait, & que c'est trop donner au hazard que de l'y exposer lorsqu'on peut faire mieux ; or, il est fort rare d'y être contraint à tous égards, donc on fait toujours mal de s'y fier, & c'est ce que nous nous étions proposé de prouver.



ARTICLE VII.

*DES CAS OU L'ON DOIT CHANGER DE
NOURRICE.*

AVANT que de parler des cas où on doit essentiellement changer de Nourrice, je crois nécessaire de fronder le préjugé accrédité sur la crainte futile où l'on n'est que trop souvent de penser que le changement de lait est dangereux aux enfans, en n'assignant à cette idée que celle de changer de lait simplement, & dans ce sens il est certain que si cela n'étoit point dangereux, ce seroit au moins disgratieux; mais il faut peser le motif qui oblige à faire ce changement, en sorte que loin d'être dangereux lorsqu'il sera nécessaire, il sera toujours avantageux si on quitte un mauvais lait pour en donner un bon.

Je ne me ferois pas arrêté à combattre ce préjugé, si je n'étois certain par ma propre expérience qu'il a porté un préjudice considérable à nombre d'enfans dont la plupart sont morts pour avoir trop tardé à leur donner ce secours.

Outre le cas que nous avons annoncé en parlant du choix des Nourrices, & ceux que nous avons détaillé ci-devant, il y a

encore ceux des causes qui se développent pendant l'allaitement, & ceux qui surviennent inopinément, je m'explique.

Une Nourrice avoit des vices dans le sang, dont on n'avoit pû découvrir aucuns vestiges lors de l'examen qui a fixé le choix, comme des dartres, des pustules, des glandes dans les aînes ou sous les aisselles, dans le sein ou ailleurs, il lui survient des taches violettes sur la peau, des galles quelque part, on ne sauroit trop tôt changer de Nourrice, quand bien même son lait seroit abondant & souffriroit avantageusement toutes les épreuves usitées.

A l'égard des causes inopinées dont le dénombrement ne seroit pas possible à faire tant il peut être grand, comme les maladies aiguës, les accidens de cause externe qui peuvent blesser le corps ou émouvoir violemment les passions de l'ame; les règles du bon sens doivent guider, parce que toutes ces causes n'étant pas également propres à produire des mauvais effets au même degré, il faut les apprécier avec sagacité.



ARTICLE VIII.

*DES PRÉCAUTIONS QU'ON DOIT PRENDRE
POUR HABITUER L'ENFANT A UNE NOU-
VELLE NOURRICE, S'IL A ASSEZ D'ÂGE
POUR S'ÊTRE ATTACHÉ A CELLE QU'IL
FAUT QUITTER.*

IL y a des précautions à prendre pour habituer l'enfant à une nouvelle Nourrice, si il a assez d'âge pour s'être attaché à celle qu'il faut quitter ; voici celles qui m'ont le mieux réussi dans des cas semblables. Je prends le temps de la nuit autant que cela est possible , ou bien je choisis un endroit très-obscur , ou qu'on rend tel : il faut aussi prendre le moment du réveil de l'enfant , & lorsqu'il vient à crier , lui donner à tetter sans rien dire du tout , en cas qu'on n'ait plus la Nourrice qu'on veut quitter ; si on l'a & qu'elle veuille se prêter aux circonstances , il faudra qu'elle se mette derrière la nouvelle Nourrice & qu'elle parle à l'enfant de son ton & de sa manière ordinaire , ayant la précaution de mettre sa tête à côté de celle de la seconde Nourrice , & du même côté dont l'enfant a pris le tetton.

Il est fort rare qu'avec ces précautions on ne réussisse pas : lorsque l'enfant a tété suffisamment , on fait retirer , sans bruit & à la faveur des ténébres , l'ancienne Nourrice , on donne du jour à la chambre par degré ; il est bon qu'il y ait dans cette même chambre des personnes habituées à l'enfant , afin de modérer sa surprise & son chagrin , s'il se trouve susceptible de l'un & de l'autre : si on n'a que la nouvelle Nourrice , cela devient quelquefois un peu plus difficile à exécuter , mais si rarement impossible , que je ne l'ai pas encore vû manquer une seule fois , & si j'ose le dire avec vérité , j'ai fait faire un grand nombre de changemens de lait qui ont mis les enfans dans le cas de marquer leur attachement par leur surprise plus ou moins grande , j'en ai même vû faire un spectacle attendrissant par leurs cris plaintifs & leur dépit , en frappant à coups de poing le sein dont ils s'étoient gorgés de lait , & cela au point que si on ne s'y étoit pas bien pris par la suite , l'enfant se dépitant à force de refuser de tetter auroit pû prendre le parti d'abandonner le projet avantageux qu'on avoit conçu , dans la vue de lui être d'une grande utilité.

ARTICLE IX.

*JUSQU'A QUEL AGE L'ENFANT DOIT
TETTER.*

LORSQU'ON me demande jusqu'à quel âge il convient de laisser tetter l'enfant, je répons, jusqu'à ce que l'enfant ait vingt dents, néanmoins autant que cela devient possible sans de grands inconveniens ; ce n'est pas que je croie qu'il soit absolument impossible de réussir sans suivre strictement cette règle, mais quand on nous demande conseil, nous devons non-seulement nous faire un devoir de le donner bon, mais encore le meilleur possible ; or, comme je pense qu'on ne peut mieux faire que d'attendre que l'enfant ait vingt dents, ou tout au moins seize pour les sevrer, je ne dois pas balancer à le dire, quoique je n'ignore pas que la multitude s'élèvera contre mon sentiment. Voici mes raisons, & je prie mon Lecteur de faire attention qu'elles sont le résultat d'une expérience consommée.

Lorsqu'on vient de sevrer un enfant & qu'il tombe malade pour la sortie de ses dents, sa bouche devient souvent brûlante, il ne veut plus manger, il ne fait que boire ; le devoiement séreux le prend, & s'il dure

long-temps, ce flux le jette dans le marasme, on ne fait plus que lui faire, ni que lui donner de vraiment utile, & plusieurs en périssent; si on leur avoit conservé le tetton, c'auroit été leur consolation & celle de la nature. En effet, on voit en pareil cas ces pauvres petits enfans se jeter dessus avec avidité, tetter quelques gorgées & y revenir souvent, ce qui en les nourrissant leur raffraichit le bouche, leur ramollit les gencives & par conséquent les détend & facilite aux dents de les émincer & enfin de les percer: il n'y a pas de miel, de cervelle de lièvre, de moële de cerfs, de graisse d'ours &c, qui valloient pour cela le lait de femme fourni par la succion.

Or, comme pour sortir, les dents sont très-sujettes à faire tomber malade les enfans, & à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elles soient toutes sorties, & que lors de leur sortie l'allaitement adoucit mieux cet état que tout ce qu'on pourroit faire pour servir d'équivalent; je crois être autorisé à dire qu'on fera toujours bien de laisser l'enfant au tetton jusqu'à ce qu'il ait toutes ses dents *dites-de-lait*. Il y a grande apparence que dès les temps les plus reculés les enfans tettoient jusqu'à ce qu'ils eussent seize dents; car il est de notoriété publique que l'époque de cette dénomination de dents-de-lait est presque aussi ancienne que

le monde , ainsi je ne fais ici que rappeler les usages de nos anciens Peres qui suivoient en cela le vœu de la nature. Il n'y a donc pas à mon avis d'autre temps à limiter : on répond à cela journellement que de faire tetter si long-temps les enfans, les rend lourds, & on allègue ceci comme si on étoit bien sûr de son fait, mais si on demande les preuves, on reste court, ou bien on ajuste des faits à ses idées, tant les préjugés sont sujets à subjuguier la raison.

A R T I C L E X.

DU TEMPS OU PAROISSENT LES DENTS

DITES-DE-LAIT.

La sortie des dents aux enfans est très-variable , on peut néanmoins établir en général que les premières sortent rarement avant six mois , & qu'il est commun que l'enfant ait dix-huit mois avant qu'il en ait seize , & deux ans lorsqu'il en a vingt.

A la vérité il y a quelques enfans qui en ont beaucoup plutôt & d'autres plus tard que six mois : il en est de même pour les dernières des vingt ; il se passe ensuite plusieurs années avant la sortie des quatre qui doivent compléter les deux douzaines , & le double ordinairement pour parvenir au

nombre de vingt-huit, nombre auquel elles se bornent quelquefois, & c'est quand elles sont conjointement toutes fort larges & que les mâchoires sont petites; car si ces deux circonstances particulieres ne se trouvent pas réunies dans le même sujet, alors les plus petites mâchoires comme les plus grandes ne sont point bornées à vingt-huit dents, elles peuvent en avoir trente-deux, qui est le nombre complet le plus ordinaire; mais ces quatre dernieres dents viennent assez communément dans la puberté même à la fin de l'accroissement général de tout le corps & quelquefois beaucoup plus tard; il n'y a que les seize premieres dents qu'on nomme *de lait*, parce qu'il n'y a qu'elles qui sortent pendant l'allaitement, & il n'y a ordinairement que celles-là qui se renouvellent en bas-âge.



ARTICLE XI.

*DE L'ORDRE DANS LEQUEL SORTENT LES
DENTS DES ENFANS.*

LA sortie des dents se fait avec ordre ; ce sont les incisives qui sortent ordinairement les premières , les quatre premières petites molaires après , les canines ensuite , puis les secondes petites molaires.

Les incisives sont communément au nombre de huit , quatre en haut & quatre en bas , les premières petites molaires au nombre de deux à chaque mâchoire , les canines deux en haut & autant en bas , & les secondes petites molaires aussi deux en haut & deux en bas.

Ce sont souvent les deux dents incisives du milieu de la mâchoire inférieure qui se font jour les premières , ensuite les pareilles d'en-haut qui y répondent , puis les latérales d'en-bas qui sont suivies de leurs semblables de la mâchoire supérieure ; les premières petites molaires marchent après & dans le même ordre ainsi que celles qui doivent y répondre ; les canines d'en-bas percent à leur tour & sont suivies de leurs pareilles d'en-haut nommées vulgairement *œilleres* ; enfin viennent en dernier les secon-

320 DE LA DENTITION, &c.
des molaires d'en-bas & d'en-haut.

Les incisives fendent ordinairement assez aisément les gencives, parce qu'elles sont tranchantes, les molaires plus difficilement, parce qu'elles sont quarrées; mais ce qui d'abord paroît étonnant, c'est que les canines qui sont pointues, sont celles qui font souvent le plus souffrir les enfans. En voici suivant moi la raison.

On vient de voir que dans l'ordre naturel, ce sont les premières petites molaires qui se montrent après les incisives; il en résulte que la base des unes & des autres gêne celle de la canine; base qui doit toujours rester un peu au-dessous de celle des dents voisines, & c'est ce qui l'assure dans sa place, sans quoi, étant pyramidale du côté de sa racine, comme de celui qui porte l'émail, la dent seroit vacillante, & c'est sans doute pour cela que l'Auteur de la nature a jugé à propos de faire sortir les couronnes des latérales de la canine avant que de permettre à celles-ci de se faire jour; enforte que plus les canines tardent à sortir après les premières petites molaires, plus ces mêmes canines font souffrir les enfans, non-seulement pour percer la gencive, mais aussi pour se montrer complètement; car il n'arrive que trop souvent que, quoique la pointe de la dent ait en effet percé la gencive, les douleurs continuent, la gencive s'enflamme,

s'enflamme, recouvre de nouveau la pointe de la dent, de maniere que si on ne s'étoit pas bien assuré que la dent s'étoit réellement déjà fait jour, on se persuaderoit volontiers qu'on se feroit trompé : il y a plus, puisqu'il arrive souvent que ceci se répète plusieurs fois avant que la dent reste à découvert, & que pendant tout ce tems l'enfant souffre horriblement.

Ce mécanisme est si certain, que si par cas fortuit les canines sortent avant les molaires susdites, comme cela arrive quelquefois, elles percent alors si aisément la gencive, qu'à peine s'en apperçoit-on, mais aussi qu'en résulte-t-il ? ces dents deviennent d'une longueur étonnante, elles branlent de bonne heure & tombent de même, ce qui influe sur celles qui par la suite doivent leur succéder ; on voit pour lors manifestement, & par raison inverse, que la base de la canine fait toute la plus grande difficulté de la sortie de sa partie émaillée, & que cette difficulté ne vient, comme nous l'avons exposé, que de ce que les bases des dents voisines ou latérales s'élargissant de bonne heure aux dépens de la partie supérieure de l'alvéole qui reste entre elles, gêne la sortie de l'intermédiaire, qui de son côté, en grossissant, se trouve violemment comprimée par les côtés.

Mais où se passe la douleur la plus vio-

lente de la dentition ? le vulgaire croit que c'est à la gencive, tandis que c'est au fond de l'alvéole qui est le siège de la douleur véhémente qui trouble alors toutes les fonctions tant vitales qu'animales, au point de ne faire périr que trop souvent ces pauvres petits innocens. Mais il ne suffit pas pour convaincre, de s'arrêter à ce que je viens d'alléguer, passons à la démonstration.

ARTICLE XII.

DE LA DENTITION OU GERMINATION DES DENTS.

POUR parvenir aisément à démontrer ce que c'est que la Dentition, voyons d'abord dans quel état sont les mâchoires d'un enfant à terme qui a eû le malheur de périr par des obstacles invincibles qu'il a pû trouver pour venir au monde.

L'Anatomie nous apprend que les seize, quelquefois les vingt premières dents sont toutes formées dans leurs alvéoles, & que la superficie de la partie supérieure de leurs couronnes a déjà une légère couche d'émail ; mais que leur substance est sous la forme d'une gelée dont la consistance diminue de proche en proche en allant au fond

de chaque alvéole : on voit par-là que l'enfant à terme a déjà au moins seize dents formées lorsqu'il vient au monde.

La même Anatomie nous fait connoître qu'à trois mois de naissance la couronne de chaque dent a une solidité presque toute osseuse, & que la gelée qui formoit la racine est comme cartilagineuse, mais à divers degrés suivant ceux dont nous avons déjà parlé ; on trouve à six mois que le tout a fait un progrès assez considérable pour que ce même tout puisse être considéré comme vraiment osseux : néanmoins on voit ordinairement que les degrés de solidité marchent pour chaque dent en raison de l'ordre de leur sortie, enforte que les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure, sont les plus complètement formées à tous égards, & les secondes petites molaires les moins ; que c'est enfin l'extrémité de la racine, au fond de l'alvéole qui prend son dernier degré de solidité.

Cela bien connu nous démontre, 1°. Que la germination des dents qui est commencée dès le ventre de la mère, se fait du haut en bas, de même que les racines des plantes, & que comme en elles, le plus gros & le plus solide est en haut, le plus menu & le moins solide est en bas.

2°. Que la couronne de la dent ne fait effort pour sortir à travers la gencive, que

quand la pointe de la racine a acquit assez de solidité pour qu'en appuyant ferme dans le fond de l'alvéole, elle oblige sa partie opposée de forcer la gencive à la laisser passer à travers sa propre substance en l'éminçant peu-à-peu, la crue de la dent fait après cela le reste paisiblement.

3°. Que la base des canines qui naissent après celles des dents qu'elle doit toucher, doit avoir plus ou moins de difficulté à se loger entre deux, suivant le tems qu'il y a que celles qui l'ont devancé, sont sorties, le volume qu'elles ont acquit, celui qu'a prit dans l'alvéole la canine, &c. ce qui par combinaison rend raison des degrés de difficulté; car si la canine sort peut de tems après ses plus proches voisines, que celles-ci soient d'un petit volume, la difficulté sera légère; si au contraire il y a long-tems que l'incisive & la petite molaire sont sorties, qu'elles aient l'une ou l'autre, ou même encore pire, toutes les deux acquit beaucoup de volume & de solidité, la difficulté pourra peut-être devenir insurmontable à la nature seule.

Si donc on est bien convaincu de toutes ces vérités, le mécanisme naturel développé, indique la façon de lever l'obstacle, il n'y a qu'à tirer une des deux dents, toutes les difficultés s'anéantiront & l'on soulagera l'enfant de son état extrême, en supposant

néanmoins qu'il n'y ait pas de complication morbifique indépendante de la dentition, qu'on ne s'y prenne pas trop tard, & qu'on tire la molaire de préférence à l'incisive, celle-ci devant faire moins d'obstacle que celle-là.

Il nous reste à démontrer que dans le cas grave qui fait l'objet essentiel du sujet que nous traitons, le siège où se passe la plus violente douleur est dans le fond de l'alvéole; on fait que chaque alvéole est tapissée d'une membrane qui lui sert de périoste, & dont le sentiment est très-exquis, ceci qui est incontestable, étant bien prouvé, que doit-il arriver lorsque la base de la canine trouve moins d'espace pour se placer qu'elle n'a de volume? la dent, en continuant de croître & de prendre de la solidité, appuie la pointe de sa racine au fond de l'alvéole, elle meurtrit le périoste qui s'enflamme; plus l'obstacle est grand, plus le désordre s'augmente; si l'obstacle devient insurmontable, le désordre arrive à son comble & fait périr l'enfant, & sur-touts'il ne se trouve alors quelque personne assez éclairée pour aider la nature à propos & à tems.

Qu'on ne me dise pas que c'est à la gencive qu'est le plus grand mal, car tout grand qu'il puisse paroître là, il n'est que l'effet de la cause que nous venons d'assigner; or, si

on détruit la cause, on fait cesser l'effet : les canines qui sortent fortuitement avant les petites molaires, prouvent bien par leur grande facilité à percer la gencive, que ce n'est point à la gencive où est l'obstacle, mais dans le lieu que nous avons désigné.

Ce que nous venons de dire des dents canines, eu égard à la difficulté que la base de leur couronne trouve souvent à se loger entre les dents voisines, arrive quelquefois aux secondes petites molaires, & c'est lorsque quelques-unes des premières grosses molaires viennent à sortir avant les dernières petites, car alors celles-ci mettent ordinairement l'enfant en aussi grand danger pour le moins, que dans le cas de la sortie difficile des canines, & cela à divers degrés tous relatifs à ce que nous en avons avancé plus haut, & par les raisons qui y sont exposées; il y a de plus ici, que les couronnes des dents voisines de celle qui veut sortir, ont chacune beaucoup plus de volume & de surface que n'en a la canine.

Le remède le plus salutaire, quoique le plus extrême, sera encore dans ce cas de tirer la première petite molaire, comme dans le cas précédent, afin que la seconde trouve à se placer avec moins de difficulté.

Si on fait une attention suffisante à tout ce que nous avons exposé sur ce sujet intéressant, on verra pourquoi il arrive si souvent

que les incisions qu'on fait quelquefois sur les couronnes des dents molaires qui ont peine à sortir, réussissent si rarement.

Qu'on se ressouvienne de ce qui arrive aux canines en pareilles circonstances, & pourquoi ces dents, quoique pointues, après avoir percé la gencive, s'en trouvent enveloppées de nouveau, & on cessera dorénavant de faire ou de faire faire de ces opérations en cas semblables.

A la vérité, si la difficile dentition ne vient pas des causes que nous venons de développer, ces incisions pourront devenir utiles, & ce sera lorsqu'une dent tendra à sortir isolée; car les dents voisines n'ont alors nulle part à la difficulté qui se présente; mais ce cas étant l'unique où les incisions puissent être utiles, il doit arriver de toute nécessité que ces incisions sont très-souvent infructueuses, & c'est ce que jusqu'à présent personne, que je sache, ne nous ait démontré.

Si nous avons le bonheur d'être bien entendu, nous n'aurons pas de peine à donner une idée juste de la dentition, & de détruire l'absurdité qui existe au sujet de la germination des dents; absurdité si grande qu'on a journellement l'inéptie de vouloir nous montrer le germe des dents dans les couches des petits enfans; ce n'est pas que je veuille nier que la difficile dentition ne

puisse produire tous les effets que l'on voit non-seulement dans les déjections des enfans, mais encore tous les autres symptômes effrayans que je ne vois que trop souvent ; loin delà, je n'ai d'autre but que de détruire des erreurs, & de mettre des vérités utiles en leur place ; & c'est pour ces mêmes raisons que j'aurai encore à dire qu'on a trop de répugnance à laisser saigner les enfans dans la dentition difficile, n'importe de quelle espèce elle soit, & quel âge aient les enfans, si-tôt qu'il y a de la fièvre ; car qui ne fait pas que dans les adultes, la saignée est souvent un grand secours pour les violens maux de dents.

D'ailleurs, il faut bien prendre garde dans le sujet que nous traitons ici, que s'il est vrai que la difficulté de la dentition fait tomber dangereusement malade quantité d'enfans qui n'ont pas toutes leurs dents de lait, que ce ne sont pas les seules maladies dont ils puissent être attaqués, & que dans toutes les fièvres ardentes & celles qui viennent des inflammations de quelques parties internes, la saignée est un souverain remède, enforte que parce qu'on attend la sortie des dents, & qu'on n'est point dans l'usage de saigner dans les accidens de la difficile dentition, il en résulte qu'en attribuant les accidens à une cause absente, ou si elle est présente, qui forme complica-

tion, on laisse périr les enfans sans leur donner les secours dont ils auroient besoin.

J'ai été si souvent témoin de ces mépri-
ses développées par l'ouverture des cada-
vres de ces petits infortunés, que je me fais
un devoir de le dire ouvertement pour le
bien de l'humanité.

C'est aussi pour ces mêmes motifs que je
conseille de ne pas trop se fier à toutes ces
poudres absorbantes qu'on est dans l'usage
de donner comme calmantes ou contre les
convulsions, parce que cette sécurité est
souvent trop dangereuse : ce n'est pas que
je blâme l'usage de ces petits secours, mais
il faut bien faire attention que ce ne sont
que de légers accessoires au traitement, &
que le plus ordinairement on veut mal-à-
propos qu'ils tiennent lieu de tout.

Quant à tous les amulettes qu'on met
tantôt au cou, tantôt au poignet, d'autre-
fois dans les bonnets des enfans, soit pour
faciliter, dit-on, la sortie de leurs dents,
soit pour les préserver des convulsions, j'a-
voue que je les regarde si-non absolument
inutiles, au moins des plus insuffisans ; ce
sont, suivant moi, des prétendus préserva-
tifs accrédités par l'ignorance des tems re-
culés, & souvent par la cupidité des Char-
latans, auxquels se laissent entraîner quan-
tité d'honnêtes gens qui en sont la dupe ;

ce qui les conduit à appeler trop tard du secours, & les rend implicitement, si j'ose le dire, cause seconde de la perte des enfans qu'ils chériffoient.

A l'égard du hochet qui a été si long-tems accrédité, & qu'on commence à quitter avec raison, nous aurons peu de chose à dire, si ce n'est qu'en ayant reconnu l'abus, comme les personnes de bon sens qui le proscrivent, nous répéterons avec elles que tous ces corps durs avec lesquels les enfans se frottoient les gencives, lorsqu'elles leurs démangeoient, ou même sans cela, parce que les enfans ont un machinal inné qui fait qu'ils portent à leur bouche tout ce qu'on leur met dans les mains; ils se durcissoient les gencives au point de se les rendre quelquefois comme calleuses, de manière que loin de faciliter la sortie des dents, c'étoit un moyen sûr de leur présenter un obstacle de plus à vaincre.



ARTICLE XIII.

DE LA CRASSE DE LA TESTE DES ENFANS

A LA MAMMELLE.

PRESQUE tous les enfans naissent avec des cheveux, sur-tout lorsqu'ils sont à terme ou qu'ils en approchent, & ont ordinairement le front couvert de poils follets plus ou moins longs; d'ailleurs, la plupart de ces enfans viennent au monde enduits d'une espèce de pâte ou de pommade, dont une partie se trouve souvent embarrassée dans les cheveux & sur le front. On est dans l'usage d'enlever cet enduit d'abord après la naissance avec du vin tiède & du beurre, mais rarement on l'ôte en entier, sur-tout dans les endroits susdits; cette matiere s'y sèche alors, & par la suite se salit; quand cela arrive, ce qui est commun, les Nourrices disent que l'enfant a *le chapeau*, & il est passé en axiome parmi elles, qu'il est dangereux de le lui ôter; il convient donc de savoir si l'axiome est bien ou mal fondé, afin de prendre en conséquence un parti raisonnable.

Le bon sens dicte à tout le monde que de la crasse qui bouche les pores de la peau,

loin d'être d'aucune utilité ne peut que nuire, mais si-tôt qu'on propose d'ôter cette crasse, on oppose l'axiome; alors le même bon sens fait réfléchir que cet axiome n'a pas été établi sans quelque sorte de raison, & qu'il faut bien que l'expérience l'ait fait naître, puisque la succession des tems l'a accrédité.

Voici ce qui se présente naturellement à l'esprit pour tâcher de découvrir la vérité, la tête des enfans a peu de solidité, c'est-à-dire que les os qui composent le casque osseux, sont non-seulement minces & susceptibles de fléchir sous la pression plus ou moins forte des corps qui peuvent appuyer dessus, mais encore ces os laissent alors entr'eux des espaces plus ou moins considérables sans être joints que par des parties membraneuses, sur-tout au lieu nommé la *Fontaine de la tête*, qui est comme on fait très-près du front, & que là le cerveau est essentiellement fort exposé aux compressions quelconques.

Cette vérité remise sous les yeux, & jointe à la suivante, vont ensemble nous développer celle que nous cherchons. En effet, lorsqu'on veut ôter la crasse en question, & qu'on s'y prend mal, il en peut arriver des accidens très-fâcheux, comme des assoupissemens commateux qui conduisent ordinairement à des convulsions fort dangereuses.

Ce ne fera donc pas parce que l'enfant n'a plus sur sa tête & son front cette malpropreté, qu'il est devenu dans un état périlleux ; mais parce que , par exemple , pour ôter cette crasse qui tient comme teigne , (expression vulgaire , mais très-énergique en pareil cas ,) on a maltraité le cerveau à force de compressions successives ; ou bien si on ne s'est point servi de brosse dures si souvent & si mal-à-propos employées à cet usage , on a frotté la tête avec du beurre froid pour humecter & détacher cette crasse ténace ; ce qui peut enrhumér l'enfant & le mettre en danger , par les toux quinteuses qui ne leur surviennent alors que trop souvent.

On me répondra peut-être que si on court tant de dangers d'une part pour ôter cette crasse , & que de l'autre , on en court beaucoup moins de la laisser , il est raisonnable de ne pas ôter le chapeau à l'enfant. Si on se servoit de cet argument , ma réponse seroit , que comme le plus ou le moins n'exclut pas l'essence des choses , il convient de faire tout le bien possible , & de ne pas laisser exister un inconvénient réel si petit qu'il puisse être , sur-tout lorsqu'on peut les éviter tous.

Pour y parvenir , il faut faire une très-forte eau de savon , en froter légèrement & avec le dedans de la main ou une

éponge, tous les endroits crasseux, que la liqueur soit bien chaude sans brûler, puis essuyer avec ménagement la partie au moyen d'un linge fin, chaud & chiffonné, pour, sans perdre de tems, ne laisser aucune humidité, ce que l'on peut faire sous quelques minutes & avec beaucoup de facilité; je n'ai jamais vu qu'en s'y prenant de cette maniere, ces enfans en aient été incommodés à aucun égard.

Il résulte de ce que nous venons de dire, 1°. Que ce qu'on nomme chapeau aux enfans à la mammelle, est une faleté qui ne peut être d'aucune utilité. 2°. Que lorsqu'il est arrivé des accidens après avoir ôté cette mal-propreté, cela n'est venu que de la mauvaise façon de s'y prendre pour l'ôter. 3°. Qu'en s'y prenant convenablement, on fait bien de détruire cette crasse.

J'ajouterai ici seulement que dans le nombre des enfans que j'ai fait nétoyer, suivant ma méthode, il y en a eu quelques-uns à qui on a été obligé d'y revenir plusieurs fois & en des tems plus ou moins éloignés, parce qu'il leur est revenu de la crasse à la tête & même au front, ce qui m'a fait juger qu'alors c'étoit la transpiration de l'enfant qui l'avoit pût produire elle seule, ou qui avoit augmenté celle qu'on avoit laissé depuis la naissance.

Je suis d'ailleurs persuadé qu'à la longue

ce prétendu *chapeau* auroit bien put devenir de la galle réelle & peut-être de la teigne qu'on voit ordinairement naître de cette manière, & j'ai remarqué qu'alors la transpiration de la tête de ces enfans est très-puante.

On ne doit donc pas courir ces risques, puisque nous venons de prouver qu'il y en auroit à laisser subsister cette mal-propreté : ce qui détruit de fond en comble l'axiome trivial & illufoir établi sur ce sujet de tems immémorial, & transmis de génération en génération, par l'aveugle crédulité populaire.

ARTICLE XIV.

DES OREILLONS ET DE LA CHASSIE DES PETITS ENFANS.

LES enfans à la mammelle sont fort sujets à avoir le derrière des oreilles humide, rouge, comme éréthelateux, ou ressemblant à des dartres vives; il en exude une humeur gluante & puante, qui en s'épaississant, forme des gales dont les croutes se gersent & s'écaillent lorsqu'elles séchent; on est dans l'usage de nommer cette incommodité les *Oreillons*.

Il faut éviter que les enfans n'y portent

les doigts , tant parce qu'ils s'écorchent avec leurs ongles , que parce que quand ils se grattent tout de suite ailleurs , ils se font venir des taches rouges qui fuient de même que celles des oreilles.

Les bonnes Nourrices pansent souvent ces oreillons avec de petits linges blancs de lessive , elles y rayent de leur lait chaque fois pour humecter les croutes & détacher les linges imbibés de la matiere.

Il faut bien se donner de garde d'y rien mettre d'astringent , ni de dessicatif , de crainte de faire rentrer cette humeur que le vulgaire nomme *Gourme* , car il est certain que tant qu'il en sort & qu'il est nécessaire qu'il en sorte , l'enfant se porte bien , & que tout au contraire , si par quelque cause que ce puisse être , cet écoulement se supprime subitement , l'enfant ne tarde pas à être en danger , il tombe ordinairement dans l'assoupissement , il devient brûlant , il ne veut plus tetter , ce qui est très-souvent suivi de convulsions , sur-tout si l'enfant avoit dès la naissance la tête trop grosse , eu égard au volume de son corps , ou qu'elle le soit devenue depuis la dessication des oreilles.

Le remede le plus souverain que je connoisse pour parer le coup fatal qui se prépare , c'est d'appliquer sans délai les vessicatoires derriere les oreilles , afin de réta-
blir

blir le plus promptement que faire se pourra, l'écoulement de la matiere nuisible qui se jette sur le cerveau, & d'entretenir longtemps cet écoulement, de crainte de recidive.

Le signe le plus certain de la nécessité de cet écoulement, est le bon état de la santé de l'enfant pendant l'écoulement même, soit qu'il soit venu naturellement, soit que l'Art l'ait rétabli.

Le signe de la suppression est le changement subit qui arrive du bien en mal à cette même santé, & celui de la fin salutaire de l'écoulement, est, ou la continuation de la bonne santé de l'enfant, ou bien son rétablissement parfait à tous égards, quoique l'écoulement soit entièrement dissipé, mais en diminuant journellement peu-à-peu jusqu'à cesser.

Le premier signe annonce donc la présence d'une humeur qui se dépure de la masse du sang au soulagement & à la décharge de l'économie animale, & par conséquent très-nécessaire à entretenir jusqu'à son entier épuisement.

Le second signe avertit que cet écoulement salutaire étant subitement supprimé, met l'enfant est très-grand danger, si on n'est assez heureux de le rétablir promptement.

Le troisième signe assure que ce même

écoulement n'est plus nécessaire, & qu'il ne doit point allarmer, en le voyant se dissiper au gré de la nature, soit que cet écoulement qui a d'abord été spontané, ait toujours été tel, soit que l'Art l'ait rétabli.

Il y a des enfans nouveaux-nés qui au lieu d'avoir des oreillons dans le cours de l'allaitement, ont plus ou moins de chassie aux yeux; cette incommodité n'est point d'une autre nature que celle dont nous venons de parler, ce n'est qu'une route différente que la nature prend alors pour la dépuration de la masse du sang.

Dans ce cas la nature demande à être aidée afin d'éviter les accidens qui pourroient arriver à la vue, s'il y avoit beaucoup d'humeur à sortir, & suivant encore le degré d'acrimonie de cette même humeur. Les Nourrices rayent souvent de leur lait sur les paupieres de ces enfans pour les décoller, & elles font très-bien; mais il s'en faut de beaucoup que cela soit toujours suffisant pour préserver la vue des accidens dont elle est alors ordinairement menacée.

On doit en pareil cas poser les vessicatoires derriere les oreilles de ces enfans, quoiqu'ils se portent bien à tous égards, & cela pour les raisons susdites, & on verra avec satisfaction que lorsque l'écoulement sera parfaitement établi, la Chassie se dissipera peu-à-peu, il faudra terminer cette

cure comme la précédente, & par les mêmes raisons, en se guidant par les signes que nous avons exposé.

J'ai vu plusieurs de ces enfans en qui la nature se servoit des deux voyes dépuratoires qui font le sujet de cet Article, & on voyoit alternativement que quand une de ces voyes fournissoit plus ou moins qu'à l'ordinaire, c'étoit toujours à la charge ou à l'allègement de l'autre; ce qui m'a porté à prendre le parti de fixer le tout sur les oreilles, au moyen des vessicatoires, afin de garantir la vue des accidens qui pourroient y arriver, & d'autant mieux que les oreillons, soit spontanés ou procurés par l'Art, n'ont jamais fait de tort à l'ouïe, au lieu que nous n'avons que trop d'exemples que des Chassies opiniâtres ont enfin fait perdre la vue à de ces enfans, soit par des abcès survenus au tour du globe des yeux, qui en consommant les graisses, soit par des ulcérations de la cornée, des taves, même des cataractes, &c.



ARTICLE XV.

SUR LE PRÉJUGÉ QU'IL NE FAUT PAS ROGNER

LES ONGLES DES PETITS ENFANS.

NOMBRE de femmes ne veulent point qu'on rogne les ongles des enfans à la mam-melle, & en conséquence elles les laissent croître au point qu'ils déchirent quelque-fois leur peau & celle de leur Nourrice, comme s'ils avoient des griffes.

Si on demande aux Dames pourquoi elles ne veulent point qu'on rogne les ongles à leurs enfans, leur réponse la plus ordinaire est que c'est pour éviter que la chair ne passe point les ongles, & que cela ne gâte la belle forme du bout des doigts, sur-tout si c'est une fille.

Je ne fais ce qui a donné lieu à cette chimere, mais je suis très-sûr qu'on s'ex-pose alors à faire positivement ce qu'on se propose d'éviter, & voici comment on peut le prouver. L'Anatomie nous apprend que la peau du bout de chaque doigt se termine en dessous de l'extrémité de l'ongle; & les Méchaniques nous démontrent que plus un levier est long, & plus il a de puissance.

Or, si on considère l'ongle comme un levier dont la puissance sera appliquée à l'extrémité prolongée, plus cette extrémité prolongée par l'accroissement continuel de l'ongle sera longue, & plus la partie qui est attachée à la peau du bout du doigt tendra à s'éloigner de cette attache, & par conséquent à abandonner la peau de proche en proche, & en tiraillant celle-ci à lui donner plus d'ampleur, enfin assez, pour en se repliant pour ainsi dire, passer l'extrémité où elle est attachée sous l'ongle, en sorte que comme on voit, le préjugé produit précisément le contraire de ce qu'il sembloit établir.

D'ailleurs, à la longue les ongles deviennent sujets à se fendre, & alors la fente peut aller jusqu'au vif, ce que j'ai vu arriver plusieurs fois, ces fentes ne guérissent point aussi aisément qu'on le croiroit; car si on ne coupe pas au-delà de la fente, on n'en peut venir à bout, l'ongle continuant toujours à se fendre de plus en plus à mesure que l'enfant l'appuie de quelque manière que ce soit.

On est alors obligé d'enfermer la main dans une espèce de mitaine fermée en forme de bout de pied de bas, jusqu'à ce que l'ongle ait assez crû pour pouvoir le couper au-dessous de la fente sans intéresser la chair du doigt, mais il faut observer que si

on ne met point un doigtier particulier au doigt de l'enfant où l'ongle est fendu, avant que de l'enfermer dans la mitaine, c'est presque comme si on ne faisoit rien, parce que l'enfant a toujours le bout de ses doigts assez libre dans sa mitaine pour faire faire du progrès à la fente.

Pour éviter tout inconvénient, il n'y a qu'à rogner tous les quinze jours les ongles des doigts des enfans des deux tiers ou des trois quarts ou environ de l'excédent, & on s'éloignera des deux extrêmes également vicieux dans ce cas comme dans bien d'autres.



ARTICLE XVI.

*SUR LA MANIERE D'EMMAILLOTTER LES
ENFANS A LA MAMMELLE.*

ON peut avancer sur l'emmaillotement des enfans, comme sur toute autre chose, que tous les excès sont vicieux; que de ne pas emmaillotter du tout a ses inconvéniens à plus d'un égard, comme d'emmaillotter tout-à-fait a les siens : mais de s'en tenir à ce prononcé sommaire, ce seroit ne pas dire son sentiment particulier, & seulement adopter le sentiment général & peut-être même l'unanime; je vais donc mettre au jour ma façon de penser sur cet objet.

J'ai toujours crié contre la mauvaise manière d'emmaillotter en France & sur-tout à Paris, comme dans ses environs, parce que non-seulement il y a une sorte de cruauté de lier & de garotter, pour ainsi dire, ces pauvres petits innocens, comme la plupart le font encore; mais il y a sur-tout du danger de leur trop ferrer la poitrine, parce qu'en leur gênant la respiration, on leur fait porter le sang à la tête, sur-tout lorsqu'ils crient, & c'est ce qui leur arrive très-souvent à cause de leur gêne extrême. En

effet, on leur voit alors le visage devenir cramois, & comme s'il alloient étouffer; j'ai été obligé nombre de fois d'en faire démailloter, & tout aussi-tôt les cris ont cessé, quand ils n'ont été produits que par cette cause; je ne blâme donc le maillot qu'à cause de la mauvaise façon de l'employer, & non en lui-même.

On est disposé aujourd'hui à donner dans l'autre extrémité, on risque d'enrhumer les enfans, en les laissant trop à l'aise dans leur *Barcelonette*; je fais bien que si on ne les en tire pas pour leur donner à tetter, il y a bien moins à craindre, mais l'expérience m'apprend journellement que les Nourrices habituées à l'ancienne façon de tenir les enfans au sein lorsqu'ils tettent, les tirent de dedans la *Savoyarde*, & alors l'enfant qui est souvent très-mouillé se refroidit & s'enrhume.

D'ailleurs les Nourrices font dans l'usage d'ôter le bandage du nombril au bout de six semaines, si elles en font autant en se servant de la *Barcelonette*, les descentes du nombril deviendront beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont, parce que dans les cris de l'enfant, les bandes dont on a fait usage long-tems dans l'ancienne méthode, suppléent au bandage du nombril.

Je sens bien qu'on peut me répondre qu'à cela près, on empêchera que les Nourrices

n'ôtent le bandage du nombril, & qu'elles ne sortent l'enfant de sa *Manette* pour lui donner à tetter; sur cela je passe condamnation, si on en peut venir à bout, je le souhaite, mais je doute qu'on réussisse toujours à tous égards, cela exige trop de soin & d'attention d'une part; & de l'autre il y a si peu de Nourrices raisonnables, que j'ose avancer que par la nouvelle méthode, nous verrons plus d'enfans avoir des coqueluches & des descentes de nombril, que dans l'ancienne.

Je vais par précaution annoncer qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour guérir les exomphales des enfans, ou descente de nombril, que de leur mettre un petit bandage unissant qui maintiendra sur le nombril une compresse épaisse d'un pouce ou environ, & large de deux en tous sens, bien imbibée d'eau marine, qui est de l'eau ordinaire dans laquelle on fait fondre du sel commun autant que l'eau en a pû dissoudre; on pose chaudement cette compresse qu'on a exprimé en plus grande partie; on change cet appareil à tous les remuers ou au moins toutes les vingt-quatre heures; c'est ordinairement l'affaire de quelques semaines pour les exomphales naissans, & de quelques mois pour les anciens, en supposant que le tout soit bien exécuté suivant les règles de l'Art.

Ceci me donne occasion de parler d'un préjugé populaire des plus mal fondés, cependant si accrédité par l'ineptie, & quelquefois la méchanceté, qu'on allégué presque toujours, que quand il survient un exomphale à un enfant qui est à la mamelle, cela vient de ce que la Sage-femme ou l'Accoucheur ont lié le cordon trop long, & on ne l'ôteroit point de la tête des personnes hors d'état de juger du fond des choses avec connoissance de cause. C'est pour celles-ci que je m'arrête dans cet endroit, & non pas pour celles qui sçavent comme moi, que le nœud ombilical naturel ne se forme point à l'endroit où on met le lien sur le cordon, ou à ce qu'on en laisse au ventre de l'enfant, que c'est toujours au bord de la peau du ventre qu'il se fixe.

Ce sont vraisemblablement les Nourrices qui ont inventé la chimere que nous venons de combattre, & qui la transmettent de génération en génération pour leur servir d'excuse lorsqu'on les accuse d'avoir manqué de soigner cette partie : ce que nous venons de dire en corrigera peut-être quelques-unes, en tout cas le remède que j'ai indiqué servira à guérir ce que leur négligence aura occasionné.

Je finirai cet Article par une remarque intéressante, au sujet des linges dont on se sert pour envelopper les enfans nou-

veaux-nés & pendant tout le cours de l'allaitement, n'importe de quelle méthode on se serve pour les vêtir.

J'ai vu nombre de fois des enfans écorchés jusqu'au sang dans tous les endroits où les linges avoient été mouillés de leur urine, & même par tout le corps, excepté le visage, lorsqu'ils venoient à fuer beaucoup.

Dans les commencemens de ma Pratique je m'en prenois, comme font bien d'autres en pareil cas, à l'âcreté de l'urine, & de même à celle de la sueur avec laquelle on fait que cette excrétion a tant d'Analogie; mais par la suite je me suis apperçu que cela vient presque toujours des linges avec lesquels on enveloppe les enfans qui sont à la mammelle

En effet, il y a de ces linges qui eux seuls sont souvent la cause essentielle de tout ce désordre, ce sont ceux qui sont neufs ou qui sont vendus pour tels, & qui sont d'un blanc de lait, parce que pour les rendre de ce beau blanc, les Marchands les font quelquefois passer au blanc de lait, & ce blanc de lait n'est autre chose qu'une dissolution de chaux vive faite à grande eau dont il reste une partie dans le tissu du linge, c'est cette portion de chaux qui fait tout ce ravage.

Lors donc qu'on trouve l'enfant écorché

comme nous venons de le dire, il faut pour s'assurer du fait poser de son linge propre sur la langue, & on ne tardera pas à s'apercevoir par l'impression qu'il y fera qu'il y reste de la chaux, car outre qu'il s'attache pour ainsi dire sur la langue, il y laisse une impression d'apreté que d'autre linge n'y feroit pas.

Il faut en ce cas faire faire laver & relaver ces linges à grande eau, & lorsqu'ils auront jetté toute la chaux qu'ils contenoient, ils ne produiront plus le même effet. Les linges blancs de lessive qui n'ont pas été suffisamment lavés après en être fortis, sont aussi sujets à produire une partie de ce mauvais effet; le remède est le même que pour les linges échaudés.

Indépendamment de la destruction de ce défaut dans ces linges, il faut encore lorsqu'ils ont été cause que les enfans se sont trouvés écorchés, couvrir de Cérat de Gallien toutes les écorchures, afin de délivrer promptement ces pauvres petits innocens de la torture où cet état les met.

J'en ai vû, en effet, qui avoient presque par-tout l'épiderme enlevée, en sorte qu'on auroit volontiers dit qu'on leur avoit ôté la peau, sur-tout celle du ventre, du dos, des fesses, des cuisses, même des jambes jusqu'aux talons qui étoient tous saigneux à force de se frotter un pied contre

l'autre, & contre les linges qui les enveloppoient.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait que cette cause qui puisse produire du plus ou du moins cet effet, mais que c'est peut-être la moins connue de toutes ; je suis autorisé à penser ainsi par le nombre des cas semblables que je rencontre de temps en temps dans le cours de ma pratique.

ARTICLE XVII.

DU RÉGIME DES NOURRICES.

IL faut distinguer le régime de la Nourrice maternelle, de celui de la femme qui a été choisie pour allaiter l'enfant nouveau-né, & de celles-ci il faut encore distinguer les Nourrices de la Ville de celles de la Campagne, soit qu'elles nourrissent chez-elles ou sur lieu.

Quand c'est la mere qui allaite son enfant, lorsqu'elle a passé les quatre premiers jours de la couche, & que tout prend faveur pour l'allaitement, elle peut commencer à augmenter peu-à-peu sa nourriture, & par la suite manger comme à son ordinaire, en supposant qu'elle mange du bon, & même en augmenter la quantité à proportion de son appetit & de celui de son enfant.

Lorsque c'est une Nourrice qu'on prend en Ville, ou qu'on lui donne l'enfant chez elle, si cette femme se porte bien à tous égards, il ne faut rien changer à sa façon de se nourrir dans la crainte de détruire le bien existant, car souvent le mieux est ennemi du bien. D'ailleurs un bon estomach convertit souvent en bon chyle des alimens de médiocre valeur en bonté, tandis qu'un mauvais estomach change en mauvais suc de très-bonnes choses; il faut donc que la bonne Nourrice ait aussi essentiellement un bon estomach.

Si la Nourrice de la Ville va nourrir sur lieu, il faut tâcher de se rapprocher de son genre de vivre, sur-tout dans les commencemens, sans quoi, on risquera de voir sa fanté s'ébranler; au lieu que si on procède par degré, on pourra réussir à lui entretenir sa bonne fanté en améliorant l'espèce de ses alimens.

Si c'est une femme de la Campagne, il faudra se rapprocher le plus qu'on pourra, non-seulement de sa manière ordinaire de vivre, soit par l'espèce des alimens ou leur quantité &c, mais encore de lui faire prendre souvent l'air pour la dissiper, car rien n'est si commun que de voir ces femmes s'ennuyer & perdre leur lait, en sorte que s'il y a quelques moyens de les déterminer à s'habituer hors de chez-elles, c'est de se

conduire essentiellement comme nous venons de l'exposer sommairement.

Ce sont tous les inconveniens que j'ai vû naître du contraire , qui m'ont déterminé à donner ces conseils & dont on a souvent eû lieu d'être fâché de n'en avoir pas fait assez de cas.

A R T I C L E X V I I I.

D U S É V R A G E.

ON fait que le sévrage n'est autre chose que d'ôter tout-à-fait le tetton à l'enfant pour lui substituer les alimens des adultes.

Nous nous sommes expliqué ci-devant , sur le temps le plus convenable pour entreprendre de sévrer l'enfant de sa Nourrice , & nous avons rendu raison de nos motifs déterminans.

Il nous reste donc à exposer notre façon de penser sur ce sujet ; nous avons déjà dit en blâmant l'usage de la bouillie que nous conseillons de donner journellement & de temps en temps du bouillon à l'enfant , même de la soupe bien broyée , ou de la panade bien faite , ce qui est déjà un petit commencement de sévrage ; car plus l'enfant prendra de ces alimens & moins il aura besoin de tetter.

Maïs nous n'avons pas conseillé ces alimens pour cette raison, loin de là, puisque c'est comme nous l'avons dit afin d'éviter que le lait de la Nourrice ne s'épuise trop tôt, néanmoins il n'en est pas moins vrai toujours que cela dispose peu-à-peu l'enfant à prendre le gout des alimens.

D'ailleurs on fera très-bien aussi de mettre de temps à autre à la main de l'enfant un petit morceau de pain longuet, où il y ait beaucoup plus de croute que de mie, afin qu'en le mâchonnant il serve à émincer les gencives des dents qui tendent à les percer, ce qui est aussi bon pour ce but, que la dent du hochet est mauvaise, comme nous l'avons dit dans son lieu.

On peut tenir la conduite que nous venons de tracer depuis six mois de l'allaitement jusqu'à la fin ; mais pour éviter de la confusion, nous allons nous expliquer sur deux méthodes principales qu'on peut suivre, savoir, celle d'après la sortie des dents de lait, & celle avant que ces mêmes dents soient toutes sorties.

Dans le premier cas on réglera l'enfant à faire quatre repas suffisans, dont la partie principale de chaque repas sera de la soupe grasse ou de la panade, quelquefois de la soupe au lait, & d'autres fois de la maigre, aux herbes potagères ou aux légumes, peu ou point de viande, ni de pois-

fon, de la compôte, des fruits cuits, des confitures, point de dragées ou que très-peu, car les enfans n'en mangent toujours que trop.

Dans le second cas on lui fera prendre journellement de temps à autre, indépendamment de ce qui vient d'être prescrit, du bon lait de vache coupé, tantôt avec de l'eau de ris, lorsque les enfans sont échauffés, tantôt avec de l'eau de gruau & un peu de miel blanc s'ils sont constipés, ce qui lâche le ventre tout doucement, & lorsqu'ils deviennent malades pour la sortie de leurs dents, ils ont cette ressource, car ils prennent alors volontiers plutôt du lait que tout autre aliment, ce qui donne aussi la facilité de leur faire faire usage du lait d'amandes & même de l'orgeat si on le juge à propos.

Si on manque à cette précaution, on est souvent privé de tous secours de la part des alimens; en effet les enfans les refusent tous ordinairement & alors au point de les cracher avec colère, cris, pleurs, &c. quand on veut les forcer à en avaler; ils se bornent communément pour lors à ne prendre que de l'eau, au lieu que si on leur a conservé l'usage du lait coupé qui devient en ce cas le substitut du tetton, il ont cette ressource & celle des médicamens qui y ressemblent tant par la couleur, & la consistance que par la saveur.

Lorsqu'on a pris son parti pour l'une ou l'autre méthode, il faut savoir si on garde la Nourrice pour sévrer l'enfant, ou si on veut la renvoyer pour le mettre en d'autres mains : car suivant ces deux circonstances il faudra se conduire un peu différemment pour éviter de plus grands inconveniens.

Si on garde la Nourrice, il faudra qu'elle commence à sévrer l'enfant de nuit ou de jour seulement : toutes choisissent de préférence la nuit, parce qu'elles sont bien aises de dormir ; je leur passerois ce choix si lorsque l'enfant s'éveille la nuit & qu'il crie, au lieu de leur donner à tetter, on lui faisoit prendre quelque aliment liquide pour l'appaiser ; car alors il deviendrait égal qu'on choisit la nuit pour commencer à sévrer l'enfant ; mais elles n'ont que trop souvent la cruauté de le laisser crier jusqu'à ce qu'il s'en soit lassé, ce qui est très-mal à mon gré. Je préfère donc en conséquence qu'on commence à sévrer l'enfant de jour, & par la suite il se sévre pour ainsi dire de lui-même de nuit.

Si on ne garde pas la Nourrice pour sévrer l'enfant, & qu'on lui ait destiné une autre femme il faudra prendre la précaution de s'assurer si l'enfant se plaira ou s'il ne se déplaira pas dans les mains de la Gouvernante ; car comme il convient lorsqu'on renvoie la Nourrice qu'elle ne revoie l'en-

fant de long-temps , il faut s'attendre que lorsqu'il ne la verra plus , il fera de mauvaise humeur ; & que si la Gouvernante lui déplait , il pourroit en devenir assez chagrin pour tomber dangereusement malade comme je l'ai vû arriver plusieurs fois , jusqu'au point d'être obligé de faire revenir la Nourrice dont la possession seule a rétabli la santé de l'enfant & d'autres périr faute de ce secours.

Je finirai cet Article par insister qu'il est très-important d'éviter que les enfans nouvellement févrés ne deviennent constipés , car la constipation est toujours nuisible aux petits enfans : pour l'éviter on les purgeotte de temps en temps , soit avec du fyrop de chicorée composé de rhubarbe , soit avec de belle manne qu'on leur donne à manger comme si c'étoit des bonbons , soit aussi avec le jus de pruneaux , dans lequel on a mis quelque peu de follicules de séné , &c. On leur tient encore le ventre libre lorsque cela devient absolument nécessaire en mettant du veau au lieu de mouton pour faire le bouillon , & s'il leur survient du dévoiement sans fièvre , on substitue le mouton au veau ; lorsqu'il se déclare de la fièvre il faut demander du conseil & de bonne heure , afin d'y porter le remede convenable en agissant suivant les circonstances , &c , &c , &c.

Je ne pousserai pas plus loin la matière de cet Opuscule, quoiqu'elle mérite beaucoup l'attention des Praticiens, mais je pense que ce que j'ai dit est suffisant pour un Essai; s'il est agréé du Public, je ferai mes efforts pour l'enrichir.

F I N.



APPROBATION.

JAI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre, *Essai sur l'Abus des règles générales, & contre les Préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des Accouchemens*, par M. LEVRET, &c. Cet Ouvrage qui jette de grandes lumières sur nombre de points importants relatifs à cet Art, & peut-être un peu trop négligé, sera vraisemblablement reçu du Public avec la même satisfaction que les précédens du même Auteur, & je le crois très-digne de l'impression. A Paris le 15 Novembre 1765.

MORAND Censeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur LEVRET, *Accoucheur de MADAME LA DAUPHINE*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre, *Essai sur l'Abus des règles générales & contre les Préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des Accouchemens*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Pré-

sentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Com-mandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contrai-

res : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le
trente-unième jour du mois de Décembre, l'an de grace
mil sept cens soixante-cinq, & de notre Regne le cinquante-unième. Signé par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.
& Scellé.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 760. fol. 415. conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, Art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susd. Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Art, 108. du même Règlement. A Paris le onze Janvier mil sept cens soixante-six.

Signé DESPILLY Adjoint.

THE
CITY OF
NEW YORK
IN SENATE
JANUARY 1861

REPORT
OF THE
COMMISSIONERS
OF THE
LAND OFFICE
IN RESPONSE
TO A RESOLUTION
PASSED BY THE
SENATE
MAY 1860

ALBANY:
PUBLISHED BY
J. B. LEECH,
1861

